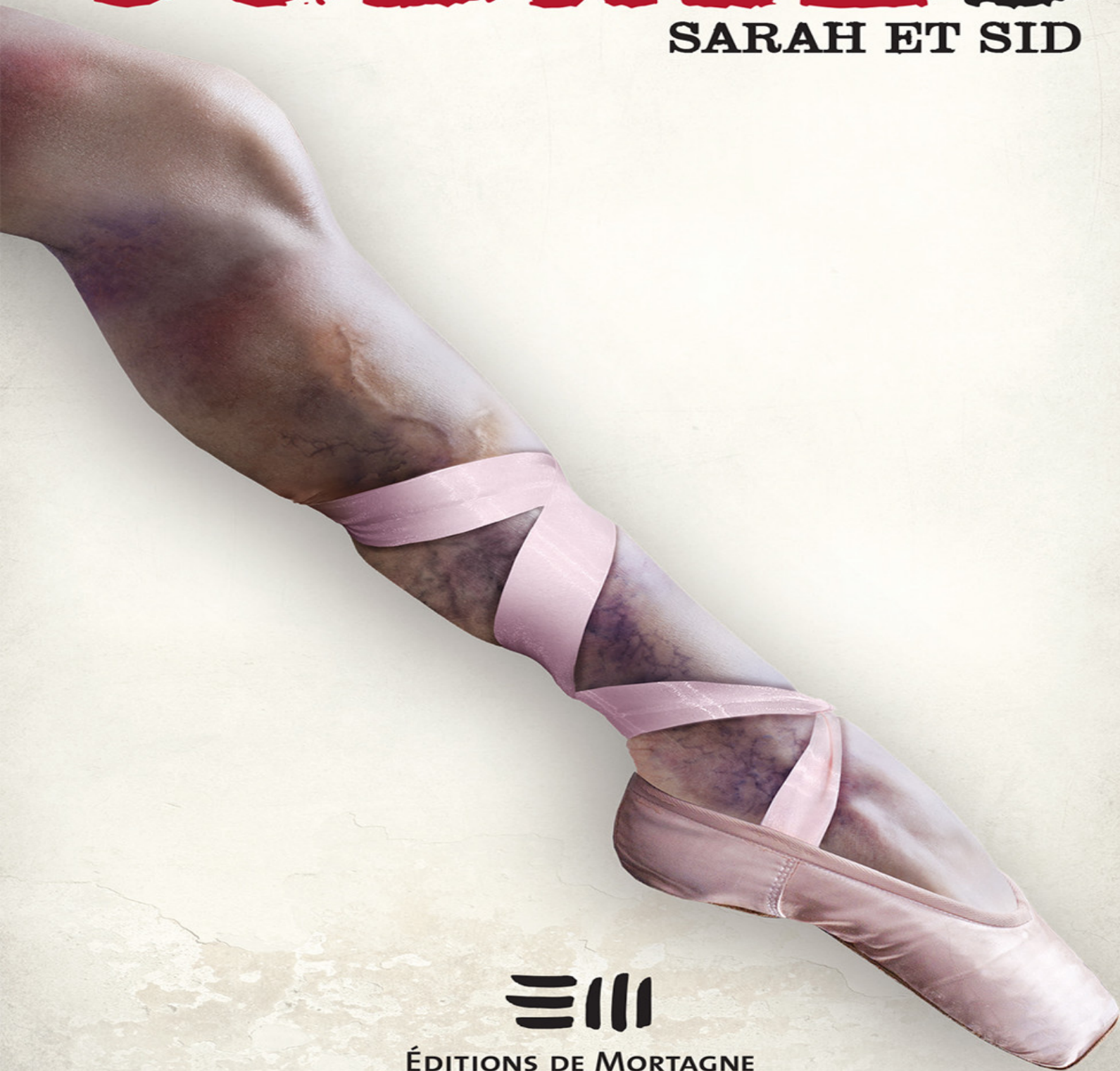


Eve Patenaude

COBAYES

SARAH ET SID



ÉDITIONS DE MORTAGNE

Eve Patenaude

COBAYES

SARAH et SID



ÉDITIONS DE MORTAGNE

OceanofPDF.com

Édition

Les Éditions de Mortagne
C.P. 116
Boucherville (Québec) J4B 5E6
Tél. : 450 641-2387
Téléc. : 450 655-6092
Courriel : info@editionsdemortagne.com
Site Web : www.editionsdemortagne.com

Maquette de couverture

© Kinos, www.kinos.ca

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque Nationale de France
4^e trimestre 2014

Conversion au format ePub : [Studio C1C4](#)

ISBN 978-2-89662-396-9
ISBN (epdf) 978-2-89662-399-0
ISBN (epub) 978-2-89662-400-3

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) et celle du gouvernement du Québec par l'entremise de la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) pour nos activités d'édition. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES

Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL)

OceanofPDF.com

Sujet B37-FAUS946013

Sujet B37-CAIS920721

Candidats acceptés

CONFIDENTIEL

Mardi 14 juillet

SARAH

La plupart du temps, j'essaie d'imaginer ces porcs qui me reluquent en tétant leur bière et en se massant l'entre-cuisse vêtus d'un trois-pièces avec cravate assortie et souliers vernis. À la place des tables chromées du bar, je visualise des rangées de sièges tendus de velours cramoisi et des loges aux balustrades ouvragées. Quant à la musique lascive crachée par les haut-parleurs, je la transforme mentalement en une mélodie jouée par un orchestre. Une pièce de Tchaïkovski, grandiose, qui me transporte.

J' imagine que je suis la ballerine que j'aurais dû devenir. Ça m'aide à supporter ma vie de danseuse nue au Pinky. Un peu.

Chaque fois que j'élève la jambe le long du poteau, je me représente celui-ci comme la barre devant le miroir de la salle de ballet où je m'exerçais, autrefois. Le frôlement de ma jupe de tulle sur mes cuisses parvient presque à me faire oublier que je suis condamnée à me produire sur cette scène misérable. C'est Carl, le patron, qui m'a suggéré de porter le traditionnel tutu sur scène, histoire d'incarner encore plus mon personnage de ballerine. Un personnage, oui. Car je n'en serai jamais une vraie.

Je balance mes hanches fines, je caresse ma poitrine juste assez volumineuse pour que j'exerce ce métier. Mes collègues essaient de me convaincre de me payer une augmentation mammaire, mais je trouve que je me suis déjà suffisamment trahie. J'ai le corps d'une danseuse de ballet, voilà tout. Je suis de loin la plus petite de la bande, alors Carl m'oblige à chausser des talons encore plus vertigineux que ceux des autres filles pour y remédier.

Je paraissais bien plus grande, juchée sur la pointe de mes chaussons de satin...

Je ferme les yeux pour ne plus croiser les regards vicieux des hommes qui bavent devant moi. Assis en retrait, d'autres fixent le vide, le visage figé dans une expression éteinte, l'air aussi morts à l'extérieur que je le suis moi-même à l'intérieur.

J'essaie de me faire plus sensuelle que vulgaire pour ne pas décevoir mon public. Plusieurs clients ne viennent au Pinky que pour voir la ballerine déchue au style si différent des autres danseuses.

Merde, je ne peux pas croire que je suis descendue aussi bas !

Je me cambre au maximum, laissant pendre mes bras vers le sol. Mes longs cheveux bruns effleurent le plancher. Je me redresse en caressant ma peau pâle, glacée. Mes doigts remontent jusqu'à mon cou, s'enroulent autour de la boucle de satin retenant le haut de bikini qui couvre à peine mes seins. Ceux qui ont déjà vu ce numéro crient en écartant les jambes un peu plus :

— Allez, Natasha, enlève-le !

« Natasha ». Le prénom russe choisi par mon patron sous prétexte que j'ai déjà fait du ballet et que le ballet, c'est prétendument russe.

Je tire doucement sur le ruban, pendant que le public continue de m'encourager à me dénuder. Le nœud se défait et des sifflements de satisfaction fusent dans l'assistance. Ils me dégoûtent tous tellement ! Je frissonne malgré la sueur qui couvre mes tempes. Je veux juste que ça se termine. Maintenant. Alors, d'un geste, je me débarrasse aussi de mon tutu, qui vole dans les airs avant d'aller choir plus loin. Je me redresse, vêtue d'un string ridicule qui ne cache à peu près rien.

J'attrape ma jambe et la ramène jusqu'à mon épaule. Grand écart latéral, avec vue directe sur mon entrejambe. J'ai droit à des grognements lubriques cette fois. Les mains se font plus insistantes sur les pantalons gonflés. L'homme qui se trouve juste devant moi déglutit péniblement. Il n'ose plus cligner des yeux de peur de manquer une seule seconde de ce précieux spectacle. Je me penche avec grâce pour attraper mon tutu et le lance sur la table de mon admirateur, qui est en train de suffoquer de désir ; il se jette dessus et y enfouit son visage. Je vais vomir. Je compte aussi trois autres clients dont je suis plutôt certaine de recevoir la visite, tout à l'heure, dans l'isoloir. C'est beaucoup, pour un mardi soir.

Je sors de scène en enchaînant des pirouettes étourdissantes. Mais les fleurs ne pleuvent pas sur mes pas...

La lumière des projecteurs s'atténue derrière moi alors que je disparaîs dans l'obscurité des coulisses. J'attrape mon peignoir de soie, suspendu à un crochet, et gagne la loge.

— C’est à toi, Ariel, dis-je à une grande fille aux boucles blondes. Je les ai bien réchauffés.

— Ouais, merveilleux..., marmonne-t-elle en refermant un immense anneau doré sur son lobe d’oreille. Je trépigne de joie.

Le coin droit de ma bouche se soulève en un rictus entendu. Les autres danseuses prononcent quelques mots d’encouragement pour Ariel lorsqu’elle quitte la pièce. Puis, elles retournent à leur maquillage ou à la lecture de leur magazine. Avec un soupir, je me laisse tomber sur une chaise. Cinq minutes de tranquillité avant la suite du supplice. Devant moi, la coiffeuse est couverte d’un fouillis de flacons, de pinceaux et de pastilles de poudre irisée. J’attrape une bouteille de gouttes pour les yeux et humidifie mes verres de contact. Puis, j’applique une nouvelle couche de maquillage ultracouvrant sur les cicatrices à mes poignets.

Le patron ouvre la porte et passe la tête dans l’embrasure. Ses prunelles indifférentes glissent sur mes collègues avant de s’arrêter sur moi. Une lueur de convoitise, mauvaise, les illumine aussitôt. Je resserre les pans de mon peignoir en frissonnant. C’est ce regard qui m’incite à éviter de me retrouver seule avec lui, même si aucune des filles ne s’est jamais plainte de s’être fait toucher...

— Louisa, lance-t-il à une des autres danseuses sans me quitter des yeux, il y a une fille qui ne peut pas rentrer demain. Je t’ai ajoutée à l’horaire.

— Mais j’avais déjà des trucs de prévus !

— Eh bien, annule-les.

Louisa lâche un grognement frustré, mais acquiesce ; de toute façon, elle n'a pas vraiment le choix.

Carl me fixe avec son air suffisant, gorgé du pouvoir qu'il détient sur nous.

Une serveuse apparaît derrière son épaule. Elle se racle la gorge, puis annonce :

— Un client t'attend, Sarah. Cabine un.

Je serre les dents, découragée. Mes cinq minutes de répit viennent de fondre d'un coup.

— Avec le sourire, hein ? prend la peine de dire Carl en voyant mon air renfrogné.

Je plaque ce qui doit ressembler à une grimace sur mes lèvres et prononce d'un ton censé être enthousiaste :

— Oui, avec le sourire.

Mercredi 15 juillet

SID

— Et une bavette de cerf aux pommes pour la jolie demoiselle ! lancé-je en arrivant avec le plat en question.

La cliente cache un sourire ravi derrière sa serviette de table. Celui qui doit être son copain m'adresse un froncement de sourcils en guise d'avertissement. Oui, oui, pas touche, j'ai compris. Je dépose les assiettes devant eux et leur propose un peu de poivre. L'homme me dévisage pendant que je fais tourner le moulin entre mes mains. Je peux aussi sentir le regard de la fille sur moi, mais c'est autrement plus agréable.

J'espère que c'est elle qui paiera, j'aurai un meilleur pourboire.

Le Chic Station est plein, comme d'habitude. Je devrais récolter un salaire digne de ce nom encore ce soir. Pas la peine de se tuer à faire de longues études quand on peut gagner autant d'argent juste en transportant des assiettes et en faisant des manières aux dames !

Oh, il y a bien quelques mâles dans la salle, mais la majeure partie de la faune du restaurant est constituée de femmes. Jeunes, de dix-huit à trente ans. À l'aise, financièrement parlant, à en juger par les logos cousus sur leurs vêtements et leurs sacs à main. Et, surtout, terriblement séduisantes. Leurs yeux soulignés de noir, leurs lèvres qui embrassent doucement les coupes de vin, leurs cheveux soyeux, caressant leurs épaules... tout cela peut être à moi, pour peu que je le veuille.

— Simon-David..., minaude l'une de mes clientes près de la fenêtre en levant le doigt pour attirer mon attention.

Tiens, tiens, déjà une qui se permet des familiarités en m'appelant par mon prénom, que je lui ai mentionné en lui remettant le menu, à son arrivée. Je sens que ça va être une soirée intéressante.

— Tu pourrais m'apporter un autre gin tonic, s'il te plaît ? me demande-t-elle lorsque j'arrive à sa table.

J'acquiesce avec un sourire. Elle n'est pas mal, cette fille, même si elle a bien cinq ans de plus que moi. Ses cheveux prune coupés au menton, ses paupières charbonneuses et son bustier décoré de dentelle lui donnent une allure sombre, redoutable. Je passe derrière le bar, puis reviens vers elle quelques minutes plus tard. Le tissu de ma manche frôle son bras quand je me penche pour poser son verre sur la table. Je vois sa peau se couvrir de chair de poule. C'est dans la poche.

— Merci... Simon-David, souffle-t-elle.

Dans ses yeux, je détecte la même flamme que dans ceux de toutes les autres avant elle : la faim des corps, de la chair.

Et quelque chose qui ressemble à l'espoir stupide d'avoir peut-être trouvé le bon.

Pour ça, meilleure chance la prochaine fois. Mais, pour satisfaire ses besoins physiques, je suis l'homme de la situation.

— Tout est à votre goût, mesdemoiselles ?

Ses deux copines et elle gloussent de plaisir. Ne jamais appeler une femme « madame ». Juste à cause de ça, mon pourboire vient d'augmenter de cinquante pour cent. Ça marche à tous les coups.

— Oui, merci ! Tout est... délicieux...

Nouveau regard enjôleur de la part de la fille au bustier. À ses côtés, son amie – joues roses et décolleté révélateur – ne me lâche pas des yeux non plus. Je vais avoir l'embarras du choix.

C'est à ce moment que la porte du restaurant s'ouvre pour laisser entrer une fille toute menue dans son chandail ample à manches trois quarts et sa jupe à plis.

C'est vrai, on est mercredi !

— Sarah ! m'exclamé-je en la rejoignant. Je suis content de te voir !

— Salut, Sid, me répond-elle avec son traditionnel demi-sourire, en remontant ses lunettes rose pâle sur son nez. Il y a du monde, ce soir !

— Ce n'est rien, on va te faire une petite place au bar.

— Merci, c'est gentil.

— Je te prépare un verre ?

— Oui, un mojito avec plein de glaçons, s'il te plaît. Il fait chaud.

Je lui dresse le couvert à une extrémité du long comptoir de bois verni, près d'un couple qui se susurre des mots doux. Sarah se juche sur son tabouret. Je la contemple à la dérobée ; je lui trouve l'air fatigué encore cette semaine. Chaque mercredi, quand elle passe au restaurant, elle me paraît plus fragile. Parfois, on dirait qu'elle va casser sous mes yeux.

— Tu vas bien ? lui demandé-je en écrasant de la menthe dans un verre.

— Ouais. Pas trop mal.

— Et le boulot ?

Je ne sais même pas ce qu'elle fait comme travail. Chaque fois que j'aborde le sujet, elle se défile.

— Ça va.

Elle détourne la tête vers la masse humaine du resto qui devise gaiement devant les assiettes remplies de calmars frits, de canard confit ou de légumes braisés, et elle lâche un :

— Ah, ça sent bon, j'ai drôlement faim !

Elle se défile, comme je le disais.

— Qu'est-ce que je te sers ?

— Comme d’habitude, s’il te plaît, répond-elle en jouant avec un des deux bracelets de cuir qui recouvrent ses poignets.

Ce qui signifie : une entrée de tartare de saumon avec croûtons. Elle a un appétit d’oiseau et ne se rend jamais au plat principal, encore moins au dessert.

— On vient d’ajouter un tartare de bœuf au menu..., lui annoncé-je. Tu voudrais l’essayer ?

— Non, merci, fait-elle en secouant la tête. Je ne mange jamais de viande rouge.

— Ah, OK.

Je pose son mojito devant elle. La frange qu’elle arbore en temps normal est retenue sur sa tête par un bandeau étroit, mais elle a laissé libre le reste de sa crinière ondulée. Malgré son physique de petite fille, elle a les bras et les cuisses fermes de quelqu’un qui fait souvent du sport. À voir son teint fantomatique, ce n’est certainement pas du jogging ou du volley-ball de plage...

Mon estomac se serre. Ah là là... ce qu’elle est jolie !

Pourtant, elle ne correspond en rien au genre de filles avec qui je couche d’habitude. Poitrine minuscule, vêtements confortables plutôt que seyants, visage à peine maquillé... Et elle refuse toutes mes avances depuis les six ou sept mois qu’elle fréquente le Chic Station. Mais elle dégage quelque chose qui m’attire irrésistiblement et qui n’a rien à voir avec l’apparence.

Dans le fond, je sens qu'elle est comme moi. Complètement brisée à l'intérieur.

Je passe en cuisine pour communiquer sa commande et en ressors avec trois assiettes pour la table numéro deux. Du coin de l'œil, je vois Marc, l'autre serveur, qui rigole avec Sarah. Je distribue rapidement les plats et regagne le bar.

— Marc, je pense qu'il faut de l'eau à l'une de tes tables. Les verres sont presque vides.

— Oh, merci, Sid. J'y vais.

Sarah le suit des yeux alors qu'il file chercher un pichet d'eau.

— Alors, qu'est-ce qu'il te racontait de drôle ?

— Rien du tout.

Mais son petit air narquois soutient tout le contraire.

— Allez, dis-moi..., insisté-je en m'appuyant sur le comptoir devant elle.

Je vois ses joues s'empourprer et elle baisse les yeux. Elle est trop craquante. En brassant ses glaçons avec sa paille, elle finit par lancer :

— Il me racontait comment les filles près de la fenêtre bavaient devant toi.

Je me fige.

— Mais non, elles doivent juste être impressionnées par mon service attentionné.

— Ton service un peu trop attentionné, oui.

Son demi-sourire est plein de sous-entendus, presque de reproches.

— Avec laquelle vas-tu finir la soirée ? ajoute-t-elle sur un ton léger.

Je fronce les sourcils et me penche un peu plus vers elle.

— C'est avec toi que je veux finir la soirée. Tu le sais bien.

— Arrête de te moquer de moi, Sid.

— Je ne me moque pas de toi, Sarah.

Elle relève ses pupilles vers moi et nous nous fixons quelques secondes. Si seulement elle pouvait me croire...

— Le tartare est prêt, Sid ! lance-t-on des cuisines.

— J'arrive !

Puis, je reprends tout bas, à l'intention de Sarah :

— Alors, tu veux bien aller prendre un verre avec moi ?

— C'est ce que je suis en train de faire, là.

— Non, je veux dire... après mon quart de travail. Ailleurs.

Elle se met à brasser ses glaçons plus vigoureusement.

— Désolée, je ne peux pas.

Pour la énième semaine consécutive, j'ai échoué. Comme d'habitude, je ne laisse rien paraître de mon dépit et lui adresse mon plus beau sourire, si bien maîtrisé, depuis le temps, que plus personne ne s'aperçoit qu'il est faux.

— Pas grave, on se reprendra. Je reviens, je vais chercher ton tartare.

— Merci, Sid.

Le soulagement dans sa voix me semble cacher autre chose... de la déception ? Je chasse cette impression en secouant la tête ; je sais bien que je me fais des idées juste pour préserver mon orgueil. Simon-David Cain n'est pas habitué à échouer auprès de ces dames.

Mais pourquoi faut-il donc que j'échoue précisément là où je souhaite tant réussir ?

Je jette un œil vers la table près de la fenêtre. La fille aux cheveux prune et aux paupières charbonneuses fera l'affaire... Ses iris sont presque aussi bleus que ceux de Sarah.

Vendredi 17 juillet

SARAH

Mes écouteurs enfoncés dans les oreilles, je me recroqueville plus profondément dans mon fauteuil et je monte le volume de mon cellulaire au maximum. J'imagine les différentes fées, avec leurs tutus pastel, qui viennent faire leur numéro devant le roi et la reine et offrir leurs dons à la petite Aurore. Elles tournoient sans relâche, toupies joyeuses et adorables. Les notes de Tchaïkovski se taisent un instant, laissant place aux applaudissements de la foule. Dans ma tête, les six ballerines gardent la pose un instant, le visage souriant sous leur maquillage irisé. Elles font un dernier tour de piste avec des courbettes gracieuses pour les souverains, puis se postent en périphérie, dos au décor.

Soudain, coup de tonnerre : les lumières tressautent, faiblissent. La reine serre son enfant dans ses bras.

Carabosse arrive.

J'écrase un coussin entre mes genoux repliés, presse l'un de mes bracelets de cuir sur mon poignet. Carabosse la maléfique. Mon pire

cauchemar.

Entourée de ses sbires qui caressent le sol du bout des doigts en grimaçant, elle entre, enveloppée de ses voiles d'ombre, ses cheveux de jais remontés en couronne sur son front, son bâton de magie noire à la main.

La musique se fait plus discordante, passant des aigus aux graves. La sorcière sourit aux parents d'Aurore en montrant trop les dents. La beauté et la majesté de ses gestes ne parviennent pas à empêcher ses proies de frémir. Carabosse vole vers l'enfant nouvellement née ; les gentilles fées s'interposent, lui font la révérence pour tenter de l'apaiser. Mais la rage de la sorcière est trop profonde. Son dépit déforme ses traits. Elle repousse les indésirables et donne libre cours à son ressentiment.

Son bâton s'élève et devient le fuseau avec lequel Aurore se piquera un jour le doigt. La musique devient sautillante, affolée. Les notes s'enchaînent rapidement, toujours plus vite, la vengeance jaillit, la haine éclate. Puis, le silence : le mauvais sort est jeté.

Il n'y a plus rien à faire. C'est fichu.

J'arrache les écouteurs de mes oreilles et lance l'appareil à l'autre bout de la pièce en gémissant. Puis, j'enfouis mon visage dans le coussin. Sous mes bracelets, ma peau me démange.

J'ai envie de tout détruire. Tout.

Moi, surtout.

Au pied du mur, mon cellulaire gît, sa vitre éclatée. On dirait qu'on a dessiné une toile d'araignée dessus. Les informations sur la pièce qui joue

sont encore affichées à l'écran. Même pas foutue de briser quelque chose comme il se doit quand j'ai besoin de me défouler ! Je me lève et me dirige vers lui. Mais je le contourne et passe dans la cuisine. Le frigo, blanc sale, me toise de toute sa hauteur. Je lève le bras et allonge la main pour toucher la longue boîte rectangulaire qui m'attend, jour après jour, au sommet. Le grain familier de son bois sous mes doigts atténue les couleurs dans la pièce, assourdit la rumeur de la rue qui pénètre dans mon appartement par la fenêtre ouverte. Un vertige me saisit. Je ramène le coffret contre ma poitrine. Puis, je le pose sur la table. Son petit cadenas d'or me nargue. Il me serait si facile de l'ouvrir, même si j'en ai jeté la clef trois ans plus tôt. Des cisailles en viendraient à bout en moins de deux.

Je reste debout devant la boîte, les poings serrés sur mes cuisses. Je ne l'ouvrirai pas. Non, je ne l'ouvrirai pas.

OceanofPDF.com

Samedi 18 juillet

SID

Trois heures quarante-cinq. C'est l'heure à laquelle mes amis Overdogs m'ont donné un rendez-vous virtuel – dans mon fuseau horaire, du moins, car nous venons d'un peu partout dans le monde. À l'heure pile, les huit *hackers* du groupe qui ont prévu de participer au coup sont là. Génial.

Nous nous sommes déjà mis d'accord sur les modalités de l'opération : nous procéderons en solo, explorerons la barrière érigée autour du système d'exploitation de notre cible jusqu'à ce que l'un de nous y détecte une faille. EWorth, une compagnie d'électronique qu'on suspecte de servir de couverture à une obscure organisation, est notre point de mire depuis un bon bout de temps. Un de ses employés a communiqué anonymement avec nous par l'intermédiaire de Veritaz, le site sur lequel nous publions les crimes que nous déterrions. Il nous a filé une info qui nous a aiguillés vers une section bien précise du système informatique d'EWorth. Si on est chanceux, les responsables de la sécurité seront des incompetents – contrairement à ce qu'on pourrait penser, ça arrive souvent.

Mais, cette fois, à en juger par les minutes qui s'écoulent trop vite sans que nous réussissions à percer leurs défenses, mes collègues et moi avons affaire à de vrais pros.

Ce qui veut sans doute dire qu'ils ont quelque chose de gros à cacher et que nous ne travaillons pas en vain.

Ma bière traîne, abandonnée, sur ma table de travail. Mes doigts courent sur le clavier, testant des lignes de code. *Access denied*, encore. Les trois écrans de mon ordi éclairent la pièce. J'ai l'impression de me trouver dans un long tunnel noir avec de la lumière au bout : mon but.

Et je suis tout près d'y arriver, je le sens.

J'entends des bruits de pas dans le couloir, par la porte entrouverte. Je ne quitte pas mon écran des yeux.

— Qu'est-ce que tu fais ?

La voix mélodieuse de la fille qui m'a charmé plus tôt dans la soirée est maintenant rauque, ensommeillée.

— Rien, je niaise sur Internet. Je n'arrivais pas à dormir.

— Tu viens te recoucher ?

— Bientôt. Vas-y, je te rejoins.

— D'accord.

Elle retourne dans mon lit, je l'entends froisser les draps. Puis, elle disparaît de ma conscience. Il n'y a plus que ces lignes interminables de

chiffres, de lettres et de signes typographiques qui ont de l'importance à mes yeux.

Un message surgit alors sur mon écran de gauche. Ça vient de FalconX9 : il a trouvé la faille !

D'un mouvement de souris, je me dépêche de copier les données qu'il a transmises à tous les Overdogs, puis de les coller dans le champ approprié. J'appuie sur *Enter*.

Yes ! Je suis à l'intérieur !

Une trentaine de dossiers s'affichent devant moi. Vulnérables, accessibles, prêts à me dévoiler leurs secrets. Je choisis une icône platement nommée « *Bills* ». Des tonnes de factures, classées par genre : Métal, Plastique, Composants divers, Services, Publicité, Autres. J'ouvre l'onglet « Autres » et me concentre sur celles de la dernière année. Je ne consacre pas plus de trois secondes à chacune, car je peux me faire rejeter du système à n'importe quel moment. Je clique seulement sur « Ouvrir » et « Fermer » sans faire aucune modification ; je suis une ombre qui glisse dans les entrailles du système, indétectable.

La plupart des documents prouvent l'achat de matériel de bureau. Mais, soudain, je tombe sur une première facture d'armes.

Beaucoup d'armes. De guerre.

J'ai chaud et froid en même temps. Tout à coup, ma vie est en danger. Enfin, pas la mienne directement, mais celle d'Abhell, mon pseudo. Car moi, personne n'arrivera à me trouver.

J'ai le temps de transférer une douzaine de factures en lieu sûr avant que le système plante : *Access denied* clignote en lettres géantes sur mon écran central. L'arrière-plan se désagrège. Merde, on nous a repérés !

Je sors de là au plus vite, laissant EWorth et ses armes illégales derrière moi. Je pousse un long soupir et me cale dans ma chaise. J'attrape ma bière. Tiède, éventée, elle a un goût trop prononcé. Combien d'heures ont passé ? J'avale d'un trait la moitié de ce qui reste dans la bouteille. Il faut que je transmette les documents que j'ai dénichés aux autres *hackers*.

FalconX9 est plus rapide que moi ; il nous a déjà envoyé un dossier confidentiel concernant des enfants soldats. Mes petites factures d'armes font piètre figure à côté, mais elles viendront appuyer la découverte de mon collègue. Veritaz aura toutes les cartes en main pour démolir EWorth. Je suis content. J'ai bien travaillé.

Une fois le transfert des informations terminé, je salue mes frères Overdogs, puis quitte le Darknet. Je reprends ma bière et fais couler ce qui en reste dans ma gorge. En reposant la bouteille, je heurte un cadre. Il tombe à plat sur le bureau. Je tends vivement le bras pour le redresser.

Sur la photo, Charlie me contemple avec son beau sourire éméché, levant un bock dégoulinant de mousse vers moi. L'image est un peu floue. Je l'ai prise il y a quatre ans, avec mon téléphone, dans notre bar préféré.

Quand je me lève, j'aperçois par la fenêtre l'aube qui étire ses rayons entre les édifices de la ville. Je suis si fatigué... Pourtant, je sais que je ne réussirai pas à trouver le sommeil. Encore. Je jette un regard coupable à Charlie dans son cadre. Puis, avec un soupir, je passe à la salle de bain et avale deux comprimés de somnifère avec une gorgée d'eau.

J'entre dans ma chambre. Ah oui, c'est vrai, il y a cette fille... Elle dort, le visage caché sous un pan de mèches noires, les draps remontés jusqu'au cou. Elle n'était pas trop mal, celle-là... un peu insipide, mais gentille. Je ne me souviens même plus de son nom.

Je sors de la pièce et me traîne jusqu'au salon. Une couverture m'attend dans un panier près du divan, au cas où ce genre de situation se présenterait. Je m'enveloppe dedans, me roule en boule sur le canapé et cale un coussin sous mon crâne. Les somnifères ne sont jamais trop longs à faire effet.

J'espère que la fille va partir sans me réveiller.

Et qu'elle n'essaiera pas de me revoir ensuite.

...

Des enfants soldats...

Les salauds...

...

Non, Charlie... Va-t'en, s'il te plaît...

Va-t'en...

Mardi 21 juillet

SARAH

Louisa entre dans la loge. Elle n'a pas pris la peine de refermer son peignoir, qu'elle a seulement jeté sur ses épaules. Elle lève le menton dans ma direction.

— Ton tour, Sarah.

Elle attrape la bouteille de bière qu'elle a entamée avant son numéro.

— Je préfère t'avertir..., continue-t-elle. Il y a une bande de jeunes qui sont super énervés. Ils ne doivent pas aller aux danseuses très souvent.

Les autres filles grognent. Je tends l'oreille vers la salle, de laquelle me parviennent des voix étouffées entonnant « Joyeux anniversaire ». Super... Ça n'aurait pas pu être une petite soirée tranquille, pour une fois ?

Je me rabroue intérieurement : si je suis ici, c'est pour faire de l'argent. Pas de clients, pas d'argent. Alors, *go*, que le spectacle continue.

— OK. Merci, Louisa.

Je quitte la loge. Des cris joyeux ont remplacé la chansonnette et couvrent la musique que crachent les haut-parleurs. La dernière fois que j'ai eu droit à un anniversaire, le fêté a grimpé sur la scène et s'est lancé sur moi pour m'embrasser. Le portier a dû lui faire une clef de bras pour m'en débarrasser.

Je hais les anniversaires.

D'un geste lâche, je suspends mon peignoir de soie à un crochet. Une grande inspiration et j'entre en scène, enchaînant les pas chassés.

Je repère immédiatement le groupe dont m'a parlé Louisa : une dizaine de types branchés, mi-vingtaine, bruyants. Il est impossible de les manquer, ils ont choisi de s'asseoir à l'avant, contre l'estrade. Les autres clients se sont retirés à l'arrière, probablement en quête de tranquillité... Les habitués me lancent quelques « Natasha » enthousiastes. Quant aux jeunes, ils m'accueillent avec des « Cool, en v'là une autre ! » et des « *Man*, t'as vu ? Une ballerine cochonne ! ». En plus, les clients inexpérimentés de ce genre préfèrent contempler de loin. Ils ne viendront pas dans l'isoloir augmenter mon salaire de la soirée. Sauf peut-être le gars dont c'est l'anniversaire, qui se fera payer une danse par ses copains.

Tandis que je m'avance jusqu'à l'un des poteaux métalliques, je remarque justement que celui qui doit être le fêté – il a un collier hawaïen au cou – sort des toilettes, au fond de la salle. Son t-shirt noir porte l'inscription *Geek Attitude*, en vert néon. Ses manches courtes dévoilent ses tatouages, l'un courant sur l'intérieur de son avant-bras gauche, l'autre semblant lui couvrir tout le bras droit, de l'épaule au poignet. Mes yeux remontent vers son visage et nos regards se croisent.

C'est Sid.

Je me fige, le bras droit enroulé autour du poteau. Statufiée. Sid garde ses beaux yeux noisette braqués sur moi comme des pistolets. Il ouvre la bouche trois secondes, la referme. Il finit par rejoindre sa chaise et s'y asseoir, juste comme la serveuse dépose une bière devant lui.

— Allez, cale-nous ça ! lance un de ses amis en lui envoyant une tape dans le dos. Tu dois boire vingt-trois bières pour tes vingt-trois ans, c'est la règle ! Party !

Sid lève sa bouteille dans ma direction comme s'il s'apprêtait à la boire à ma santé et en avale une longue lampée. Je ferme les paupières, inspire et déploie ma jambe dans les airs. Le spectacle doit continuer. Mais, plus que jamais, j'ai envie de pleurer.

Je ne voulais pas qu'il le sache !

Pas de panique. Ce n'est peut-être même pas lui, mais son sosie. Ces tatouages hyper voyants... je les aurais remarqués avant, non ? Puis, je me rappelle que Sid porte toujours une chemise à manches longues, au resto.

Je continue de danser comme un automate. Je lève les bras, virevolte, me penche vers l'arrière, dénoue le ruban de mon haut de bikini... Je ne sais plus où poser les yeux pour ne pas tomber sur ceux, accusateurs, de Sid. À moins qu'ils ne soient plutôt méprisants ? Une boule se coince dans ma gorge. Je veux disparaître.

Je précipite la conclusion de mon numéro et quitte la scène en tournoyant. Un vertige m'oblige à m'appuyer contre le mur, dans les coulisses. J'agrippe mon peignoir et me cache dedans. J'ai tellement honte !

Je ne pourrai plus jamais me présenter au resto, le mercredi soir, pour discuter avec Sid ni sentir mon cœur battre à tout rompre à sa vue.

Dire que j'étais parvenue pendant tout ce temps à garder le silence sur ce que je fais ! Maintenant, tout est gâché...

Je passe la tête dans l'embrasure de la loge et je lance :

— Ariel, c'est à toi.

Je poursuis mon chemin dans le couloir en serrant la ceinture de mon peignoir autour de ma taille. Puis, je cogne à la porte du patron.

— Entrez ! crie Carl, de l'intérieur de son bureau.

Je m'exécute, mais je reste debout sur le seuil, la porte ouverte. Je ne vais tout de même pas jouer avec le feu !

— Qu'est-ce qu'il y a, Sarah ? me demande-t-il en posant ses yeux brillants sur moi.

Je déglutis.

— Carl, j'aimerais rentrer chez moi.

— Impossible, répond-il d'un ton catégorique. La soirée n'est pas finie.

— Je ne me sens pas bien...

Il se lève, saisit le verre qui traîne sur son gros secrétaire de bois jonché de papperasse et s'avance vers moi. Un glaçon tinte contre la paroi

cristalline, flottant dans un liquide ambré qui ressemble à du scotch.

— Avale ça et retournes-y. Tu partiras à la fin de ton shift, pas une minute plus tôt.

Il me dévisage avec son expression perverse, qui me dégoûte tellement. Je ne veux pas me sentir redevable de quoi que ce soit à son égard. Je ne sais pas ce qu'il exigerait de moi si c'était le cas. Et je préfère ne pas avoir à le découvrir.

J'obéis donc et m'empare du verre, mais en prenant soin de ne pas toucher les doigts de Carl. L'alcool coule dans ma gorge, l'embrasant.

Je lui redonne le verre, dans lequel gît encore le glaçon, que Carl gobe en dardant sur moi une œillade vicieuse. Je ressors du bureau, secouée par un frisson de répugnance. Une serveuse se précipite vers moi dès qu'elle me voit.

— Un client te demande pour une danse, Sarah.

Non, pas ça, s'il vous plaît...

— C'est celui avec le collier hawaïen.

Merde !

Je passe dans la loge échanger mon peignoir contre un nouveau haut de bikini. Inutile de songer à m'enfuir par la porte arrière, le scotch m'a déjà trop engourdie.

D'un pas mesuré, je retourne dans la salle et me dirige droit vers Sid. Il me regarde arriver, une expression neutre sur le visage. D'un signe, je lui

indique de me suivre. Nous nous enfermons dans la cabine numéro deux. Sid s'installe sur le banc, sans dire un mot. Son silence me donne envie de pleurer.

— Ne crois pas que je vais danser pour toi gratis, juste parce que c'est ton anniversaire ! craché-je en arrachant mon haut de maillot et en le jetant à ses pieds.

— Pas de souci, je vais te payer.

Il dépose l'argent à côté de lui. Je serre les dents. Je me sens misérable dans ma quasi-nudité. Les paillettes de mon string décochent des éclats de lumière vulgaires entre nous. Je ne voulais pas que Sid me voie ainsi... je ne voulais pas.

Pourtant, il est là, à m'observer, les sourcils froncés, l'air dur. Je ne m'habitue pas à ses tatouages. On ne dirait pas qu'il s'agit de ce gars charmeur et rayonnant du Chic Station que je connais. Sid se révèle soudain plus sombre, plus opaque. Qui es-tu vraiment, Simon-David ?

J'attrape le début de la nouvelle mélodie au vol. Mon corps se met en mouvement, ondulant, suivant le rythme. Fichu isoloir, trop petit pour me permettre de bouger à mon aise. Je fixe un point au-dessus de la tête de Sid. J'étouffe. Ma prestation manque d'entrain, mais je me fous que mon client ne soit pas satisfait. *Continue, Sarah, continue.* Je ferme les yeux.

Ce moment va finir par finir. Ce n'est qu'un échec de plus. *Allez, accroche-toi, Sarah.*

Soudain, je surprends un souffle sur ma peau. Je me fige et ouvre les yeux. Sid est debout à quelques centimètres devant moi. Il a appuyé ses

paumes sur la cloison, de chaque côté de ma tête.

Je n'ose pas parler. Ses iris brun chatoyant ne lâchent pas les miens. Étrangement, je ne lis aucun reproche ni mépris dans son regard. Ça ressemble plus à de la compassion. Peut-être même à de la compréhension.

La chanson égrène ses dernières notes, puis s'éteint doucement. Sid baisse les bras, avant de reculer d'un pas, affichant un sourire douloureux, tellement différent de ceux, séducteurs et confiants, qu'il distribue sans compter aux jolies clientes du Chic Station.

Je reste là, immobile, alors qu'il quitte enfin l'isoloir.

Sid ne m'a pas tripoté les seins ou les fesses comme ces brutes qui me visitent tous les soirs. Il ne s'est pas touché l'entrejambe pendant que je dansais. Il ne m'a même pas reluquée jusqu'à la fin. Non. Il n'a fait que plonger son regard en moi et me sourire. J'ai compris que je pourrais retourner au restaurant. Que j'y serais encore la bienvenue.

Je pourrais y retourner... mais en aurai-je le courage ?

Mercredi 22 juillet

SID

Elle ne viendra pas. Il est vingt-trois heures trente. Elle est là bien avant cette heure-là, normalement.

Non, Sarah ne viendra pas.

Elle avait l'air tellement fâchée ! Comme si j'avais trahi sa confiance. Mais je n'y suis pour rien ! C'est juste un malheureux concours de circonstances...

Au moins, j'en sais un peu plus sur elle. Je comprends mieux pourquoi j'ai l'impression, depuis que je l'ai rencontrée, qu'elle va se briser à tout moment. Je pourrais presque dire que je me sens plus proche d'elle.

Si elle n'avait pas décidé de m'éviter en manquant notre rendez-vous hebdomadaire.

J'accroche un sourire à mes lèvres en allant porter deux verres de porto à des filles assises près du mur.

— Ça ferme bientôt ? me demande celle qui porte une tresse.

— À minuit. Vous avez encore le temps. Voulez-vous que je vous apporte l'addition tout de suite ?

— Oui... euh... s'il vous plaît... Simon-David.

Elle m'offre un sourire hésitant, comme si elle n'en revenait pas encore de son audace. Cette fille est super mignonne.

Sauf que je n'ai pas le cœur à ça aujourd'hui.

— Très bien, mesdemoiselles. Je reviens tout de suite.

En passant devant l'entrée du restaurant, je sens le courant d'air créé par la porte qui s'ouvre. Je pivote sur moi-même. C'est Sarah.

Elle m'apparaît encore plus minuscule que d'habitude, dans ce t-shirt à rayures, long et ample, qui lui sert de robe.

Je ne m'élance pas pour l'accueillir comme d'habitude. Ce serait bizarre, ça sonnerait faux. Je me contente de lui adresser un sourire. Elle se mord la lèvre inférieure et va choisir une place au comptoir. Je la suis, le cœur battant. Marc s'approche pour prendre sa commande, mais je lui fais signe de me la laisser.

— Salut, Sarah, dis-je sobrement. Qu'est-ce que je te sers ?

Son regard balaie la salle, cherchant à éviter le mien.

— Juste un mojito, s'il te plaît.

— OK. Je te prépare ça tout de suite.

Je sais que j'enfreins le règlement en acceptant de lui servir de l'alcool sans qu'elle ait commandé de nourriture, mais je m'en fous. Du rhum, de l'eau pétillante, de la menthe, un quartier de lime, un peu de sucre. Et beaucoup de glaçons, comme elle l'aime. Je me concentre sur la préparation de sa boisson, appréhendant ce qu'elle va me dire. Parce qu'elle va dire quelque chose à propos d'hier, c'est sûr. Sinon, elle ne serait pas venue.

Je pose le verre devant elle et remarque que quelques clients ont levé l'index dans les airs pour me demander l'addition.

— Je reviens dans une minute.

Elle hoche la tête sans quitter le mojito des yeux.

Je m'avance jusqu'à l'ordinateur. Mon doigt court sur l'écran tactile, et les factures jaillissent une à une de l'imprimante. Je m'empresse d'aller les distribuer, puis je regagne le bar.

Je m'étonne de voir que Sarah a à peine touché à son cocktail.

— Je l'ai raté ? lui demandé-je.

Elle relève la tête d'un geste vif.

— Non ! Il est super bon. Tu fais les meilleurs mojitos en ville.

Joignant le geste à la parole, elle saisit la paille entre ses lèvres et avale une longue rasade. Je m'accoude au comptoir et décide d'entrer dans le vif du sujet.

— Tu ne voulais pas que je découvre ce que tu fais comme travail ; j'en déduis que mon opinion a de la valeur à tes yeux... Ça me fait vraiment plaisir.

Le rouge lui monte aux joues. Mais elle ne dit toujours rien. J'attaque de nouveau.

— Pourquoi as-tu choisi ce boulot, Sarah ?

Elle attend de longues secondes avant de me répondre. Lorsqu'elle finit par le faire, c'est avec un ton aigre qui me prend au cœur.

— Je faisais du ballet, avant... Ça reste de la danse.

— Et tu aimes ça ?

Un ricanement désabusé lui échappe.

— Non, je déteste.

— Alors, il est là, le problème. Ça n'a rien à voir avec ce que je peux bien en penser.

Sarah pince les lèvres. Elle refuse toujours de lever les yeux vers moi.

— Je ne sais rien faire d'autre. Faut bien payer le loyer.

— Et le ballet ?

— Le ballet, c'est fini.

Elle attrape sa paille entre ses doigts et s'en sert pour repousser les glaçons au fond du verre. Petit jeu sans fin.

— Tu sais, tous les deux, on pourrait trouver une solution.

Cette fois, j'ai piqué son attention. Sarah relève le menton et plonge son regard dans le mien. J'ajoute :

— J'aimerais vraiment t'aider.

Ses lèvres s'entrouvrent, mais aucun son n'en sort. Ses yeux s'embuent derrière ses lunettes. Je n'ai pas touché à un millimètre carré de sa peau, hier soir. Et je pense que, maintenant, elle a compris pourquoi.

— Sarah... accepterais-tu de venir prendre un verre avec moi, après mon shift...

Une voix m'interrompt.

— Pardon... C'est bien ici, pour payer ?

La fille à la tresse et son amie se pressent à l'autre extrémité du comptoir, près de l'ordinateur. Marc est près des fenêtres, en train de débarrasser une table.

— Oui, j'arrive.

Avant de me déplacer vers la caisse, je décoche un sourire plein d'espoir à Sarah. On dirait que tous se sont donné le mot pour régler leur addition en même temps. Les cartes de crédit se succèdent entre mes mains, et la salle se vide d'un coup. Lorsque j'en ai terminé avec le paiement des factures, je reviens vers Sarah. Sauf qu'elle n'est plus là. Un billet de dix dollars est coincé sous son verre vide.

Fait chier. Je n'aurais pas dû l'inviter. J'ai gaffé.

Il est minuit. Je vais verrouiller la porte avant. Marc s'occupe de compter le contenu de la caisse pendant que je nettoie les tables et replace les chaises.

Un quart d'heure plus tard, j'ai terminé. En cuisine, les employés boivent une bière en lavant la vaisselle. Marc se joint à eux. Moi, je les salue et je quitte le resto par la porte arrière.

Je contourne le conteneur à ordures, traverse la ruelle pour gagner le trottoir. Je dénoue ma cravate, l'enfonce dans la poche de mon pantalon.

— Alors, ce verre, tu me l'offres chez toi, Sid ? m'interpelle une voix.

Sarah se tient au coin de la bâtisse, appuyée contre la brique rouge brûlé.

Je n'y crois pas. J'ai si longtemps rêvé qu'elle prononce ces mots...

— Tu... tu veux venir chez moi ? lui demandé-je en encaissant la surprise.

Je m'avance avec précaution vers elle. Elle va s'enfuir, c'est sûr.

— À moins que tu me trouves impolie ?...

— Non ! Tu n'es pas impolie du tout. Je te jure.

Je fais un pas de plus.

Et on se jette l'un sur l'autre pour s'embrasser.

Lundi 27 juillet

SARAH

Sous ma paume, le ventre de Sid monte et descend au rythme de sa respiration paisible. La lumière de ma lampe de chevet transforme ses cheveux blonds rasés en un halo iridescent, flou parce que j'ai enlevé mes lunettes.

Mes doigts migrent vers son bras droit, celui qui est couvert de haut en bas par des symboles ; d'innombrables cercles et traits verticaux.

— Dis-moi, c'est quoi au juste, ce gigantesque tatouage ?

Je ne dois pas être la première à lui poser la question. En fait, je suis sans doute la centième... Sid soulève son autre main, chaude et rassurante, et vient la poser sur ma joue.

— C'est du système binaire : un code informatique constitué uniquement de 0 et de 1.

— Ah oui, j'ai déjà entendu parler de ce truc. Même si je suis nulle avec les ordi.

Sid sourit. Je me sens stupide. Et je me demande pour la millième fois ce qu'un gars aussi génial peut bien trouver à une merde comme moi.

— S'il s'agit d'un code, continué-je, c'est que ça dissimule un message, non ?

— Exact.

— Ce serait trop indiscret de te demander lequel ?

— Oui, très indiscret.

Je me crispe. Sid le sent et il enfonce doucement ses doigts dans mes cheveux.

— D'habitude, je réponds n'importe quoi à ceux qui me le demandent. J'invente une nouvelle traduction, un faux proverbe tibétain, des paroles de chanson... Juste pour clore le sujet vite fait, tu vois ?

— Hmm, dis-je en songeant à toutes ces filles qui ont voulu savoir, elles aussi.

— Mais, à toi, je pense que je vais le dire.

Mon cœur se dilate sous mes côtes.

— C'est un hommage à mon ami Charlie. Pour qu'il sache à quel point il était important pour moi... à quel point il me manque.

— Oh..., murmuré-je. Il... il est décédé ?

— Il y a trois ans. Dans un accident de voiture. J'étais là quand c'est arrivé, assis du côté passager. Il est mort sur le coup, et moi... moi, je n'ai rien eu !

Je sens la colère gronder en lui. Je me love contre son flanc, le front dans son cou, et il se calme.

— Si tu veux, parle-moi un peu de lui..., dis-je. Pas de sa mort, mais de la personne qu'il était de son vivant.

Sid expire alors tout l'air contenu dans ses poumons. Il laisse ses doigts glisser le long de mes mèches brunes.

— Charlie était mon meilleur ami. Il a emménagé dans ma ville au début de notre deuxième année de secondaire. On était fous des ordi, tous les deux. Alors, évidemment, on est devenus copains. C'était un gars brillant, très logique, cérébral. Il comprenait tout en un clin d'œil. Moi, j'étais le bouffon, celui qui mettait un peu de piquant dans sa vie raisonnable. On se complétait bien. On a choisi le même cégep, en sciences, puis on est entrés au bac en informatique. On avait des projets, on voulait fonder notre compagnie, créer nos propres logiciels de sécurité. Mais, à la fin de notre première année d'université...

Il se tait, laisse passer une ou deux minutes. J'attends, patiente et bouleversée. Je sais ce que c'est que de voir notre avenir s'écrouler sous nos yeux...

— Après l'accident, poursuit-il, la voix un peu rauque, j'ai lâché l'université. Ça n'avait aucun sens de continuer sans Charlie. Ça faisait si longtemps qu'on avançait ensemble... J'étais complètement désorienté. Je

le suis encore aujourd'hui. Pour le moment, mon boulot me convient. Je trouve le moyen d'assouvir ma passion pour les ordi autrement qu'à travers des études. Je ne réfléchis pas trop à l'avenir. J'ai déjà assez de mal à oublier le crâne défoncé de Charlie, pendouillant sur le volant, et son sang qui coulait sur ses genoux...

Quelle vision d'horreur ! Je comprends qu'elle le hante encore ! Je me redresse à demi, l'oblige à me regarder ; que mon visage lui fasse oublier quelques instants celui, écrabouillé, de son meilleur ami mort. Puis, je pose mes lèvres contre celles de Sid et il se laisse aller contre moi.

Perdue dans mes pensées, j'ai à peine conscience de mes doigts qui suivent le tracé du code binaire qui traverse son bras gauche, dans le sens de la longueur, cette fois :
« 01100001 01110011 01110011 01100001 01110011 01110011 01101001 01101110 ».

— Et puis celui-là, qu'est-ce qu'il signifie ? chuchoté-je doucement pour ne pas le brusquer.

Sid se raidit malgré mes précautions.

— Rien. Juste ce que je suis vraiment.

Je fronce les sourcils. Je ne comprends pas.

Il ajoute en fixant le plafond fendillé de ma chambre :

— Un jour, peut-être que j'aurai le courage de t'en parler.

Jeudi 13 août

SID

Le film est terminé depuis un moment déjà. J'ai eu le temps de voir défiler le générique au grand complet, et de subir les images du menu DVD jouant en boucle une bonne trentaine de fois. La télécommande est coincée sous la cuisse de Sarah, qui s'est endormie contre moi. Elle a l'air si bien, je n'ose pas bouger.

Le hurlement d'une sirène pénètre par la fenêtre ouverte de mon appartement. Sarah sursaute. Je resserre mon bras autour d'elle.

— Tout va bien, c'est juste une ambulance...

Elle se pelotonne contre moi et lève ses yeux mi-clos vers mon visage, encore enveloppée dans les vapeurs du sommeil.

— Pardon, j'étais si fatiguée..., souffle-t-elle.

Je souris.

— Tu n'as pas manqué grand-chose ; ce film était merdique.

— Qui a tué la fille, finalement ? La nouvelle copine de son ex ?

— Exact !

— Aaah, la jalousie... un classique, déclame Sarah avec un bâillement. Tellement prévisible.

— C'est ce que je disais : un film merdique.

Je glisse les doigts sous les plis de sa jupe et attrape la télécommande. Je ne supporte plus de revoir l'expression terrifiée de la victime à l'écran. Cette actrice est vraiment trop mauvaise.

— Tu veux dormir encore un peu ? Tu serais bien mieux dans mon lit.

Elle attrape son cellulaire sur la table basse, l'allume un instant, puis secoue la tête.

— Non, il est presque seize heures, je dois partir travailler bientôt. Toi aussi, d'ailleurs... Encore désolée... j'ai tendance à m'assoupir un peu n'importe où et n'importe quand.

Elle se presse contre moi en s'étirant. Elle est adorable !

— Avec les nuits agitées que tu as quand on dort chez toi, tu peux bien être épuisée le jour, lui dis-je, moqueur.

Elle m'adresse un sourire coquin en effleurant mon abdomen de sa paume et riposte :

— Si ta théorie se tenait, tu serais aussi fatigué que moi...

Pas agitées dans ce sens-là ; elle m'a mal compris.

— Tu es somnambule, précisé-je.

Son sourire disparaît.

— Je ne te crois pas !

— Je te jure. Tu te lèves toutes les nuits pour tripoter ce coffret qui traîne sur ton frigo.

Sarah se fige.

— D'ailleurs, j'aimerais bien savoir ce qu'il contient..., ajouté-je.

— Rien du tout.

Son ton est catégorique. Elle recule jusqu'à l'accoudoir du canapé, où elle se met à jouer avec l'une des larges lanières de cuir qui couvrent ses poignets. Je l'observe quelques secondes et lance :

— Pourquoi gardes-tu toujours tes bracelets ?

Elle se rembrunit, écrase ses bras contre son ventre. Ses lèvres s'entrouvrent, mais elle les referme, hésitante. Je continue :

— Tu ne les portais pas, pourtant, au Pinky, quand j'y suis allé.

— C'est Carl qui m'oblige à les retirer, se défend-elle. Je n'ai pas le choix.

— Tu pourrais les enlever là, maintenant... devant moi ?

On dirait presque que je viens de lui demander l'impossible.

— Je ne suis pas idiot, Sarah. Je me doute bien de ce que tu caches là-dessous.

Le regard noir auquel j'ai droit me fait presque regretter d'avoir remué ce pan d'obscurité en elle. Mais je veux tout savoir de Sarah. Pour mieux la comprendre et la protéger ensuite... ou au moins éviter de la blesser davantage par mégarde.

— S'il te plaît... montre-moi.

Sarah finit par glisser l'index entre les deux boutons-pression qui ferment le bracelet de son bras gauche et tire dessus d'un coup sec. La bande de cuir tombe sur le velours râpé du canapé. Elle répète son geste de l'autre côté. Puis, elle tend ses poignets dans ma direction, comme pour me défier. Sa peau est barrée de fragiles traits roses, vestiges d'une tentative de suicide manquée.

— Comment se fait-il que je n'aie pas vu tes cicatrices, au bar ? chuchoté-je.

— Je mets du maquillage spécial.

Je saisis délicatement ses bras et les amène contre moi. Je presse son corps si menu contre le mien, cache son secret entre nos deux cœurs.

Je laisse passer un moment de silence avant de me risquer à demander :

— ... Pourquoi ?

Elle soupire.

— Tu sais, la compagnie de sécurité informatique que tu rêvais de fonder avec Charlie ?

J'acquiesce.

— Moi aussi, j'avais un rêve, continue-t-elle. Quand j'ai compris qu'il ne se réaliserait pas, j'en ai conclu que plus rien de bon ne pourrait m'arriver... Plus rien du tout.

Mon estomac se tord. Le ballet. Je suppose que c'est de ça qu'il s'agit. Sarah m'a dit qu'elle en avait fait, mais qu'elle avait arrêté. Et ce tutu qu'elle portait pendant son numéro au Pinky... Elle perpétue sa passion malgré la déroute, comme moi avec les ordi. Je ne peux m'empêcher de songer que j'ai réussi à compenser ma perte d'une manière autrement plus... constructive.

... Et digne.

Je resserre mon étreinte. Une idée se fraye un chemin dans ma tête. Séduisante, irrésistible. J'ai envie de faire quelque chose pour elle.

— Sarah ?

— Hmm...

— Tu devrais quitter le Pinky.

Elle lâche un petit rire étranglé.

— Et pour l'argent, je ferais quoi ? Je n'ai aucun diplôme, aucune compétence. Je ne sais rien faire d'autre que danser. Et trop mal pour en faire une carrière respectable, en plus...

— Tu pourrais emménager ici. Avec moi. Je paierais tout, le temps que tu trouves autre chose, et après on partagerait les coûts en fonction de ton salaire.

Elle se redresse brusquement et me jette un regard déconcerté.

— Es-tu vraiment en train de me proposer de venir habiter avec toi ?

— Absolument.

— Mais ça fait tout juste trois semaines qu'on sort ensemble !

— On s'en fiche. Moi, ça fait une éternité que je suis amoureux de toi.

— Tu ?...

Les yeux de Sarah lancent autant d'éclairs que de points d'interrogation. Un vrai petit animal sauvage, si difficile à apprivoiser... J'étire la main pour caresser sa joue ; elle se laisse faire, frémissante. Avec mon sourire le plus rassurant, je réponds :

— Oui, je t'aime.

Vendredi 14 août

SARAH

Je n'ai pris qu'une journée pour réfléchir à la proposition de Sid. Une journée avant d'embrasser ce cadeau trop beau pour être vrai. J'ai décidé de l'accepter, malgré mes craintes. Qui sait... après s'être acharnée sur moi, la vie m'accorde peut-être enfin une trêve.

Il y a trois semaines que je n'ai pas touché au coffret sur mon frigo... sauf de façon inconsciente, pendant mes crises de somnambulisme, si j'en crois Sid. Et tout ce bien-être qui m'envahit, c'est grâce à lui.

— Carl, il faut que je te parle.

J'ai glissé la tête dans l'embrasement de la porte du bureau de mon patron. Il me fait signe d'entrer, le visage toujours penché sur ses documents.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma petite Sarah ? Si c'est pour une augmentation, oublie ça tout de suite. Tu es la troisième à t'essayer, cette semaine. Les temps sont durs pour moi aussi, tu sais.

C'est ça, ouais. N'importe quoi.

— Non, ce n'est pas pour une augmentation.

— Alors, assieds-toi, m'invite-t-il, toujours sans me regarder. Je t'écoute.

Il écrase quelques touches sur sa calculatrice, puis daigne enfin lever les yeux vers moi. Il fronce les sourcils.

— Je peux savoir pourquoi tu n'es pas encore en tenue de scène alors qu'il est dix-sept heures ? Inutile de me refaire le coup du « je ne me sens pas bien et je veux rentrer chez moi » ; c'est non pour ça aussi.

Il me dévisage avec cette expression qui me trouble tellement ; impossible de déterminer si elle exprime le désir ou le dédain. Que ce soit l'un ou l'autre, ça me donne envie de vomir.

— Je me sens très bien, Carl, rétorqué-je en tentant de prendre une voix assurée. Je démissionne.

À l'instant où je me suis avancée sur les planches, hier soir, frissonnante dans mon tutu, j'ai su très clairement que j'arrêtais tout. Maintenant que Sid m'offre une autre voie sur un plateau d'argent, pourquoi continuer à m'infliger ça ? Je ne supporterai plus de me faire malaxer les seins et les fesses dans l'isoloir comme si je n'étais qu'un vulgaire objet. Je n'y survivrai pas.

Mon patron plisse les yeux, évaluant le sérieux de ma déclaration.

— C’est ton nouveau copain qui t’a mis des idées pareilles dans la tête ? Le beau Sid ?

Il a prononcé son surnom avec autant de mépris qu’il est possible d’en instiller dans une minuscule syllabe. Je ne réponds pas.

Mon patron pointe l’index sur moi avec un rictus de supériorité.

— Crois-tu vraiment que tu peux quitter ce milieu aussi facilement ? Ça ne marche pas comme ça, ma petite Sarah.

Je m’enfonce dans le fauteuil en serrant le tissu de ma jupe entre mes doigts. C’est quoi, ça ? Des menaces ?

— Tes clients sont MES clients, Natasha, continue-t-il. Et il en vient de plus en plus pour voir la danseuse de ballet cochonne se trémousser sur scène. Ils font rouler ma business, et rondement, tu comprends ?

Je comprends surtout que je suis victime de mon « succès ». Sauf que ce n’est pas moi qui en profite ; sinon, je n’habiterais pas un minuscule trois et demie mal isolé et à peine salubre.

— Et puis, je t’aime bien, moi, je n’ai pas envie que tu me quittes..., roucoule Carl en me contemplant franchement.

Une nausée me saisit.

— Qu... qu’est-ce que je dois faire pour que tu me laisses partir ?

Une sonnerie retentit, nous interrompant. Il attrape son cellulaire et répond.

Quelques secondes passent tandis qu'il écoute son interlocuteur.

— Merde, tu me niaises ? aboie-t-il soudain dans l'appareil. J'ai besoin de cette livraison ce soir ! J'ai un gros client qui va passer la chercher avant la fermeture !

La personne à l'autre bout du fil doit tenter de se justifier, mais Carl ne lui laisse pas le temps de placer plus de trois mots.

— Je m'en contrefous, que tu aies eu un accident et que tu sois aux soins intensifs ! Qui va s'occuper d'aller chercher ma marchandise, hein ? Je ne vais certainement pas m'en charger moi-même !

Ses petites prunelles malicieuses se posent alors sur moi. Je vois une lueur s'y allumer ; je déglutis péniblement.

— C'est bon, je vais m'arranger, finit-il par déclarer. Ah, et tu as intérêt à guérir vite !

Des vœux de rétablissement aussi gentils, on s'en passerait bien.

Carl appuie sur une touche et plaque son cellulaire sur son bureau.

— J'ai un marché à te proposer, Sarah : tu t'occupes d'aller chercher ma livraison et je te laisse quitter le Pinky sans représailles.

— À quel genre de représailles j'aurais droit si je refusais ?

— Utilise un peu ton imagination, ma belle...

— Et il s'agit d'une livraison de quoi, au juste ?

— Tu n’as pas besoin de le savoir.

C’est évident qu’il s’agit de drogue. Je sais que Carl fournit en coke certains clients et filles du bar. Par miracle, je ne suis pas tombée là-dedans.

Je pèse le pour et le contre. Mais ai-je vraiment le choix si je veux échapper à ce gouffre en un seul morceau ?

Allez, un dernier service à Carl et, après, c’est fini pour de bon.

— OK, j’irai.

— Excellent ! s’exclame-t-il en tapant ses grosses pattes l’une contre l’autre. L’échange doit avoir lieu à vingt-trois heures.

Il griffonne une adresse sur un bout de papier et me le tend. Je le plie en deux sans prendre la peine de le lire.

— Ah, et prends ça aussi, lance-t-il en sortant une arme semi-automatique d’un tiroir de son secrétaire. Simple précaution.

Merde ! Je ne veux rien savoir de trimballer un pistolet ! Combien de kilos de coke suis-je censée lui rapporter, s’il juge que j’ai besoin d’une arme pour me défendre ?

— Allez, prends-le ! grogne Carl, impatient. C’est juste au cas. Je ne te demande pas de tirer sur tout ce qui bouge.

— Mais je ne sais même pas comment ça fonctionne !

— C’est facile : tu tires le cran de sûreté et tu appuies sur la détente. Comme dans les films, tu vois ?

Non, je ne vois pas ; je m’endors tout le temps, pendant les films !

J’étire le bras vers l’arme et referme ma paume sur la crosse en réprimant un frisson. Heureusement, j’ai mon sac à main avec moi. Je dissimule l’arme dedans.

Carl pose ensuite une enveloppe rebondie devant moi.

— Voilà l’argent.

— Combien ?

Il soupire, excédé par ma curiosité.

— Cinq mille. Ne t’avise surtout pas de te sauver avec. J’ai de bons chiens de garde qui te le feraient regretter ensuite.

Je prends l’enveloppe d’un geste brusque et la coince à côté de l’arme, dans mon sac.

— Si tu n’es pas revenue avec ma marchandise à minuit, notre petit marché tombera à l’eau.

Je quitte le bureau en coup de vent.

Je passe dans la loge pour récupérer mon coton ouaté à capuche. Ariel, dans mon dos, m’apostrophe.

— Hé, Sarah, tu t’en vas ? Comment t’as fait pour convaincre Carl ? Je n’ai même pas pu rentrer chez moi, l’autre fois, et j’étais sur le point de me cracher un poumon !

— Disons que c'est plutôt lui qui a dû me convaincre...

Je la laisse plantée là, perplexe, et je file.

S

Vingt-deux heures trente. Un coup d'œil à l'adresse indiquée sur le papier m'apprend que je dois me rendre à quelques rues du Pinky, vers l'est, là où aux commerces bas de gamme succède un quartier résidentiel défavorisé. À pied, j'en ai pour moins de quinze minutes.

Une main écrasée sur mon sac à main et son précieux butin, l'autre refermée autour de la crosse du pistolet caché dans la poche ventrale de mon coton ouaté, j'avance dans la rue, courant presque. Je suis rapidement en sueur ; même au cœur de la nuit, il fait beaucoup trop chaud pour porter un gros chandail. Je jette des coups d'œil autour de moi. Ce coin de la ville est désert à cette heure-ci. Comme si l'endroit n'était plus sûr lorsque la noirceur tombe.

Je reste le plus longtemps possible sur l'artère principale du quartier. Je tourne à gauche sur une avenue où circulent encore quelques voitures, puis à droite deux coins de rue plus loin. Ici, la lumière orangée des lampadaires a cédé sa place à une lueur grise et fantomatique. Tout pour me rassurer. L'écho d'une course me parvient d'une ruelle adjacente, un peu plus loin devant.

J'accélère le pas.

À l'instant où j'arrive à l'embouchure de la ruelle, une silhouette encapuchonnée en jaillit et se jette sur moi. Mon sac ! J'ai beau m'y agripper de toutes mes forces, l'intrus me l'arrache et me pousse sur le sol.

— Non, arrêtez !

J'extirpe le pistolet de la poche de mon chandail et, étendue sur le bitume défoncé, le brandis en direction du voleur qui s'enfuit déjà avec l'argent de Carl.

Je suis dans la merde !

— Je vais tirer ! hurlé-je.

Mon assaillant ne daigne même pas me prendre au sérieux et ralentir. J'enlève le cran de sûreté en tremblant. L'arme me glisse entre les mains. C'est peine perdue, il est déjà loin...

C'est alors qu'un deuxième individu surgit des ombres de la ruelle et m'envoie un coup de pied magistral dans les poignets. Le pistolet vole dans les airs avant de rebondir sur une voiture stationnée et d'atterrir en plein centre de la rue.

— Les guns, c'est pour les grandes personnes, fillette ! ricane l'homme au-dessus de moi en appuyant la semelle de sa bottine sur ma gorge.

J'agrippe sa cheville dans l'espoir de me libérer, mais le gars se penche et me balance son poing au visage. Explosion de douleur.

Aussitôt, un nouvel impact fend mon arcade sourcilière droite. Je sens un liquide chaud et visqueux couler sur ma paupière fermée. Le

gémissement qui m'échappe ressemble plus au cri d'un animal qu'à ma propre voix. Mon tortionnaire se redresse, m'administre un dernier coup de pied dans le ventre et s'enfuit dans la même direction que celle prise par son acolyte. Ses pas battent l'asphalte un moment, pendant lequel je cherche désespérément mon souffle, puis ils s'estompent.

L'air parvient enfin à se frayer un chemin jusqu'à mes poumons. Une solide toux me secoue, un filet de bave coule entre mes lèvres. Je m'agenouille sur la chaussée. Je ne comprends rien à ce qui vient de se passer. On m'a vraiment volé mon sac et les cinq mille dollars ?

C'est une blague.

Carl va me tuer.

Prenant appui sur le pare-chocs de l'automobile la plus près, je me redresse, pantelante. Du bout des doigts, je tâte ma joue. Elle a triplé de volume. J'imagine ma tête et ça me fait presque rire. Je me traîne jusqu'au milieu de la rue pour récupérer le pistolet, le soupèse un instant. Je pourrais me tirer une balle, là, tout de suite. Fini les problèmes. La fureur de Carl ruissellerait sur mon cercueil sans m'atteindre.

Mais... abandonner Sid ? C'est la première personne qui me donne envie de vivre...

Je plonge l'arme dans la poche de mon chandail et rebrousse chemin vers le Pinky. Je devrai continuer à danser pour Carl, finalement.

S

— Oh, mon Dieu, Sarah ! crie Louisa en me croisant dans le couloir du bar.

— Ça va, dis-je d'une voix lasse.

— T'es-tu regardée dans le miroir ? Ça ne va pas du tout !

Attirée par ses exclamations, Ariel sort de la loge. Elle se fige en me voyant.

— Aïe ! Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Rien. Laissez-moi, je dois voir Carl.

Le regard que je dirige vers elles les décourage d'intervenir.

Je cogne trois coups à la porte du bureau.

— Entrez !

Je prends une grande inspiration, qui déclenche une vague de douleur dans mon abdomen, puis je pénètre dans la pièce. Carl lève immédiatement les yeux sur moi.

— Merde, Sarah, qu'est-ce que t'as foutu ?

Je m'avance et reste debout malgré ma violente envie de m'effondrer dans l'un des fauteuils.

— On m'a attaquée, Carl, ce n'est pas ma faute...

— Tu as ma livraison ?

Je reste pétrifiée une seconde ou deux avant de secouer la tête de gauche à droite.

— Mon client sera là bientôt ! s'emporte Carl en se levant d'un bond de son siège capitonné. Je dois envoyer quelqu'un d'autre chercher ça au plus vite ! Je peux peut-être me passer d'un des doormen pour une demi-heure... Donne-moi l'argent.

Comment peut-il donc ne pas avoir compris encore ?

— Je... je ne l'ai plus, Carl... On me l'a volé...

Il plisse les paupières et je sens qu'il va exploser.

— QUOI ?

— Ils étaient deux ! J'ai voulu tirer sur le premier, mais l'autre a jailli de nulle part pour me désarmer et me rouer de coups ! Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ?

— Espèce de conne !

Son insulte pénètre en moi comme un couteau trop bien affûté et va rejoindre toutes les autres que j'ai encaissées jusqu'ici.

— Il va falloir que tu me rembourses, Sarah.

— Oui, je sais, réponds-je en faisant tourner nerveusement l'un de mes bracelets autour de mon poignet. Je vais continuer à danser jusqu'à ce que j'aie accumulé le montant nécessaire.

Il m'adresse un sourire ironique.

— Tu as vu ta tête ? Tu fais peur. Tu peux oublier la danse pour un moment.

Je reste muette, ne sachant pas ce qu'il attend de moi.

— Trois semaines, finit par déclarer Carl en se rasseyant. C'est ce que je te donne pour me remettre mes cinq mille dollars.

— Mais... je n'y arriverai jamais si je ne danse plus !

— Il le faudra bien. Sinon, mes gars vont s'occuper de t'arranger le portrait encore mieux que ceux que tu as croisés tout à l'heure.

Je frémis. Carl ajoute :

— Et peut-être même qu'ils en profiteront pour casser quelques membres à ton beau Sid.

OceanofPDF.com

Lundi 17 août

SID

On va trouver une solution.

C'est ce que j'ai dit à Sarah quand je l'ai vue débarquer chez moi il y a trois jours, en larmes et le visage tuméfié.

Je me voulais rassurant, sauf que cinq mille dollars, c'est beaucoup d'argent pour des gens comme nous...

Au moins, elle n'a plus à se soucier de payer un loyer. Tout s'est passé très vite : avant-hier, Sarah a contacté son proprio pour voir s'il lui serait possible de céder son bail à une de ses collègues danseuses qui vient de laisser son copain et qui voulait déménager. Le lendemain, la fille s'installait. Sarah louait un appartement meublé, alors nous n'avons eu qu'à transporter quelques boîtes chez moi.

Notre premier matin de cohabitation est étrange. Bien sûr, ce n'est pas la première fois que Sarah dort ici. Mais je ne l'ai jamais vue aussi mal à l'aise, comme si elle cherchait à s'effacer des lieux plutôt qu'à se les

approprié. Assise sur la chaise en face de moi, le menton appuyé sur les genoux, elle donne des pichenettes sur sa toast à la confiture, à laquelle elle a à peine touché.

— Ça va, Sarah ?

— Hmm.

C'est sûr que l'épée de Damoclès suspendue au-dessus de nos têtes n'aide pas les choses.

Mon regard s'accroche aux affaires de Sarah, que j'ai empilées dans le coin de la cuisine, près de la fenêtre. Tout ce qu'elle possède se trouve dans sept cartons.

— Tu devrais défaire tes boîtes, aujourd'hui. Ça va t'aider à te sentir chez toi.

— Hmm.

Je remarque alors qu'elle fronce le bout du nez, comme si elle était incommodée par une odeur.

— Ça va ? Tu veux que je ferme le pot de beurre d'arachide ?

Je suis déjà sorti avec une fille qui avait le beurre d'arachide en horreur. Elle refusait de m'embrasser quand j'en avais mangé. J'attrape le couvercle et le revisse sur le contenant.

— Non, non, ça ne me dérange pas, fait-elle avec une moue.

— C'est quoi, alors ?

Elle inspire rapidement, comme si elle flairait le danger, et pince les lèvres.

— Ça sent... d'autres filles.

J'en reste abasourdi. *D'autres filles ?* Je tente de la rassurer :

— Je te jure qu'il n'y en a pas une seule qui est entrée dans mon appart depuis qu'on est ensemble. Même pas ma mère.

Mon sourire enjôleur ne la convainc pas.

— Eh bien, s'il reste encore des traces olfactives du passage de tes copines presque un mois après vos nuits de débauche, c'est qu'il a dû y en avoir beaucoup !

Ouch. OK, elle marque un point.

Elle se lève brusquement et se dirige à grandes enjambées vers la chambre. Quand elle revient, elle lance mes menottes sur la table d'un geste rageur.

— Regarde sur quoi je suis tombée, ce matin, en voulant ranger mon étui à lunettes dans ta table de chevet !

Shit, je les avais oubliées, celles-là ! J'aurais dû les faire disparaître avant d'accueillir Sarah chez moi. J'imagine que ça risque d'aggraver mon cas si je lui explique que je suis le genre de gars qui ne dit pas non aux petits jeux sexuels...

— Ah, ça ! improvisé-je en prenant un ton innocent. Un cadeau d'une de mes ex qui avait trop lu de bouquins sado-maso...

— Et tu ne les as jamais essayées, je suppose ? me demande-t-elle avec son air le plus ironique.

— Bah... une fois ou deux, peut-être...

Fois quinze, oui. Mais ça servirait à quoi de lui avouer ça ?

Pinçant les lèvres de colère, elle va s'accroupir devant le tas de boîtes. Elle arrache le ruban adhésif de celle du dessus et écarte les pans de carton. Je ne la comprends pas... Sarah savait quel genre de vie je menais avant. Je croyais qu'en sortant avec moi, elle acceptait par le fait même mon passé. J'ai bien fermé les yeux sur le sien, moi ! Ce n'est pas comme si je lui avais donné des raisons de s'inquiéter depuis qu'on est ensemble...

Dans son état d'esprit, elle n'écouterait rien de ce que je pourrais lui dire. J'ai presque envie de la planter là et de m'offrir un tête-à-tête reposant avec mon ordi.

Je jette un regard las vers elle. Tout d'un coup, Sarah se fige, fixant le carton ouvert devant elle. À l'intérieur, un coffret verrouillé repose. Elle le saisit avec toute la délicatesse du monde avant d'aller le poser au sommet du réfrigérateur.

Je ne sais pas exactement pourquoi, mais je hais cet objet. Sans doute parce que son précieux contenu m'est toujours inconnu.

Sarah se tourne vers moi. Elle tripote son bracelet gauche, comme chaque fois qu'elle est nerveuse. L'épisode des menottes semble momentanément oublié.

— Sid..., commence-t-elle. Tu sais, pour ce qui est de l'argent...

— Je te l’ai dit : on va trouver une solution.

— J’ai pensé que je pourrais... vendre mon corps.

J’ai l’impression qu’on vient d’aspirer d’un coup tout l’air qui flottait dans la cuisine. Je serre les poings sur la table.

— C’est hors de question ! m’écrié-je.

— Attends avant de dire ça ! Ce serait payant ! Je n’aurais sans doute pas à le faire longtemps...

— Tu délires ou quoi ? Tu parles de prostitution, là ! Te faire baiser par des brutes pour quelques sales billets ? C’est horrible !

— Ce ne serait pas vraiment pire que de danser nue, rétorque Sarah. Je me faisais déjà tripoter par les clients, dans l’isoloir.

— Mais là, ils te défonceraient sans pitié comme une poupée qui serait bonne pour la poubelle ensuite !

Je reprends mon souffle et gronde :

— Tu ne feras pas ça, tu m’entends ?

Elle ne répond pas, la mine basse, le regard collé au sol.

— TU M’ENTENDS ? répété-je plus fort.

J’ajoute, en baissant le ton :

— Je ne veux pas que tu couches avec d’autres gars, OK ? Je vendrai mon propre corps avant d’accepter que tu subisses ça.

Sarah lâche son bracelet et ramène sa main sous son œil pour essuyer l'eau qui menace d'inonder sa joue encore enflée et bleuâtre.

— Merci, Sid, murmure-t-elle.

On dirait bien que je viens d'ouvrir une brèche dans le blindage qu'elle a érigé autour d'elle.

OceanofPDF.com

Mardi 18 août

SARAH

J'entends Sid pianoter sur son clavier d'ordinateur, dans le bureau. Il a laissé la porte entrouverte, tout comme je l'ai fait avec celle de la chambre ; c'est comme si un fil invisible nous gardait connectés, sans qu'on ait besoin de se trouver dans le champ de vision l'un de l'autre. Ce n'est qu'un lien imaginaire, je sais bien, mais ça m'aide à garder la tête hors de l'eau.

Mon existence qui m'accordait une trêve... Qu'est-ce que j'ai pu me montrer naïve !

Je suis assise en tailleur sur le tapis, au pied du lit. Devant moi, une boîte ouverte attend que je la vide. Sid a libéré un tiroir dans le bas de sa commode pour que j'y range mes affaires. Je sais qu'il n'avait que de bonnes intentions, mais j'aurais préféré simplement fourrer le carton dans le fond de la garde-robe et oublier ce qu'il contient.

Ça va t'aider à te sentir chez toi, a-t-il dit.

Il y a longtemps que je ne me suis pas sentie chez moi quelque part. Mais peut-être qu'ici, avec lui...

Je plonge la main dans le carton. J'y pige mon vieil appareil photo, que je n'ai pas utilisé depuis au moins trois ans. Si ça se trouve, les piles ont coulé à l'intérieur et il est inutilisable. Je le place dans le tiroir, sans vérifier s'il est toujours en état de fonctionner.

Puis, ma main va effleurer une boîte à chaussures, en carton gaufré. Je la pose sur le tapis, l'ouvre et, sous le papier de soie qui craque, retrouve le satin de mes tout premiers chaussons de ballet, ceux dans lesquels mes pieds d'enfant de quatre ans réussissaient à entrer.

Je glisse délicatement mes doigts sous l'un d'eux comme je le ferais avec un animal endormi, et l'extirpe de son sarcophage de papier. Dire que j'ai déjà été aussi minuscule ! C'était dans une autre vie, à cette époque lointaine où j'avais encore des rêves, et l'espoir de les réaliser un jour...

Une tache sombre souille l'extrémité d'un des chaussons, là où une de mes larmes a atterri. Je m'empresse de les ranger dans leur écrin et de les envoyer rejoindre l'appareil photo tout au fond du tiroir. Ces vestiges remuent trop de souvenirs.

Je tombe ensuite sur la grande enveloppe qui contient mes documents importants : diplôme d'études secondaires (décroché de justesse), acte de naissance, vieux bulletins, etc. La lettre que j'ai reçue quelques jours après mon audition aux Grands Ballets d'aujourd'hui s'y trouve aussi. Je la pince entre mes doigts.



Les Grands Ballets d'aujourd'hui

Mademoiselle Faust,

C'est avec regret que nous vous informons que nous n'avons pas retenu votre candidature au sein de notre troupe. Malheureusement, votre incapacité à incarner l'essence du personnage ainsi qu'une grave erreur technique ont joué en votre défaveur lors de votre évaluation. Votre prestation dénote une piètre estime de vous-même et une confiance fragile en vos capacités, des lacunes qui constitueraient un handicap dans le cadre d'une carrière professionnelle en ballet classique.

Nous vous prions d'agréer l'expression de nos sentiments les meilleurs...

Je me lève d'un bond et cours à la salle de bain.

— Sarah ? lance Sid de son poste de travail. Tout va bien ?

Je ne réponds pas. Penchée au-dessus des toilettes, j'émiette rageusement la feuille en petits flocons blancs qui se déposent à la surface

de l'eau. Lorsque le dernier a rejoint les autres, je crache un bon coup dans la cuvette. Puis, je tire la chasse.

— Ça va ? me redemande Sid, debout dans le chambranle de la porte.

Il me dévisage, des ombres dans le brun de ses yeux.

— Oui, réponds-je en le rejoignant. J'ai seulement jeté un vieux souvenir qui ne valait pas la peine d'être conservé.

OceanofPDF.com

Mercredi 19 août

SID

Trois heures quarante-cinq. La lumière de mes écrans rebondit contre les murs du bureau. Dans l'ombre de celui de droite, Charlie me fixe de son regard trop joyeux, coincé dans son cadre avec son éternel bock de bière. Si seulement c'était ce visage heureux qui surgissait tous les soirs dans mon esprit lorsque je cherche le sommeil, plutôt que celui, sanguinolent, que j'ai vu après l'accident...

Le menton appuyé sur mon poing, je glisse mon doigt sur la roulette de ma souris pour faire défiler le contenu de la page d'accueil de Veritaz. C'est le calme plat chez les Overdogs depuis la débâcle publique d'EWorth et ses démêlés avec la justice internationale. Après chaque coup, on se tient tranquilles quelques semaines, le temps que les choses se calment et de préparer le prochain. Je n'ai pas encore reçu d'instructions, alors j'attends.

De toute façon, j'ai d'autres soucis plus urgents à régler. Je délaisse le site de Veritaz et tape « argent facile » sur mon moteur de recherche. Un million six cent mille résultats.

« Comment faire un max d'argent rapidement. » « Les cinq meilleurs trucs pour que l'argent tombe du ciel. » « *How to make money doing (almost) nothing.* » « *Ten ways to make money faster than fast.* »

Du grand n'importe quoi.

Ah, et le plus classique : « *Make easy money online.* »

Je sais comment faire de l'argent facilement sur Internet. Je suis un *hacker*, après tout. Suffit d'abattre le site d'une compagnie pendant une heure, avant de la menacer de faire un *shutdown* définitif si elle ne me verse pas un montant X. Sauf que c'est du vol et de l'extorsion, et c'est contre mes principes.

Je ne vais quand même pas m'abaisser au niveau de ces merdes que nous poursuivons, les autres Overdogs et moi.

Il me faut une bonne idée, et vite. Quelque chose de légal. J'ai besoin d'inspiration.

Je me connecte à Facebook. J'y ai un compte, mais je l'alimente assez peu. C'est trop voyant, trop « allez-y, contemplez ma vie dans ses moindres détails ». Je préfère l'ombre, l'anonymat. Le Darknet. Mais là, il me faut une étincelle de lumière et il semble bien qu'elle ne viendra pas de moi.

Je clique dans le champ « Statut », en haut de la page. Mes doigts s'activent sur le clavier : « Des idées pour faire une passe d'argent vite fait ? Sans commettre un crime, là ! »

« Publier ».

Quatre heures dix-sept. Personne ne va commenter mon statut à cette heure... Je change d'onglet pour retourner à la page d'accueil de mon moteur de recherche. Plongé dans mes réflexions, je fixe sans le voir le curseur qui clignote. Un petit *pop* ! me fait sursauter. Déjà une réponse ?

« Vends ton ordi ! ;) »

Ah, ça, jamais ! J'aurais l'impression de me faire amputer une jambe. De toute façon, le matériel informatique, c'est comme les voitures : ça perd la moitié de sa valeur dès que ça franchit les portes du magasin. Je n'en obtiendrais même pas le quart de ce qu'il faut à Sarah.

Un autre ancien copain d'université me suggère une sélection de sites aussi nuls que ceux que je viens de survoler. Des trucs de vente pyramidale, pour la plupart. On est un peu trop près du crime pour que ça m'intéresse.

De toute évidence, les maniaques d'informatique ne dorment pas la nuit. Un gars rencontré lors d'un party il y a un an et avec qui j'ai discuté interfaces et systèmes d'exploitation se manifeste à son tour : « Je connais quelqu'un qui s'est inscrit pour tester des médicaments, pour une compagnie pharmaceutique. Je ne sais plus trop laquelle, mais va voir ce lien. Il fait ça pour vivre. Plutôt payant, il paraît. »

Tiens, tiens, c'est intéressant. Je clique sur l'adresse donnée. *Le blogue du Cobaye* apparaît sur mon écran central.

Je parcours les plus récents billets publiés. D'après ce que je comprends des différentes expériences auxquelles il a participé, si on est choisi, on se fait administrer un produit expérimental – sous forme de comprimés, de capsules ou d'injections –, puis quelqu'un mesure notre

pression et nous débarrasse de quelques millilitres de sang, pour finalement nous remettre un beau chèque.

Ç’a presque l’air trop facile.

Hé, hé... merci, monsieur le Cobaye.

Je quitte le blogue et lance une recherche pour trouver les laboratoires pharmaceutiques les plus courus en ville. Le premier n’offre pas d’études avant un mois. Sarah et moi n’avons pas tout ce temps devant nous... Le deuxième ne propose que des compensations de mille deux cents ou de mille quatre cents dollars ; même à deux, ce ne sera pas suffisant. C’est là que je tombe sur AlphaLab. Une seule fiche trône dans la section « Études disponibles ».



The screenshot shows the website participants.alphalab.com/etudesdisponibles. The page features the AlphaLab logo and navigation links: SITE CLIENTS, ESPACE PARTICIPANT, and English. A menu bar includes links for home, 'Qu'est-ce qu'une étude clinique?', 'Mythes et réalité', 'Processus', and 'Études disponibles'. The main heading is 'ÉTUDES DISPONIBLES'. A featured study is titled 'B37 Troubles anxieux et dépendances diverses'. It specifies 'Hommes/femmes', dates from '31 août au 1^{er} septembre', and mentions 'Visites de retour variant selon les participants'. The compensation is listed as 'Indemnité compensatoire initiale de 3 000 \$ (pouvant aller jusqu'à 8 000 \$)'. A box highlights '8 000 \$' and '18 à 30 ans', accompanied by icons for male and female participants and a 'no smoking' symbol. The text 'Inscriptions en ligne.' and a link 'Télécharger le formulaire' are also present. The background image shows a male participant and a female healthcare professional.

participants.alphalab.com/etudesdisponibles études cliniques

AlphaLab SITE CLIENTS ESPACE PARTICIPANT English

Qu'est-ce qu'une étude clinique? Mythes et réalité Processus Études disponibles

ÉTUDES DISPONIBLES

B37 Troubles anxieux et dépendances diverses

Hommes/femmes

31 août au 1^{er} septembre. Visites de retour variant selon les participants.

Indemnité compensatoire initiale de 3 000 \$ (pouvant aller jusqu'à 8 000 \$).

Inscriptions en ligne.

[Télécharger le formulaire](#)

8 000 \$
18 à 30 ans

Icons: Male, Female, No Smoking

Sarah pourrait difficilement être plus anxieuse, et moi, ça fait trois ans que je suis hanté par Charlie et son crâne défoncé. En plus, en lisant les infos supplémentaires qui suivent l'annonce, je me rends compte que la rencontre préliminaire tombe pendant une de mes journées de congé...

Je suis en train d'ajouter le lien à mes favoris quand j'entends soudain du bruit dans l'appart. Je quitte mon fauteuil pivotant et me glisse dans le corridor. Une ombre bouge dans la cuisine, découpée par la lueur du lampadaire qui entre par la fenêtre.

— Sarah ? Qu'est-ce que tu fais debout ?

Elle se retourne brusquement, son coffret de bois pressé contre sa poitrine. Son regard est obscurci, comme emprisonné dans les limbes d'un éternel cauchemar. Encore une crise de somnambulisme...

— C'est mon fuseau..., souffle-t-elle en caressant le couvercle de la boîte rectangulaire.

— Ton fuseau ?

— Oui, celui avec lequel je me suis piqué le doigt et qui m'a plongée dans un long sommeil. Je suis Aurore. Carabosse est cruelle et méchante...

Un frisson me traverse le dos telle une décharge électrique. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Belle au bois dormant ?

— D'accord, tu es Aurore. Allez, je te ramène dans notre chambre, il faut que tu dormes.

Je m'avance vers elle. Son visage inexpressif me fait hésiter. Ne dit-on pas qu'il peut être dangereux de réveiller un somnambule ?

— J'ai envie de dormir encore longtemps, longtemps..., murmure-t-elle alors de sa voix brumeuse. Et de me réveiller sur une montagne de pièces d'or.

Je lui retire le coffret des mains avec précaution, le replace sur le frigo.

— J'ai trouvé une solution, pour l'argent, Sarah. Viens te coucher, maintenant.

— Les princes charmants ont l'habitude de réveiller les jeunes filles en leur donnant un baiser, pas de les mettre au lit...

Je pousse un soupir.

— Je ne suis pas un prince charmant. Juste un pauvre mec amoureux...

Arrivée près du lit, Sarah s'y assied et se laisse tomber sur le côté, tête dans l'oreiller. J'attrape ses chevilles et remonte ses jambes sur le matelas. Les couvertures sont sens dessus dessous, comme si elle s'était battue avec. Elle se laisse border sans protester. Je crois qu'elle s'est déjà rendormie.

Je passe à la salle de bain pour gober deux cachets de somnifère. Lorsque je sens leurs effets se manifester, je me coule près de Sarah, les paupières lourdes. Mes doigts trouvent les siens, les pressent juste un peu, pour ne pas la réveiller.

— Ne t'inquiète pas, je vais nous sortir de là..., chuchoté-je en posant les lèvres dans ses cheveux. Et après, promis, on vivra heureux jusqu'à la

fin des temps.

OceanofPDF.com

Jeudi 20 août

SARAH

— Non, je ne veux pas que tu m’accompagnes !

Je me lève de table. C’est moi qui nous ai mis dans ce fichu pétrin... Il n’est pas question que Sid participe à cette expérience, lui aussi !

— Ton affaire de cobaye, c’est exactement ce qu’il me fallait, poursuis-je avant qu’il ait le temps de protester. Mais je vais y aller toute seule. Tu n’as pas besoin de faire ça !

— J’ai bien peur que oui, Sarah...

— Tu as dit qu’ils offrent jusqu’à huit mille dollars pour nous injecter ce truc... et il ne m’en faut que cinq mille !

Sid plonge son couteau dans le pot de beurre d’arachide et en étale une couche épaisse sur une tranche de pain.

— Oui, c’est vrai. Mais ça ne fonctionnera pas à cause des dates.

— Comment ça ?

— J’ai appelé la compagnie avant que tu te réveilles. C’est trois mille au moment de la première injection, le 31 août prochain, et mille à chaque dose supplémentaire. Sauf qu’il peut y avoir un laps de temps d’environ dix jours entre chacune d’elles. Tu dois remettre l’argent à Carl quand, au plus tard ?

— Le 4 septembre.

— Tu vois ? Tu n’auras que trois mille dollars si tu y vas seule.

— Je... je vais trouver un moyen de rassembler les deux mille de plus.

— Je ne VEUX pas t’entendre parler encore de cette histoire de prostitution !

Il semblait si calme lorsqu’il m’a parlé du fonctionnement de ces expériences pharmaceutiques... On aurait presque dit que ça ne lui faisait pas peur, de se faire injecter on ne sait trop quoi dans le système. Je l’admets, d’après le site qu’il vient de me montrer, ça semble sans danger. On y mentionne seulement qu’il peut y avoir quelques effets secondaires bénins, tels des maux de tête ou des étourdissements. Je m’en fiche, d’être étourdie ou même qu’un troisième bras me pousse dans le dos ; mais je refuse qu’il arrive quoi que ce soit à Sid !

— Je pourrais peut-être vendre des trucs, suggéré-je.

— Quoi ? Tout ce que tu possèdes entre dans sept boîtes en carton. Ça m’étonnerait que tu en aies pour deux mille dollars, à moins que tu caches des bijoux précieux là-dedans...

Je me renfrogne. J'aurais dû voler quelques colliers à ma mère, avant qu'elle me jette à la rue. Mais j'imagine que je les aurais déjà revendus... Quant à ce qu'il est advenu des biens de mes parents après leur mort, inutile d'y songer : j'ai vérifié lorsque j'ai appris qu'ils avaient péri dans un accident de voiture, quelques mois après mon départ. Ils m'avaient rayée de leur testament. Tout est allé aux sœurs de mon père. C'est vraiment comme si nous n'avions jamais eu de liens, tous les trois... c'est peut-être le cas, au fond.

— J'y vais aussi, un point c'est tout, déclare Sid, avant de déchirer un coin de sa tartine avec ses dents.

Il avale sa bouchée, pose sa tranche de pain dans son assiette et croise les bras.

— Moi aussi, ton boss m'a menacé, me rappelle-t-il. Je suis dans le même merdier que toi. Alors, ne viens pas me dire ce que je dois faire ou pas.

Je me mords la lèvre inférieure. La peau de mes poignets me démange, sous mes bracelets. Je résiste à l'envie de les tripoter et pivote plutôt sur moi-même pour ouvrir la porte du réfrigérateur. J'attrape le carton de jus d'orange, puis referme le frigo. Mes doigts tremblent ; la boîte ouverte me glisse des mains pour aller s'écraser sur le plancher.

— Merde !

Je me dépêche de la redresser pour stopper le flux, et du jus m'éclabousse les pieds. J'éclate en sanglots.

Sid se lève et attrape le linge suspendu à la poignée du four.

— Je ne suis qu'une conne ! Une pauvre débile maladroite qui n'attire que les problèmes !

— Mais non, arrête ! Tu n'es rien de tout ça... Allez, viens t'asseoir.

Il me prend par la taille et m'entraîne jusqu'à ma chaise ; je m'y laisse tomber. Je ne mérite pas d'être avec un gars comme lui.

Il rince le chiffon sous le jet du robinet, me rejoint et éponge le jus qui macule mon pied.

Je m'efforce de calmer mes sanglots et réussis à lui demander :

— Pourquoi es-tu avec moi, Sid ?

Ma question semble le prendre au dépourvu. Il gratte ses cheveux ras du bout de l'index.

— Parce que tu n'es pas comme toutes ces filles que j'ai réussi à avoir avec un stupide sourire ?

— Tu sors avec moi juste parce que je t'ai résisté ?

C'est un peu nul. Il attrape mon autre jambe et poursuit son nettoyage, les yeux baissés.

— Peut-être aussi simplement parce que tu me plais.

— Et qu'est-ce qui peut bien te plaire, chez moi ?

Il s'arrête encore. Cette fois, il relève la tête vers moi.

— Ta vulnérabilité.

Ma *quoi* ?

— C'est un défaut, ça ! m'écrié-je.

— Ça dépend du point de vue.

Il m'offre son sourire le plus craquant – sincère, celui-là – et se remet debout.

— Viens, dit-il en me tendant la main. On va aller remplir le formulaire en ligne sur le site d'AlphaLab.

Je soupire, vaincue.

— Je te le dis, on va faire un beau couple de cobayes, m'assure Sid avec un air coquin.

J'ai hâte de voir ça...

OceanofPDF.com

Lundi 24 août

SID

Le décorateur qui s'est chargé de cette salle d'attente aimait manifestement le blanc... Devant moi, des magazines récents traînent sur une table basse – blanche. Murs blancs, fauteuils en cuir blanc, comptoir d'accueil blanc, plancher blanc... tout est blanc, à part quelques traits gris sur le carrelage qui viennent casser l'ambiance trop propre. Je me revois errer dans le corridor d'un hôpital aussi aseptisé qu'ici, après mon accident de voiture avec Charlie. Songeant que c'est un autre genre de couloir, lumineux celui-là, que mon meilleur ami venait de franchir. Et que c'était ma faute.

Je secoue la tête, ramène les yeux sur les marques grises du plancher, qui m'apaisent un peu. Si Sarah n'était pas aux toilettes, aussi – nous devons être à jeun pour les tests préliminaires et elle a pensé que boire beaucoup d'eau lui couperait la faim –, je n'aurais pas toutes ces pensées chiantes pendant que je niaise en attendant qu'on m'appelle.

J'attrape un magazine au hasard sur la table basse et le feuillette sans m'y intéresser. Tout ce qui réussit à capter mon attention entre deux articles

insipides, c'est le compte rendu d'un film qui vient de sortir, *Nine Heroes* : quelqu'un a inscrit un commentaire au feutre dans la marge, et ajouté des moustaches à la photographie du critique. Je referme la revue et la replace sur la table.

Je dirige mon attention vers le gorille de service, qui me toise avec une froideur vraiment glaciale depuis que je suis entré dans les locaux d'AlphaLab. « Hé, ce n'est pas parce que je porte une ceinture cloutée, et que j'ai les bras tatoués et les cheveux rasés que je suis un voyou ! » ai-je le goût de lui lancer. Surtout qu'il a presque la même coupe que moi, avec une touche un peu plus militaire. Je pointe mon index vers mon crâne, puis désigne le sien, et je dresse le pouce dans les airs. Il soulève les sourcils, perplexe. Je lui offre un clin d'œil moqueur.

— Monsieur Simon-David Cain ?

Une infirmière entre deux âges me fixe, un dossier médical entre les mains. Elle a l'air d'une poupée de porcelaine, avec ses fins cheveux blonds et ses pommettes saillantes. Isabelle, lis-je sur le badge épinglé à son uniforme, au-dessus du cœur. Je quitte mon fauteuil.

— Oui, c'est moi.

Elle m'adresse un sourire poli.

— Veuillez me suivre, je vous prie.

L'infirmière m'entraîne dans le couloir jalonné de portes identiques. L'une d'elles est entrouverte ; Isabelle m'invite à y entrer et à m'asseoir devant une table de travail – blanche, ô surprise ! – sur laquelle trône un ordinateur flambant neuf.

— Le docteur Williams est présentement avec une autre candidate à l'étude, mais il sera à vous d'un instant à l'autre. D'ici là, je vous invite à compléter la deuxième page du formulaire d'inscription que la secrétaire vous a remis à votre arrivée. J'ai remarqué que vous n'y aviez rien inscrit. Peut-être un simple oubli de votre part ?

Mon flacon de somnifères surgit dans ma conscience, des néons clignotant tout autour. J'ai omis volontairement la section « Prise de médicaments » de peur de ne pas être retenu comme candidat, mais j'aurais plutôt dû cocher la case « aucun »... ce que je fais aussitôt. Je rends le document à l'infirmière en m'excusant pour l'« oubli », et elle sort, me laissant seul dans la pièce.

Une quinzaine de minutes plus tard, un homme en sarrau blanc entre dans le bureau d'un pas assuré. Il a une tête en forme d'œuf, la peau du crâne aussi lisse que celle d'un bébé, et les traits d'un chien boxer.

— Bonjour, monsieur Cain ! s'écrie-t-il en m'apercevant. Je suis le docteur Williams. Bienvenue aux laboratoires AlphaLab !

Il est trop de bonne humeur, lui. Je grimace un sourire et attrape la main qu'il me tend. L'infirmière entre après lui, referme la porte et se poste à côté d'une haute balance médicale.

— Si vous êtes d'accord, me dit le doc, nous allons éviter de vous faire perdre votre temps... et de me faire perdre le mien !

Il éclate d'un rire sonore un peu déstabilisant. Je ne vois pas ce qu'il a dit de si drôle.

— J’ai quelques petites questions pour vous, continue-t-il après avoir repris son sérieux. Pour savoir si vous correspondez au profil que nous recherchons pour cette étude. Mais, d’abord, si vous voulez bien passer à la pesée...

Il fait un geste théâtral de la main en direction de la balance.

— Je vous demanderais de vous dévêtir, s’il vous plaît, précise Isabelle. Vous pouvez conserver vos sous-vêtements.

J’espère ! Je retire mes chaussures, puis me débarrasse de mon pantalon et de mon chandail, que je lance sur une chaise, et grimpe sur le plateau carré de l’instrument. Isabelle fait jouer les deux poids noirs le long des crans gradués et déclare :

— Soixante-dix-neuf kilos, trois cent quarante grammes, docteur.

— Parfait.

L’homme consigne l’information dans mon dossier. L’infirmière me demande d’appuyer mon dos contre le mur, devant une échelle millimétrique.

— Un mètre quatre-vingt-trois.

Ensuite, elle prend ma tension artérielle, teste mes réflexes avec un marteau et remplit quelques fioles de mon sang.

— Merci, Isabelle. Vous pouvez disposer, lui intime le docteur Williams.

La femme nous adresse un petit salut de la tête et se glisse hors du bureau, aussi silencieuse qu'une ombre.

— Excusez-moi, dis-je un peu trop fort, je peux me rhabiller ?

— Oh, mais oui, bien sûr !

Et il pouffe encore une fois. Il se moque de moi ou quoi ? Je saute dans mes vêtements, puis reprends place dans le fauteuil en face du docteur Williams, tout en bouclant ma ceinture.

— Donc, prononce-t-il, les yeux baissés sur les feuilles que j'ai remplies plus tôt, si j'en crois ce que vous avez écrit, vous n'avez pas d'antécédents médicaux à déclarer. Pas de cas d'épilepsie, de diabète, de problèmes cardiaques ? Rien dans votre famille ?

— Non, rien de tout ça.

— Et vous ne prenez aucun médicament de façon régulière ? Je ne parle pas d'acétaminophène ou d'ibuprofène, évidemment !

Nouvel éclat de rire. Justement, je me procure des somnifères en vente libre, à côté de l'acétaminophène... Je colle donc un masque de marbre sur mon visage et réponds d'une voix claire :

— Non. Aucun médicament.

— Bien, approuve le docteur Williams.

Il soulève la feuille pour consulter la suivante.

— Vous avez indiqué ici que vous souffrez d'insomnie, causée par des réminiscences récurrentes d'un accident que vous avez eu il y a trois ans et dans lequel vous avez perdu un ami...

J'acquiesce en déglutissant. Dégage, Charlie, ce n'est pas le moment de venir traîner dans mon cerveau.

— Les troubles du sommeil et les cauchemars sont effectivement typiques du ESPT, réfléchit-il tout haut en hochant la tête.

— Le quoi ?

— L'état de stress post-traumatique.

— Ce n'est pas juste pour les soldats qui rentrent au pays après la guerre, ça ?

— Non. Votre ami est mort sous vos yeux. N'importe qui possédant un minimum de sensibilité en garderait des séquelles.

Je serre les mâchoires.

— Avez-vous été traité lorsque l'anxiété s'est manifestée, après l'accident ? me demande-t-il.

— Non. Je préfère régler mes problèmes tout seul.

— Je vois... Très bien.

Il note quelque chose de plus dans mon dossier et pose son stylo.

— Vous savez que les laboratoires AlphaLab espèrent aider des gens comme vous, avec la Chlorolanfaxine. Nous l'avons élaborée dans le but qu'elle surpasse en efficacité tout ce qui existe en ce moment sur le marché pharmaceutique. Et nous avons bon espoir d'y être parvenus. C'est grâce à des volontaires tels que vous que nous en aurons la confirmation. Je lis ici que c'est justement la raison qui vous a amené chez nous : participer à l'avancée de la recherche sur les troubles anxieux.

Je souris en songeant qu'il faut être bien naïf pour croire que quelqu'un souhaite s'inscrire à ce genre de truc pour autre chose que l'argent.

— Si les résultats de vos tests vous permettent d'être choisi pour cette étude, vous devrez vous présenter le 31 août, pour une première injection. Les rendez-vous subséquents seront fixés au fur et à mesure. Sachez aussi que, pour un certain nombre de raisons, il est possible que nous ajustions le dosage en cours d'expérience.

— Pas de problème.

— Katy vous a expliqué les modalités de paiement ?

Katy, c'est la réceptionniste, si ma mémoire est bonne.

— Oui. Tout est très clair.

— Une équipe médicale et un psychologue seront à votre disposition, et disponibles vingt-quatre heures sur vingt-quatre. On ne sait jamais... même si vous préférez régler vos problèmes par vous-même !

Son gros rire résonne dans la pièce. Je fronce les sourcils ; il me donne vraiment mal à la tête.

— De toute façon, à part les quelques effets secondaires mentionnés sur votre site Internet, rien ne devrait m'arriver, non ?

— Ce n'est qu'une mesure pour rassurer nos patients, explique le docteur Williams avec un sourire bienveillant.

— Super, mais je ne devrais pas en avoir besoin. Je n'ai pas l'habitude d'appeler le 911 pour une simple migraine.

Il s'esclaffe encore une fois, puis, rouge d'avoir tant ri, il tend sa main par-dessus la table de travail pour serrer la mienne. Je quitte le bureau en me massant les tempes.

S

Trois jours plus tard, Sarah et moi recevons un appel d'AlphaLab : notre candidature à tous les deux a été retenue, et nous participerons à l'étude clinique visant à tester la Chlorolanfaxine.

Nous sommes sauvés.

OceanofPDF.com

Le technicien de laboratoire cogne à la porte du bureau.

—Entrez ! claironne la voix à l'intérieur.

— Excusez-moi de vous déranger, docteur Williams, mais j'ai les résultats d'analyse sanguine des candidats du premier lot.

—Alors, qu'est-ce que ça dit ?

Le technicien s'avance et dépose une pile de chemises en carton sur la table de travail du docteur.

— Rien à signaler pour presque tous les participants : organismes sains, *clean* de toute substance qui risquerait de faire obstacle à l'assimilation de la Chlorolanfaxine.

—Presque tous ?

— Sauf un. Les prises de sang du patient B37-CAIS920721 ont révélé des traces de chlorhydrate de diphénhydramine, un

somnifère vendu sans ordonnance.

— Tiens, tiens, monsieur Cain m'aurait donc menti..., murmure le docteur Williams avec un sourire malicieux.

— Vous n'ignorez sans doute pas que le chlorhydrate de diphényldramine possède des qualités anxiolytiques qui pourraient brouiller les effets de notre propre produit. J'imagine que vous souhaitez que j'exclue ce candidat de l'étude clinique ?

Le docteur Williams darde sur lui des pupilles qui disparaissent presque entre ses paupières mi-closes.

— Non, au contraire. Il pourrait se révéler tout à fait utile pour notre expérience et nous permettre de découvrir à quel point la prise de somnifères en vente libre peut influencer sur l'effet de la Chlorolanfaxine, et si celle-ci est assez puissante pour les supplanter.

— Oui, bien sûr.

Le docteur Williams désigne les chemises de carton sur son bureau.

— Ah, et veuillez à entrer rapidement les résultats des tests dans le système informatique. Je ne fais pas confiance au papier.

— C'est déjà fait, docteur.

—Excellent.

OceanofPDF.com

Lundi 31 août

SARAH

— Tout le monde me dévisage, Sid..., chuchoté-je en m'appuyant sur l'accoudoir du gros cube de cuir blanc dans lequel je suis assise.

— C'est parce que tu es trop jolie.

Sûrement, oui, avec ma joue gauche couleur « jaune nauséeux fin d'hématome » et la plaie qui me coupe l'arcade sourcilière droite en deux. J'aurais dû mettre mes lunettes, ç'aurait caché un peu les dégâts. J'espère juste que les autres cobayes ne pensent pas que c'est Sid qui m'a battue. C'est tellement loin de la vérité... C'est moi qui lui fais du mal, pas le contraire.

Le gardien de sécurité n'arrête pas de nous fixer, comme si mon copain était une brute et moi, la pauvre innocente qui se laisse faire. Quand est-ce qu'ils vont m'appeler, qu'on en finisse ?

— Monsieur Simon-David Cain ?

Une infirmière se tient à l'entrée du couloir. Sid se lève.

— Oui, c’est moi.

— Veuillez me suivre, je vous prie.

— Une petite seconde.

Il se penche vers moi et glisse sa main sous mes cheveux pour m’attraper la nuque. Il m’embrasse longuement, comme s’il n’y avait pas tous ces gens en train de nous observer. Le rouge me monte aux joues.

— À demain matin, qu’il me dit en se redressant. Dors bien, hein ?

— Oui, je murmure. À demain...

Il emboîte le pas à l’infirmière en envoyant la main au gardien. Je cache un sourire derrière mes doigts. Quel frimeur, tout de même !

Je feuillette le dépliant que la réceptionniste nous a remis lors de notre arrivée, un peu plus tôt. La liste des effets secondaires possibles est bien plus longue que ce qu’ils affirmaient sur Internet. J’ai fait comme si je m’en fichais, mais ça m’inquiète. Maux de tête, étourdissements, nausées, perte de poids, irritabilité, etc. S’il fallait que le produit affecte Sid plus que moi, je m’en voudrais vraiment trop.

Les autres participants à l’étude semblent un peu nerveux aussi. Nous sommes sept, si je compte Sid. Il y en a un très grand, plus encore que mon amoureux, qui dévore la réceptionniste des yeux. Malgré ses trente ans – max –, il a le crâne lisse comme un miroir. Son air animal me fait penser à certains prédateurs que j’ai pu croiser au Pinky. J’aurais eu peur de me retrouver seule dans l’isoloir avec un type pareil.

— Monsieur Yannick Coursol ?

À la gauche du gars qui fixe la fille de l'accueil, un homme bien mis se précipite pour ne pas faire attendre la nouvelle infirmière qui vient d'apparaître. J'attends qu'ils s'éclipsent tous les deux dans le corridor avant de me lever à mon tour et de me diriger vers la réception. Le regard de l'autre ne dévie même pas lorsque je passe devant lui.

— Pardon, mademoiselle...

La réceptionniste lève le visage de son moniteur et me décoche un grand sourire. Avec ses fins sourcils qui penchent vers son nez, elle a un petit air de diabolotin.

— Oui, mademoiselle Faust ?

Je suis surprise qu'elle ait retenu mon nom. Dire que je n'ai même pas pris la peine de lire le sien, sur son badge. La politesse m'oblige à remédier à la situation.

— Excusez-moi de vous déranger, euh... Katy..., dis-je en grattant la bordure de l'un de mes bracelets. Je voulais juste être sûre... Pour le paiement, c'est bien trois mille dollars qu'on nous remettra à notre sortie, demain matin ?

— Parfaitement. Et mille pour chaque injection que vous recevrez ensuite.

— Par chèque, c'est ça ?

— Oui, comme je vous l'ai dit lors de la rencontre préliminaire.

Le coin de mes lèvres se retrousse en un rictus désespéré.

— Je... Désolée, je craignais d'avoir oublié certains détails... La nervosité, sans doute...

— Pas de problème, mademoiselle Faust, fait Katy en papillotant gracieusement. C'est la première fois que vous participez à une étude clinique, n'est-ce pas ?

J'acquiesce.

— Ne vous inquiétez pas, tout va bien se passer.

Je fais signe que oui à nouveau et vais me rasseoir dans le fauteuil blanc qui m'a accueillie à mon arrivée. Une fille franchit les portes vitrées et me remplace devant le comptoir de la réception. Elle est grande et jolie, avec ses grands yeux et sa tête blonde. Le genre de fille qui plaisait à Sid, avant moi.

Lorsqu'elle vient nous rejoindre, les autres cobayes et moi, nos regards se croisent. Elle lorgne mon visage marqué de contusions avec mépris. Je me retiens pour ne pas lui faire un doigt d'honneur.

Mes pensées reviennent à des considérations plus importantes. Des piles de billets s'effeuillent dans mon esprit, salvateurs. Trois mille fois deux égale six mille. J'en dois cinq à Carl. Il reste quatre jours avant la date limite qu'il m'a donnée pour le rembourser, mais on nous remettra nos chèques dès demain. Il suffira que nous passions directement à la banque pour les encaisser. Ça va aller. Ça va aller. Sid n'aura pas les jambes cassées... ou pire !

— ... selle Faust ?

— Hein ?

J'émerge de mes angoisses ; la peau de mon poignet gauche me brûle, car j'ai trop fait tourner mon bracelet autour. À l'entrée du couloir, une petite femme aux cheveux argentés coupés au menton, presque aussi menue que moi dans son uniforme immaculé, m'attend avec une expression bienveillante.

— Mademoiselle Faust, c'est à vous, répète-t-elle. Si vous voulez bien me suivre, je vous prie.

— Ou... oui, j'arrive.

J'en ai manqué un bout ! Le type qui portait un chandail glauque du film *Orange mécanique* a été appelé entre-temps, on dirait. Je rattrape l'infirmière ; lorsque je passe devant la grande blonde, je lui décoche un regard hostile.

Dans la salle d'examen, l'infirmière me raconte tout le baratin nécessaire, incluant les infos que le docteur Williams m'a déjà transmises lors de la rencontre préliminaire. J'ai beau essayer de me concentrer sur ses paroles, je n'y parviens pas. L'image de Sid me hante, avec ses membres fracturés, pendouillant, disloqués...

— ... relever la manche de votre t-shirt, s'il vous plaît ?

Elle a posé ses doigts chauds sur mon bras droit, juste au-dessus de mon bracelet.

— Euh, oui, madame !

Je m'empresse de rouler le tissu jusqu'à mon épaule. L'infirmière plante l'aiguille de sa seringue dans une fiole et en pompe le liquide. Le fameux produit qui me sauvera. Une simple piqûre dans mon bras, une autre dans celui de Sid, et je serai quitte envers Carl.

L'injection n'est pas vraiment douloureuse. Pas plus que n'importe quel vaccin contre la grippe. Un tampon d'ouate scotché sur ma peau et c'est fini.

— Venez, mademoiselle Faust, je vais vous conduire à votre chambre. C'est là que vous demeurerez jusqu'à demain. Il ne vous sera pas permis d'en sortir, mais vous pourrez sonner pour réclamer ma présence, en tout temps. Je resterai à votre entière disposition jusqu'à votre départ.

— D'accord. Merci...

— Ne vous inquiétez pas, ajoute-t-elle avec un sourire maternel en remarquant mon air nerveux. Ce n'est qu'un petit produit inoffensif !

J'acquiesce docilement. Elle a raison.

Je suis vraiment stupide de m'en faire avec ça !

Dans la nuit du 31 août au 1^{er} septembre

SID

La nuit. Oh, comme je la déteste ! Et ici, dans cette chambrette vide, désincarnée, elle m'apparaît pire que jamais. Je n'ai pas accès à mon ordinateur pour me changer les idées, ni à mes somnifères pour endormir ma conscience hyperactive. Et encore moins au corps fragile et apaisant de Sarah, plus salvateur que tous ceux que j'ai mis dans mon lit pour m'étourdir, lorsque les visions de Charlie ne me quittaient plus.

Tout ce que je peux faire, c'est attendre, en fixant le noir. Je vais devenir fou ! Si seulement la somnolence avait pu faire partie de la longue liste d'effets secondaires...

Je me tourne sur le côté. Le matelas de mousse bas de gamme s'écrase sous mon poids, m'avale. Je presse la couette entre mes jambes, enfonce mon visage dedans.

Va-t'en, Charlie, s'il te plaît... Va-t'en...

Mais trop tard, il est là. Et je revis encore, pour la énième fois, le moment où j'ai tué mon meilleur ami...

C'est Kamna, une fille avec qui on étudiait, Charlie et moi, qui avait organisé la fameuse soirée. Tout le département d'informatique de l'université avait été invité. Elle habitait une grosse baraque dans un quartier aisé de la ville et ses parents étaient partis en voyage, en Inde, pour deux semaines.

Je suis passé chercher Charlie au volant de la poubelle ambulante que je conduisais depuis mes dix-sept ans. Il y avait des voitures partout autour de chez Kamna, signe qu'aucun de nos compagnons d'études n'avait pu refuser son invitation. Quand on a franchi le seuil de l'immense maison, on a tout de suite su qu'on assisterait au party de l'année.

Canapés et fauteuils croulaient sous le poids de filles en robes ultracourtes. Certaines s'échangeaient des joints barbouillés de rouge à lèvres. Kamna avait dû faire appel à toutes ses anciennes copines du cégep et du secondaire pour équilibrer la population essentiellement masculine du programme d'informatique. Elle était d'ailleurs la vedette du département, avec sa longue natte noire, son teint café au lait et ses yeux d'une couleur improbable, à mi-chemin entre le gris et l'olive. Elle butinait d'un mec à l'autre, joyeuse et insouciante. Mais, lorsqu'elle se retrouvait devant un écran, avec un clavier sous les doigts, elle devenait aussi efficace qu'une Kali aux bras multiples.

— Les gars, vous êtes venus ! s'est-elle écriée quand on s'est avancés dans la cuisine.

— On n’aurait manqué ça pour rien au monde ! a répondu Charlie en posant sa caisse de bières sur l’îlot.

Il a pris une bouteille et m’en a tendu une. Mila, une fille qu’il avait connue dans un de nos cours à option, s’est jetée à son cou pour le saluer. Charlie l’avait dans l’œil depuis un moment, celle-là. Ouais, la soirée s’annonçait formidable.

Kamna s’est coulée hors du cercle d’admirateurs qui l’entourait pour nous rejoindre.

— Vraiment contente que tu sois là, Sid...

Elle s’est pressée contre moi en avançant le bras pour que nos bouteilles s’entrechoquent.

— Tchin !

— Tchin, Kam ! ai-je répondu, ensorcelé par ses iris verts.

Elle portait un short en jeans et un haut de bikini argenté noué sur la nuque.

— Vous avez apporté vos maillots ?

— Non, je déteste me baigner.

— Oh, dommage, a-t-elle fait avec un clin d’œil. J’aurais bien aimé voir ce que tu caches sous ce t-shirt.

— Un bout de cadavre blanc. Rien de vraiment excitant.

Elle a éclaté de rire, puis a attrapé l'ourlet de mon chandail entre ses doigts pour le soulever de quelques centimètres.

— Laisse-moi en juger par moi-même...

Le reste de la nuit s'est résumé en enfumage de poumons, en descente massive d'alcool, en étreintes sulfureuses dans la chambre des parents de Kam, dans la douche étincelante aux mille jets, dans les buissons sous la lune... Bref, en vertiges de toutes sortes. C'est d'ailleurs l'esprit et le corps dans les vapes que j'ai retrouvé Charlie, vauté dans le divan avec Mila grimpée sur lui. Les premiers rayons du soleil filtraient à travers les rideaux mal tirés.

— Hé, mec ! ai-je lancé de ma voix éraillée. Faudrait penser à y aller.

Charlie s'est redressé et Mila s'est laissée tomber mollement contre son épaule.

— Et Kam ?

— Elle est K.-O., je viens de la border dans son lit. Viens, on s'en va avant qu'elle se réveille et qu'elle nous demande de faire le ménage.

Charlie a balayé le salon du regard. Des flaques de liquides non identifiables souillaient le bois franc entre les meubles. Des mégots avaient été éteints directement sur la table de bois exotique ou sur les coussins de soie perlés. Des bouteilles jonchaient à peu près tous les plans horizontaux disponibles. Quelques reliques humaines gisaient par-ci, par-là, ronflant ou se caressant.

— OK, ouais, on s'en va, a acquiescé Charlie. Mila, on s'appelle tantôt ?

— Mouiii..., a-t-elle répondu, une expression euphorique sur son visage froissé.

Charlie s'est penché pour l'embrasser, et j'ai dû me racler la gorge pour qu'ils se séparent. Ensuite, j'ai attrapé mon ami par le bras et l'ai guidé jusqu'à la porte d'entrée en titubant.

— Hé, tu serais en état de conduire mon bolide, toi ? lui ai-je demandé en frottant mes yeux écarlates. Je suis encore complètement défoncé.

Charlie a hoché la tête de haut en bas.

— Ouais, ça devrait aller.

Sauf qu'il se trompait.

Le pied écrasé sur l'accélérateur, Charlie a volé sur la route quasi déserte en ce dimanche matinal et est allé percuter un poteau de téléphone. La tôle de l'auto s'est chiffonnée comme du papier journal. J'ai eu la cage thoracique sciée par ma ceinture de sécurité, et le coussin gonflable m'a assommé. Quand j'ai retrouvé mes esprits, je me suis tourné vers Charlie. Des débris de verre du pare-brise étaient enfoncés dans son visage, le rendant méconnaissable, et son crâne ruisselait de sang.

La boucle de la ceinture qu'il avait omis d'attacher miroitait dans la lumière de l'aube, comme si elle nous narguait.

C'est moi qui l'ai tué. Si je ne lui avais pas demandé de conduire à ma place, si nous avions pris un taxi ou l'autobus pour rentrer, il serait vivant aujourd'hui. Nous aurions terminé notre bac, et nous serions en train d'offrir les meilleurs services de sécurité informatique au pays.

Je suis un assassin.

Du bout des doigts, je frôle le plus petit de mes tatouages, qui s'étend de l'intérieur de mon coude à mon poignet. Jamais je ne pourrai oublier ce que je lui ai fait...

Soudain, je crois percevoir du bruit à l'extérieur de ma chambre. Je me soulève sur un coude et tends l'oreille. Je pensais que personne n'avait le droit de sortir... Merde, c'est la voix de Sarah ! Elle doit être somnambule !

Je bondis hors de mon lit, sans prendre le temps d'enfiler un chandail, ni même un pantalon par-dessus mes boxers. J'attrape la poignée et la tourne. C'est ouvert ! Je glisse la tête dans l'embrasure et entrevois Sarah dans la clarté trop vive répandue par les néons du couloir. Une grande blonde vêtue d'un pyjama jaune pâle est derrière ma copine. Qu'est-ce qu'elles fichent là, toutes les deux ?

Aucune trace du gardien de sécurité. Je ne sais pas où ils se cachent, lui et les infirmières, mais c'est bien silencieux, par ici... Je m'avance et chuchote à la blonde :

— C'est ma copine... Pas de souci, elle est souvent somnambule. Je vais la ramener à sa chambre. Toi, c'est ?...

— Anita. Je suis une des patientes.

J'aurais été étonné qu'elle soit une infirmière, habillée comme ça.

— Mais... j'avais un peu faim, alors..., continue-t-elle. En tout cas, je vais retourner me coucher.

On dirait presque qu'elle a peur de moi. Pourtant, je ne suis pas trop menaçant, vêtu de mon unique sous-vêtement... Nous échangeons un signe de tête pour mettre fin à la conversation. Sarah murmure des trucs inintelligibles, le regard dans le vide. Je me retourne vers ma chambre et j'aperçois une porte ouverte, un peu plus loin dans le corridor. J'entraîne Sarah vers celle-ci, tandis qu'Anita part de l'autre côté.

— Mon fuseau, murmure ma copine, il est dans le coffret... Mais je ne le trouve pas, mon coffret... Vous savez où il est, monsieur ?

Je soupire. Elle ne me reconnaît même pas dans son délire.

— Chez nous. Il t'attend bien sagement en haut du frigo. Tu pourras l'avoir dès demain matin.

— C'est MAINTENANT que je le veux !

— S'il te plaît, Sarah..., lui dis-je tout bas pour l'inciter à baisser le ton. Oublie donc cette maudite boîte pour une nuit...

Je sais bien que, pour elle, il est aussi impossible de répondre à cette requête que si quelqu'un exigeait que j'efface de mon esprit les horribles visions de Charlie.

Ses vêtements et son sac posés au pied du lit me confirment que cette chambre est la sienne. Je referme derrière nous.

Ses mains s'agrippent à ses bracelets, vissant ses bras l'un à l'autre. Je détache ses doigts un à un pour la libérer de sa propre étreinte, puis je l'aide à s'allonger sous les draps.

— Mon coffret..., gémit-elle avec un petit sanglot.

— Ça va, ça va... Je suis là.

Je m'agenouille sur le sol à son chevet et caresse sa peau, juste au-dessus de la bande de cuir qui enserre son poignet droit. Sarah replonge petit à petit dans le véritable sommeil. Tant pis si on me surprend ici : même si c'est interdit, je décide de rester avec elle jusqu'au lever du jour.

De toute façon, je ne dormirai pas.

OceanofPDF.com

Mercredi 2 septembre

SARAH

Voilà, c'est aujourd'hui que je règle ma dette. Je me suis levée en meilleur état, ce matin ; hier, j'avais la nausée et j'étais si étourdie après que nous sommes allés encaisser nos chèques que Sid a presque dû me porter pour que nous franchissions les derniers coins de rue qui nous séparaient de l'appartement. Je ne pouvais pas ressortir dans cet état, surtout avec la pluie froide qui tombait. Sid m'a proposé d'aller rendre l'argent à Carl pour moi, mais j'ai refusé. Il en a déjà fait suffisamment pour m'aider.

La semelle de mes sandales claque sur le béton du trottoir. Le sac à main que j'ai dû acheter après m'être fait voler l'autre frappe ma hanche à chaque pas. Je n'ai pas été stupide, cette fois : ce n'est pas là-dedans que j'ai caché les précieux cinq mille dollars, mais plutôt sous ma jupe, entre le tissu de ma culotte et mes reins. Ils me déchirent le haut des fesses dès que je bouge, mais ils sont en sécurité.

J'arrive devant le Pinky. Ce n'est pas encore ouvert, il n'est que quinze heures, mais je sais que Carl arrive un peu avant ça, chaque jour. Je passe donc par l'arrière, où quelqu'un a bloqué la porte avec une éclisse de bois

pour éviter qu'elle se referme. Les filles devraient être là dans une heure, histoire d'avoir le temps de se préparer pour le coup d'envoi de la soirée, à dix-sept heures. Je serai déjà repartie à ce moment-là. Je n'ai pas envie de les voir avec ma face de raton laveur et ma migraine. De toute façon, je déteste les adieux.

Le bar désert me fait toujours frissonner de dégoût. Les lumières allumées, l'endroit semble encore plus lugubre. Le silence est surnaturel, et vous colle à la peau comme un sirop visqueux. Je franchis le couloir qui mène au bureau de mon ex-patron et cogne à la porte.

— Carl ? Tu es là ?

— Ouais ! crie-t-il de l'intérieur. Un instant, c'est barré.

J'entends les pattes d'une chaise racler le linoléum, puis des pas s'approcher de l'autre côté de la cloison. Un déclic retentit, la poignée tourne.

— Tiens, si ce n'est pas la belle Sarah ! s'exclame Carl avec son sourire ambigu. J'espère que tu viens me voir pour les bonnes raisons.

— Pas de souci, j'ai ton argent.

— Parfait ! Entre.

Il me cède le passage et referme derrière moi. Le loquet retombe avec un claquement qui me fait sursauter.

Mes yeux se posent sur les masses d'argent qui s'empilent sur le secrétaire de Carl. Voilà pourquoi il est aussi prudent et a verrouillé la porte.

J'ai eu peur de ses intentions, pendant un instant.

— Tu arrives juste au bon moment, déclare-t-il en me rejoignant et en posant la main dans le milieu de mon dos. J'étais en train de faire les comptes de la soirée d'hier. Il y a un beau trou de cinq mille dollars qui traîne depuis deux semaines et demie et qui attend juste d'être comblé.

— Je te donne ça tout de suite.

Mon sac va choir sur le sol à mes pieds et je me tortille pour glisser les doigts sous l'élastique de ma jupe. Un feu malsain s'allume dans les yeux de Carl.

— Tu as décidé de me payer en nature ? dit-il en examinant mon postérieur avec insistance.

— Non. Aucune chance. J'ai juste appris de mes erreurs.

Je retire la liasse de coupures de cinquante dollars de ma culotte et la lui tends, tout en prenant soin de garder une distance respectueuse entre nous.

— Tu sais, tu pourras revenir danser ici, quand tu auras retrouvé une tête normale, Sarah... Tu étais bonne. La meilleure de la bande, même !

— Oublie ça, Carl. J'ai arrêté pour de bon.

— Comme tu voudras.

Il saisit les billets et se met à les compter en envoyant un coup de langue sur son pouce de temps à autre.

— Tout y est, déclare-t-il en les déposant sur son bureau à côté des autres.

— Alors, on est quittes ?

— Tu oublies les intérêts...

— QUOI ? Je ne crois pas qu'en moins de trois semaines cet argent t'aurait rapporté grand-chose de plus !

Des coups résonnent contre la porte.

— Hé, mais je t'ai fait une faveur en t'accordant ce sursis, Sarah. Tu me dois bien un petit extra...

Il me lance un clin d'œil pernicieux et va ouvrir. Merde, il n'a jamais été question de plus ! Combien va-t-il me réclamer ? Les derniers mille dollars sont restés à la maison, dans la jarre à biscuits. Et ils sont à Sid, ceux-là ! Je me le suis promis !

Je me tords les mains de colère. Carl et son visiteur discutent à voix basse dans l'entrebâillement. L'homme est efflanqué, enveloppé dans un kangourou dont il a ramené le capuchon sur son crâne. Mon cœur manque un battement.

On dirait le salaud qui m'a volé l'argent dans la ruelle !

Je n'y crois pas ! Est-ce que ça veut dire que Carl a commandité mon agression ? Pourquoi aurait-il fait ça ? Certainement pas pour cinq mille misérables dollars... Par vengeance, parce que je menaçais de quitter le Pinky, alors ? Et le pistolet qu'il m'a prêté ce soir-là pour que je me

défende ? J'aurais pu tuer son gars... à moins bien sûr que le chargeur ait été vide.

Une rage sourde monte en moi. J'ai envie d'écraser mon poing dans la figure de Carl, à répétition, jusqu'à ce que du sang lui pisse du nez, des yeux et des oreilles. Des flots de sang.

Le type à la capuche lui donne une solide poignée de main et s'en va. La porte se referme.

— Alors, qu'est-ce qu'on disait ? marmonne Carl en revenant près de moi. Ah oui, mon extra...

— Va te faire foutre, avec ton extra ! lui craché-je au visage.

Son expression change soudain du tout au tout. Il m'attrape les bras et m'attire contre sa poitrine. Ses lèvres suintantes sont déjà dans mon cou, sa langue léchant ma peau. Un haut-le-cœur s'empare de moi et je parviens à repousser sa tête.

— NON !

Les doigts de sa main droite descendent le long de ma colonne vertébrale et se faufilent sous ma jupe pour me pétrir le derrière. Puis, ils dévient sous ma culotte. Je sens son index et son majeur glacés qui cherchent mon sexe. Je me débats, submergée par la terreur.

— Je t'ai dit d'arrêter, Carl ! Enlève tes sales pattes de moi !

Il me suçote le lobe d'oreille encore un peu avant de haleter :

— Ça fait longtemps que tu me tentes, Sarah... Je ne touche jamais à mes danseuses, mais, comme tu ne travailles plus pour moi, pourquoi je me retiendrais ? Hein, pourquoi ? Et tu me dois toujours cet extra...

Je sens la dureté de son membre entre mes cuisses, à travers le tissu de mes vêtements.

— Je sais que tu adores ça..., continue-t-il en pressant son bassin plus fort contre le mien. Tu rêves qu'on te prenne pour te faire faire ce qu'on veut. C'est de cette façon que te traite ton fameux Sid, hein ? Comme une poupée vide, faite pour être tripotée... Et moi, j'ai envie de jouer avec toi depuis trop longtemps !

Quelque chose se rompt dans mes entrailles. La réalité bascule autour de moi, se teinte d'écarlate.

Je vais le tuer, ce gros pervers !

Mes mâchoires trouvent son épaule et y mordent de toutes leurs forces. Le monstre hurle et recule sous l'effet de la surprise. À moitié libérée de son étreinte, je réussis à prendre assez d'élan pour lui envoyer un coup de genou dans les parties. Il gémit.

— Petite garce ! siffle-t-il entre ses dents. Tu vas voir ce qui t'att...

Il n'a pas terminé de proférer sa menace que j'ai déjà contourné son secrétaire, ouvert le dernier tiroir à gauche et empoigné l'un des deux semi-automatiques qu'il y cache. D'un geste maîtrisé – merci à Carl pour son cours rapide de l'autre jour –, j'arme le fusil et pointe le canon sur mon agresseur. Je ne tremble pas, contrairement à la dernière fois. Je n'hésite pas une seconde.

— Tu déconnes ou qu...

Son visage de sale porc explose d'un coup, éclaboussant mes bras et mon t-shirt. Son corps s'effondre lourdement, ce qui reste de sa tête allant s'appuyer sur l'un des deux fauteuils inconfortables réservés à ses invités. Le sang qui s'écoule du trou béant s'infiltre dans les fentes de la cuvette, comme s'il cherchait à fuir ce corps répugnant.

— Cette fois, en tout cas, il était bien chargé ! dis-je, satisfaite.

Je sens un grand soulagement se répandre dans ma chair, réchauffer ma peau frigorifiée par les caresses de Carl.

OH, MON DIEU... QU'EST-CE QUE J'AI FAIT ?

Je n'ai jamais éprouvé pareil sentiment de liberté de toute mon existence. Je me sens revivre ! Des coulées de lave cheminent dans mes veines, m'illuminent et me brûlent, divines, sublimes.

Je m'approche du cadavre de mon ancien patron sans un regard pour lui. Je me penche pour prendre mon fourre-tout, jette le pistolet à l'intérieur. Dans le tiroir encore ouvert, je déniche la seconde arme et des tas de munitions. Je m'en empare. Les paquets d'argent amoncelés sur le bureau vont rejoindre mon nouvel armement. Avec tous les clients que je lui ai amenés depuis que je danse au Pinky, je l'ai bien mérité.

OH, MON DIEU... QU'EST-CE QUE J'AI FAIT ?

Je suis Sarah Faust et je ne laisserai plus qui que ce soit jouer avec moi. Je ne serai plus la poupée de personne.

Non. De personne.

Je n'arrive plus à supporter le contact du sang de Carl sur ma peau ; ce porc ne me touchera plus, d'aucune façon ! J'enlève mon chandail souillé, m'essuie avec et le lance aux pieds du cadavre. Je me dirige ensuite vers la loge des danseuses pour emprunter une camisole qu'une des filles aura laissée là. Après m'être changée, je vais faire disparaître, sous le jet du lavabo de la salle de bain, les traces écarlates qui maculent toujours mes avant-bras.

Je retourne dans le bureau, passe la courroie de mon fourre-tout par-dessus ma tête, l'ajuste sur ma clavicule. C'est lourd. Mais je me sens forte, tout à coup. J'ai fini d'être une petite chose fragile et vulnérable.

OH, MON DIEU... QU'EST-CE QUE J'AI FAIT ?

Vraiment, c'est la plus belle journée de ma vie.

OceanofPDF.com

Mercredi 2 septembre

SID

Je m'étire sur ma chaise de travail, lâche l'écran des yeux pour les tourner vers la fenêtre. Quelle belle journée ! Le soleil pénètre à flots par les carreaux, une brise tranquille joue avec les feuilles de l'arbre planté devant l'immeuble. Moi qui resterais cloîtré dans mon bureau à longueur de journée, en temps normal, voilà que j'ai envie d'emmener Sarah faire une balade au parc, juste à côté. On pourrait lancer des cailloux dans l'étang et s'embrasser, allongés dans l'herbe. Je travaille seulement à dix-sept heures ; on aurait presque une heure pour en profiter.

Sarah devrait d'ailleurs rentrer d'une minute à l'autre, sa dette envers son ancien patron du Pinky remboursée. J'imagine le soulagement que je verrai peint sur le visage de ma copine lorsqu'elle franchira le seuil de l'appartement, le voile sombre du danger envolé au loin.

J'entends le grincement des gonds en mal d'huile de la porte d'entrée. Voilà, elle arrive !

Je bondis de mon fauteuil et me précipite dans la cuisine. Sarah me tourne le dos. Elle porte une nouvelle camisole, plus sexy que ce qu'elle met d'habitude. Lorsqu'elle laisse tomber son fourre-tout sur le carrelage, un bruit sourd retentit.

— Qu'est-ce que tu as rangé là-dedans ? demandé-je joyeusement. Des boules de bowling ?

Elle pivote vivement sur elle-même pour me faire face. Ma blague n'a pas l'air de l'amuser. Ses traits semblent soudain plus saillants, ses pommettes, rougies.

— Sid !

Elle me saute au cou dans un geste désespéré et m'étreint aussi fort que le lui permettent ses bras minces. L'inquiétude me fond dessus.

— Hé, ça va ? dis-je en l'écartant de moi pour croiser son regard, embrouillé par des émotions contradictoires.

Elle ne répond pas et se presse de nouveau contre moi. On dirait qu'elle jubile... mais qu'en même temps elle va se mettre à pleurer.

— Ça ne s'est pas bien passé, au Pinky ? Carl t'a fait des problèmes ? Parle-moi, Sarah !

Elle secoue la tête ; je ne sais pas à laquelle de mes questions elle répond « non ». J'attrape doucement son visage entre mes mains. Les accents d'euphorie que j'ai cru détecter dans ses yeux se sont évanouis. Ses pupilles sont deux billes luisant de terreur et de détresse. Je ne l'ai jamais vue comme ça.

— Mais qu'est-ce qu...

Elle ne me laisse pas finir et court s'enfermer dans la salle de bain. Je ne comprends rien. Il vaut peut-être mieux que je la laisse seule deux minutes, le temps qu'elle rassemble ses esprits. Je tends l'oreille : pas de bruit de sanglots. Juste le clapotis de l'eau qui coule du robinet. Quelque chose a mal viré, au bar, c'est sûr. Mais quoi ?

Mes yeux tombent sur le sac de Sarah, parmi les espadrilles et les sandales de l'entrée. J'attrape le fourre-tout – qu'est-ce qu'il est lourd ! – et j'entends immédiatement :

— Non ! Ne touche pas à ça !

Sarah est apparue au bout du couloir. Des gouttelettes mouillent son visage, à la racine de ses cheveux, signe qu'elle s'est aspergée d'eau. Ses yeux sont injectés de sang. En deux enjambées, elle s'élance vers moi, m'arrache le sac et le serre contre sa poitrine.

Je reste debout, interloqué, à la dévisager. Sarah me foudroie du regard, puis tous les muscles de son corps semblent la lâcher d'un coup. Elle agrippe une chaise et la tire à elle pour s'y écrouler.

— Oh, mon Dieu... Qu'est-ce que j'ai fait ? murmure-t-elle plus pour elle-même que pour moi.

Je m'assois en face d'elle.

— OK, raconte-moi tout, maintenant.

Sarah laisse quelques secondes s'écouler, puis elle lâche ces mots :

— Je l’ai tué, Sid...

— Quoi ? Qui ?

— Carl... il... est mort.

J’ai envie de pouffer de rire tellement la situation me semble impossible, mais l’air désespéré de Sarah me retient. Elle est si minuscule, charmante, inoffensive ! Aussi bien imaginer un pinson en train d’attaquer un aigle.

— Vous vous êtes disputés ? Tu l’as frappé ? lui demandé-je, tentant de comprendre ce qui a bien pu se passer. Et il est tombé, peut-être ? Si c’est ça, il était probablement juste évanoui, Sarah...

Elle ne répond pas, pétrifiée. Tout à coup, elle ouvre grand son sac et le tend vers moi, pour que je puisse en voir le contenu.

À l’intérieur, il y a de l’argent. Des paquets d’argent. Beaucoup plus que les cinq mille dollars avec lesquels Sarah est partie il y a une heure et demie.

Oh, merde ! Qu’est-ce qu’elle a fait ? Voler une telle somme à un gars comme Carl, ça peut nous envoyer directement à la morgue tous les deux !

Je prête davantage attention et remarque, parmi les liasses, le canon d’une arme à feu et la crosse d’une autre. Ces traces rouges, sur les billets... ce serait... du sang ? Je referme le sac en tremblant, le pose sur le sol. D’une poussée du pied, je l’éloigne le plus possible de nous deux, jusqu’à ce qu’il soit sous la table.

Faire comme s'il n'existait pas. Comme si rien de ce que je suis en train de comprendre ne s'était réellement passé. Je me frotte le crâne à deux mains, incapable d'admettre les faits.

J'ai l'impression d'halluciner.

— Sarah...

Elle redresse brusquement la tête.

— Il m'a agressée, Sid ! gémit-elle, ses grands yeux inondés de larmes. Il promenait sa main dans ma culotte ! Je lui ai dit d'arrêter, mais il n'a pas...

Elle cache son visage entre ses mains.

— Il allait me violer ! Il était en train de me violer ! C'était de la légitime défense !

— D'accord, je te crois, Sarah ! Mais pourquoi lui as-tu volé tout cet argent ? Tu ne pourras jamais plaider la légitime défense à cause de ça !

Elle hoquette entre deux sanglots :

— Ça traînait... sur son bureau... Je... je ne sais pas pourquoi... je l'ai pris... Il y avait du sang... partout... Je n'étais plus moi-même, Sid !

— Qu'est-ce qu'on va faire maintenant, merde ? murmuré-je. Qu'est-ce qu'on va faire ?

Sarah se remet à pleurer.

— Pardon, Sid, je suis désolée ! Je ne comprends pas ce qui m'a pris de lui tirer dessus !

— Il a couru après, Sarah, craché-je en guise de réponse. Ce salaud, il n'avait pas le droit...

Je m'interromps soudain, un détail me percutant de plein fouet.

— Et le corps ? la questionné-je en lui attrapant la main, fébrile. Qu'est-ce que tu en as fait ?

— Je... je l'ai laissé là.

Je pousse un gémissement désespéré.

— Tu crois qu'on devrait retourner au bar pour ?... tente Sarah.

Pour en faire quoi ? Le jeter dans la rivière ? L'enterrer dans un parc ? Le ramener ici et le cacher dans la garde-robe ? Le découper en morceaux qu'on disséminerait un peu partout dans la ville ?

Ou on signale le meurtre aux autorités ? Il faudrait pouvoir rendre l'argent avant, pour qu'on croie que Sarah s'est seulement défendue, mais le Pinky doit déjà être plein de policiers...

Sarah n'ira pas croupir en prison, je le jure !

— Carl devait avoir plein d'ennemis, avec ses activités, finit-elle par émettre. Il y a sans doute des tas de gens qui pourraient être soupçonnés de l'avoir descendu. Et personne ne sait que je suis allée là-bas, sauf toi.

— C'est vrai ?

Elle hoche la tête vivement, ses grands yeux d'acier braqués sur les miens. Puis, elle se pétrifie, les lèvres entrouvertes.

— Non, c'est faux ! Il y a ce mec, qui portait un chandail à capuchon... Il est passé voir Carl pendant que j'étais dans le bureau !

— Shit !

— ... Mais il est resté sur le pas de la porte et je ne crois pas qu'il m'ait remarquée... Il était trop occupé à magouiller avec Carl pour piéger je ne sais trop laquelle de ses danseuses...

Pendant une fraction de seconde, elle prend un air dur qui ne lui ressemble pas. Et, tout aussi subitement, la Sarah que je connais réapparaît devant moi. Elle se remet à triturer ses bracelets.

— Oh, Sid... j'espère vraiment qu'il ne m'a pas vue ! Sinon...

— Il ne t'a pas vue. Tout va bien aller. On fait comme si de rien n'était. Et on prie que la police ne remonte pas jusqu'à toi lorsqu'elle découvrira le cadavre.

— Oh, mon Dieu, Sid... J'ai tué quelqu'un ! Je n'arrive pas à y croire... Je suis une meurtrière !

Elle éclate en sanglots encore une fois. Je la serre contre moi et la laisse pleurer ainsi de longues minutes. Mon cœur bat comme s'il allait s'éjecter de ma poitrine. Si elle se fait coincer, je serai accusé de complicité et j'irai moi aussi en prison. On est tellement dans la merde ! Je songe un instant à prendre la fuite avec elle et le magot, mais ce serait encore plus louche si la police nous retrouvait : tout nous désignerait alors comme

coupables. Non, il vaut mieux qu'on se fasse oublier. Ça va aller. Il le faut. Ne rien brusquer. Faire comme d'habitude. Aller travailler.

Aller travailler... Comme si j'avais la tête à ça !

Lorsque je finis par me décider à partir, Sarah s'est calmée.

— Prends ça relax, pendant que je vais être au resto, d'accord ? Ça ne sert à rien de te faire des scénarios et d'imaginer le pire.

— OK, répond-elle avec un demi-sourire crispé.

Elle tourne vers moi son beau regard d'argent et me demande soudain :

— Je ne suis pas ta poupée, hein, Sid ?

— Quoi ? Pourquoi tu me demandes ça ?

— Ta chose... ton jouet... Tu me considères comme ça ?

Ses doigts sont vissés à ses poignets, verrouillés. Je ne sais pas si j'arriverai un jour à capter le portrait complet de sa souffrance...

Je m'approche d'elle et chuchote à son oreille :

— Si tu es une poupée, j'en suis une aussi. Brisée, désarticulée. En combinant nos morceaux pas trop abîmés, on devrait être capables de se tenir de nouveau debout, tous les deux, tu ne penses pas ?

Elle acquiesce, le visage blotti contre ma poitrine.

— J'aimerais bien..., souffle-t-elle. Ce serait super.

Je m'abstiens de lui faire remarquer que ça ne risque pas d'être aujourd'hui. Mais ouais, elle a raison : ce serait super.

Vraiment super.



PATIENT NUMÉRO
B37-FAUS946013

RAPPORT DE NETTOYAGE NUMÉRO: 2/09/a232

IDENTITÉ DE LA VICTIME
Carl Rodrigue

DÉTAILS CONCERNANT LA VICTIME
Homme, 46 ans, env. 85 kg
Élimination par tir à bout portant

TÉMOINS
À part un homme qui a quitté les lieux
quelques minutes avant le meurtre, aucun.

DURÉE DU NETTOYAGE
12 minutes

AUTRES DÉTAILS
Ai fait disparaître toutes les traces (sang, débris d'os, cervelle) du plancher et des deux fauteuils. Corps + déchets organiques + t-shirt souillé laissé par la patiente FAUS (pièces à conviction) emportés, puis supprimés selon dispositions préalables. Nettoyage du lavabo de la salle de bain, taché de sang, ainsi que des surfaces potentiellement touchées par le sujet, pour effacer empreintes digitales incriminantes. Pose d'une affiche annonçant la fermeture du bar sur la porte avant de l'établissement.

Conclusion: La disparition de la victime a toutes les chances d'être signalée, mais rien ne pourra relier le sujet aux événements.

RAPPORT RÉDIGÉ PAR: N026

OceanofPDF.com

Dimanche 6 septembre

SARAH

— Toujours rien, Sarah ! me lance Sid en arrivant dans la cuisine.

Voilà quatre jours qu'il compulse les sites Internet des journaux de la ville et de tout ce qui touche aux faits divers. Le meurtre d'une cycliste, retrouvée dans un buisson, deux jeunes tués dans un accident de la route, la disparition d'une dame, mais c'est tout. Rien au sujet d'un tenancier de bar à qui on aurait fait éclater la cervelle.

Jeudi, après le boulot, Sid s'est risqué à aller se promener dans le coin du Pinky. Les lumières étaient toutes éteintes, l'enseigne perdue dans l'ombre. Sur la porte, il a trouvé une affiche sur laquelle on avait écrit à la main, au feutre : « Bar fermé temporairement ». Pas de trace du cordon de sécurité qui aurait servi à circonscrire les lieux du crime ni d'une quelconque présence des forces de l'ordre. Comme si Carl avait juste décidé d'aller faire un tour dans le Sud...

Bizarre.

Mais une véritable bénédiction, en ce qui me concerne.

— Tant mieux, réponds-je avec un soupir de soulagement. Probablement que ceux qui sont tombés sur le corps de Carl ont trouvé que c'était plus prudent de faire le ménage que d'inviter les policiers à venir mettre le nez dans leurs magouilles.

— Ouais... Peut-être.

Sid est super nerveux depuis qu'il a appris ce que j'ai fait... Il passe son temps à lorgner par les fenêtres pour voir s'il n'y a pas des policiers en civil en train de nous espionner dans leur voiture, devant l'immeuble. Il sursaute dès que le téléphone sonne ou qu'une sirène s'égosille au loin. Il ne rapporte plus à la maison que de minables pourboires parce qu'il est trop stressé pour offrir son fameux service « attentionné » – non pas que ce soit bien grave, avec les soixante-sept mille dollars et des poussières que j'ai rapportés du bureau de Carl.

Bref, quand il est là, je le sens tellement angoissé que, de mon côté, étrangement, je cesse de l'être. Comme s'il drainait la peur en moi, qu'il la vivait à ma place.

— Merde, c'est l'heure d'aller travailler ! s'écrie-t-il tout à coup.

Mes yeux se tournent vers le four à micro-ondes. Oh, déjà... La boule d'anxiété tapie au fond de mon estomac recommence à s'agiter.

— S'il te plaît, attends encore une petite demi-heure ! Tu n'auras qu'à dire qu'il y avait une panne dans le métro...

— Je leur ai déjà servi cette excuse avant-hier, Sarah. Et, hier, celle de la chemise oubliée à la maison.

Il s'approche de moi, enveloppe mon cou de son bras et dépose un baiser au sommet de ma tête.

— Ça va aller, me rassure-t-il. Ils en auraient déjà parlé dans les médias.

— Je sais... Mais ce n'est pas juste ça. Je ne me sens pas bien... Peut-être que je suis malade ? Tu devrais rester. Je t'ai sans doute déjà contaminé.

— Tu n'as rien, Sarah. Et moi non plus. Profite donc de mon absence pour te reposer. Et, si jamais tu capotes trop, que tu as des idées noires, viens me rejoindre au resto, je te ferai un bon mojito. D'accord ?

Je hoche la tête avec un soupir. Mais je sais que je n'oserai pas sortir.

J'ai droit à un dernier baiser avant que Sid ne quitte l'appartement en coup de vent, sa chemise suspendue à son bras. Aussitôt la porte refermée, je me précipite vers la fenêtre et écrase mon front sur le carreau. Je vois Sid dévaler l'escalier et se diriger vers la gauche. Il lève la main dans ma direction pour un dernier au revoir, auquel je réponds vivement. Dès qu'il disparaît de mon champ de vision, je scrute les alentours de notre immeuble : pas de policier en vue.

Je reste à mon poste de surveillance une bonne demi-heure. Sid doit déjà être en train de se faire sourire par de jolies filles au resto, pendant que je me tourmente ici à cause de ce qui est arrivé. Je n'aime pas quand Sid

n'est pas là. Je perds de ma solidité, je me désagrège. Je tombe en morceaux.

J'abandonne la fenêtre et m'affale sur le canapé. Je me vautre parmi les couvertures. Une migraine attend que je flanche pour me fondre dessus. Je devrais écouter le conseil de Sid et faire une sieste. Mes nuits sont tellement harassantes... Je ferme les paupières d'un geste décidé. Je vais dormir. Ouais.

Mais mon esprit a plutôt résolu de m'entraîner dans les plus sombres recoins de mes souvenirs... J'étais toujours seule, enfant. Comme maintenant. À me répéter que j'étais nulle malgré tous mes efforts, à pleurer à l'intérieur, pour ne pas montrer ma faiblesse. Je ne devais surtout pas donner l'impression d'être faible, jamais. Ma mère ne le permettait pas. Ma mère...

Marina Harnois, autrefois première soliste pour les Grands Ballets d'aujourd'hui. Ma tortionnaire.

Du plus loin que je me souviene, j'ai toujours aimé le ballet et ses décors fabuleux. Je suis pratiquement née avec un tutu à la taille. Je n'étais pas encore capable de tenir assise sur mes fesses que ma mère m'avait déjà initiée aux plus grands compositeurs russes – Tchaïkovski, Stravinski, Prokofiev, etc. – et m'avait lu toutes les histoires pour enfants mettant en scène une ballerine. Ma chambre était drapée de tulle rose, tapissée de dizaines de photographies encadrées d'or. Chacune d'elles représentait Marina, du temps où elle dansait. Chaque fois que je posais le pied dans cette pièce, je sentais ses innombrables petits yeux d'argent me darder, accusateurs.

Ma mère avait beau dire que c'était une blessure au genou qui avait mis fin à sa carrière à l'âge de vingt et un ans, une autre hypothèse me rongait le cœur : et si c'était plutôt ma faute ? Encore aujourd'hui, je m'imagine qu'elle a dû se faire mettre enceinte par quelque salaud de chorégraphe et qu'elle s'est mariée ensuite en vitesse avec n'importe qui – mon père, en l'occurrence, ce fantôme, toujours trop occupé par le travail pour trouver le temps de s'occuper de moi. Les dates concordaient. Sinon, pourquoi m'aurait-elle détestée à ce point ? Pourquoi aurait-elle résolu de faire de moi son clone ? Sa marionnette ?

Aimais-je vraiment le ballet ? Au fond, je ne sais plus. J'étais obligée d'y consacrer toute mon énergie, alors l'aimer était peut-être la seule façon de ne pas le laisser me tuer.

C'est vrai, j'adorais le bruit du tulle autour de moi, ma capacité à plier mon corps comme s'il était fait de cure-pipes, les vols planés des grands jetés, les pirouettes étourdissantes qui me donnaient l'impression d'avoir été avalée par une tornade de lumière. Oh oui, tout cela me plaisait vraiment !

En revanche, il y avait les exercices répétitifs, les journées harassantes, la double tâche de danser tout en continuant d'avoir de bonnes notes à l'école, l'absence d'amies autour de moi, l'interdiction de manger du gâteau, même aux anniversaires. Les chevilles douloureuses aussi, les jambes ankylosées, les bras gourds, et les pointes qui me brisaient les orteils.

Mais ce que je haïssais par-dessus tout, c'était les commentaires intraitables de ma mère.

« Étire le tronc, étire ! Tu as l'air d'une naine, écrasée comme ça ! »

« Allonge le bras ! J'ai dit : ALLONGE ! Tu as de la guenille à la place des muscles ou quoi ? »

« À ton âge, il y avait bien deux ans que je savais exécuter ce mouvement ! C'est pitoyable ! Tu me fais honte ! »

« Tu ne mérites pas d'être la fille d'une danseuse telle que moi ! Si tu continues comme ça, tu vas finir dans une troupe médiocre, avec tous les autres déchets de la danse ! C'est ça que tu veux ? »

Non, ce n'était pas ce que je voulais. Alors, je travaillais, travaillais, jusqu'à ce que le corps entier me brûle, jusqu'à avoir envie de pleurer. Ce que je ne faisais jamais, évidemment. Question de survie. Lorsque mon père passait à la maison entre deux voyages d'affaires, il me tapotait le dessus du crâne en me félicitant pour mes efforts. Et c'était tout. Après, il repartait pour une période de plus en plus longue chaque fois. Il n'assistait jamais à mes spectacles. Ma mère, elle, n'en ratait pas un. Elle me fixait durement, les bras croisés sur la poitrine, les lèvres pincées.

Et, dans ce temps-là, j'avais le goût de mourir.

À force d'acharnement et d'abnégation, j'ai grandi en développant une technique quasi sans faille. J'aurais pu espérer être reçue à l'École supérieure de ballet. Sauf que ma mère en a décidé autrement.

« Je suis le meilleur prof de danse que tu pourras jamais avoir. C'est moi qui vais t'entraîner jusqu'à ce que tu sois admise dans les Grands Ballets d'aujourd'hui. »

Les Grands Ballets d'aujourd'hui... LA troupe, la seule valable aux yeux de ma mère. La consécration suprême de tout danseur. C'est avec elle que Marina avait fait carrière, avant que la blessure à son genou – ou une grossesse-surprise – ne l'amène à devenir la misérable madame Faust, danseuse à la retraite. C'est donc cette troupe que je devais à tout prix intégrer.

L'audition pour y parvenir a été ma première – et ma dernière. J'en ai fait des cauchemars durant deux semaines, me réveillant en sursaut, baignée de sueurs glacées. Je ne mangeais plus, j'étais prise d'étourdissements. Ma mère m'a offert une gifle magistrale lorsque je lui ai confié mes angoisses. J'en recevrais bien d'autres ensuite, après mon échec...

« Si tu veux réussir, tout est dans la confiance ! Les mauviettes comme toi ne risquent pas d'aller bien loin ! »

Aujourd'hui, je me dis qu'elle avait raison de douter de moi, finalement... Danseuse nue puis meurtrière – tout pour la rendre fière !

Je ne comprends pas pourquoi, à l'époque, elle a tant insisté pour que je présente le solo de Carabosse, dans *La Belle au bois dormant*, à mon audition... Ça ne cadrerait pas du tout avec mon *casting*, moi qui étais faite pour jouer les gamines candides et innocentes...

Oh ! Carabosse, la sorcière qui hante toutes mes nuits depuis ma chute. Carabosse, dont j'ai été incapable d'incarner la noirceur, la complexité, la cruauté grandiose. C'était ma mère tout craché, après tout. Un rôle conçu pour elle ! Mais, malgré ce modèle que j'avais eu sous les yeux depuis ma naissance, je n'ai pas pu. Quelque chose au fond de moi se refusait à plonger dans l'obscurité.

J'ai toujours été une victime, pas un bourreau.

Pendant l'audition, il fallait s'y attendre, j'ai offert une performance édulcorée et peu convaincante. Vers la fin de mon numéro, désespérée par les regards ternes de mes évaluateurs, j'ai raté la sortie de ma pirouette fouettée, je me suis emmêlé les pieds et écrasée sur le sol. J'y suis restée jusqu'à ce que la musique de Tchaïkovski s'achève, tremblant aussi fort que si on m'avait lancée dans la neige vêtue d'un simple justaucorps. Lorsque les dernières notes se sont tues, je me suis levée en vacillant, n'ai pas jeté le moindre coup d'œil aux trois juges, et j'ai quitté la pièce. C'est la dernière fois que j'ai dansé – je ne tiens pas compte de cette mascarade ridicule à laquelle je me suis abaissée au Pinky.

Quand j'ai reçu ma réponse négative, ma mère m'a hurlé après, rouée de coups, avant de finir par me mettre dehors. Mon père ne s'est pas opposé à sa décision ; il devait se rendre à l'étranger pour le boulot, ce soir-là, et avait d'autres chats à fouetter.

D'une certaine façon, c'était sans doute ce qui pouvait m'arriver de mieux. J'échappais enfin à la torture du contact constant avec ma mère. Mais je n'en ai pas profité comme j'aurais dû. J'ai erré de quartier en quartier, dormi sous les ponts ou dans les stations de métro, enfouie dans des couvertures crasseuses... je me suis laissée dépérir. Ce n'est que lorsque j'en ai été réduite à la mendicité que j'ai décidé de rentrer au bercail, pour quémander le pardon de Carabosse elle-même. Dans la grande maison de mon enfance, j'ai trouvé un jeune couple, joyeux et aimant ; la femme était enceinte. Ils m'ont appris que mes parents étaient décédés quatre mois plus tôt, percutés de plein fouet par un chauffard ivre.

Je suis sans doute un monstre, mais ça ne m'a rien fait. Ces gens-là n'ont jamais été ma famille. Mais c'est justement cette indifférence face à leur sort qui m'a fait comprendre à quel point ma vie était vaine. Moi, Sarah Faust, je n'étais rien pour personne.

C'est quelques semaines après cette prise de conscience que ça s'est produit. J'habitais depuis peu un minuscule logement avec deux filles rencontrées dans la rue. On se partageait l'unique chambre, qui n'était meublée que de minces matelas de camping et de sacs de couchage défraîchis. Une nuit, après m'être assurée que les autres dormaient à poings fermés, je me suis traînée jusqu'à la cuisine avec l'impression d'être détachée de moi-même. J'ai ouvert le tiroir d'ustensiles, choisi le seul couteau digne de ce nom et me suis laissée tomber dans un coin de la pièce. La tête appuyée contre le réfrigérateur, bercée par son ronronnement, j'ai fait glisser le fil de la lame sur l'intérieur de mes poignets. Le sang a aussitôt jailli, rivière rouge et poisseuse.

L'une de mes colocataires m'a retrouvée quelques minutes plus tard en venant se chercher un verre d'eau, et elle a appelé les secours.

C'est grâce à elle si je suis encore vivante.

Ou, devrais-je dire : *à cause d'elle...*

S

J'ouvre soudain les yeux. Je me suis endormie, on dirait. Le soir est tombé, et la chaleur aussi. Je me lève et vais fermer les fenêtres. Tout semble normal devant l'immeuble. Il n'y a aucune activité suspecte. Je

passé dans la chambre échanger mes verres de contact desséchés contre mes lunettes. J'en profite pour enfiler un pantalon de jogging et me recoucher, dans le lit cette fois.

Allongée sur le matelas, je laisse mon esprit dériver, encore envahie par l'amertume des souvenirs ressassés. Le réveille-matin indique vingt et une heures quatorze. Sid en a encore pour près de trois heures au resto. Si seulement je pouvais me rendormir... Les minutes s'écoulent lentement, mais le sommeil me fuit.

C'est alors qu'un besoin pressant monte en moi. Je me lève et gagne la cuisine. Mon coffret m'attend au-dessus du frigo, fidèle et dévoué.

Il faut que je l'ouvre. Maintenant.

Je sais que, sous l'évier, Sid planque une boîte à outils. Je fouille dedans et déniche de grosses cisailles à métal. Parfait. Je m'assois par terre, devant le contenant de bois. Ça fait maintenant trois ans qu'il garde le secret que je lui ai confié. C'est le temps de lui faire cracher le morceau.

Les mains comprimant les poignées des cisailles, je fais sauter le cadenas. Je presse la paume droite sur le couvercle, prends une grande inspiration. Et le soulève.

Je retrouve, drapé dans un chiffon, le couteau qui m'a entaillé les veines. Je le déballe, l'examine sous toutes ses coutures. Il a été mal nettoyé, et un mince sillon brun tache la lame, à l'endroit où elle s'enfonce dans le manche. D'un geste d'automate, je retire les bandes de cuir à mes bras et passe le couteau à plat sur ma chair, le tranchant l'effleurant à peine. Le froid de la lame me fait du bien, m'apaise...

Je prends soudainement conscience de ce que je suis en train de faire et je me ressaisis. Je rabats violemment le couvercle du coffret, que je replace sur le frigo. Vide. Je préfère garder le couteau près de moi. Je vais le glisser dans mon fourre-tout.

Juste au cas où...

OceanofPDF.com

Mercredi 9 septembre

SID

Nous arrivons devant les locaux d'AlphaLab. C'est la première fois que nous sortons ensemble de l'appartement depuis les événements de mercredi dernier. Je ne pense pas que nous ayons été suivis. Je jette un dernier coup d'œil par-dessus mon épaule, la main pressée au creux des reins de Sarah tandis qu'elle franchit la porte vitrée du bâtiment.

— Arrête de regarder partout comme ça, me dit-elle au creux de l'oreille. Tu as l'air super suspect !

Elle n'a pas tort. Mais peut-être que je serais plus calme le jour si je dormais mieux la nuit... Au lieu de ça, et ce, malgré les somnifères que j'engloutis, je fais de plus en plus de cauchemars. Des visions d'horreur où s'entremêlent la tête défoncée de Charlie, celle, éclatée, de Carl, et celle de Sarah, que des jurés sanguinaires ont tranchée à la guillotine après son procès.

Vraiment très joyeux, ces rêves... Ce qui fait que, oui, je suis sur les dents.

Une semaine pile s'est écoulée depuis que Sarah a tué Carl et notre existence s'est poursuivie comme si de rien n'était, mis à part quelques crises d'anxiété de part et d'autre et les élans de colère de ma copine. L'irritabilité était listée parmi les effets secondaires possibles après la prise du produit testé, alors je ne m'inquiète pas trop. Surtout avec ce qui est arrivé au Pinky. Il y a de quoi être doublement perturbé !

Sarah n'arrête pas de se plaindre, depuis le début de la journée. Elle ne voulait pas quitter l'appart, pas marcher jusqu'ici, pas se faire enfoncer de nouveau une aiguille dans le bras, pas risquer de vivre encore une journée sur le carreau.

— Et on s'en fiche, de l'argent, maintenant ! a-t-elle lâché. On est riches !

Ouais. C'est vrai que sa dette a été effacée. Pas exactement de la façon qui était prévue, mais bon... En plus, on a ce carton rempli de billets – dans lequel on a aussi caché les deux pistolets et les cartouches de rechange –, planqué au fond de la garde-robe. Mais ça, c'est si on accepte d'y toucher, perspective qui ne m'enchante pas du tout. De toute manière, on a signé une entente avec AlphaLab ; je ne pense pas qu'on puisse se défilier alors que d'autres injections sont planifiées. On ne va pas se mettre un laboratoire pharmaceutique à dos en plus !

Ce n'est pas la même fille qui nous salue, à l'accueil. Chanel, indique le badge sur son tailleur gris. J'essaie de lui sourire en récitant nos noms et l'heure de nos rendez-vous, mais je n'en ai pas la force. La façade de Sid le tombeur est en train de s'effriter comme du vieux plâtre séché.

— Veuillez vous asseoir, je vous prie. Le docteur Williams sera prêt à vous recevoir dans un instant.

— Merci, fait Sarah pour nous deux.

Elle m'entraîne dans la salle d'attente. Par automatisme, nous nous asseyons dans les mêmes fauteuils que la dernière fois. Je suis nerveux et mon talon bat frénétiquement le carrelage blanc, faisant tressauter mon genou. Sarah applique fermement sa paume sur ma cuisse pour l'immobiliser.

— Arrête ça.

Je lui jette un regard. Elle semble encore fâchée. Elle prétend qu'elle se sent mieux quand je suis là, mais ce n'est pas l'impression qu'elle me donne en ce moment ! Elle n'a pas l'air bien du tout. J'imagine que c'est normal de ne plus être tout à fait soi-même après avoir commis un meurtre...

Nous n'en parlons pratiquement jamais. C'est plus facile de faire comme si rien n'était arrivé ; et ça nous aide à agir normalement. Enfin, le plus normalement possible, compte tenu des circonstances.

Les doigts de Sarah restent un moment collés à mon pantalon, puis elle les glisse au creux de ma paume. Je les serre fort. Elle pose sa tête contre mon épaule avec un soupir. « Pardon », murmure-t-elle. Je plonge mon nez dans ses cheveux pour lui faire comprendre que je ne lui en veux pas. Fichu fantôme de Carl, coincé entre nous... À cause de lui, nous sommes tous les deux à cran...

Une infirmière apparaît dans la salle d'attente.

— Monsieur Simon-David Cain ?

Sarah retire sa main de la mienne, comme prise en faute.

— Oui, réponds-je en sautant sur mes pieds.

L’infirmière me fait signe de la suivre. Je me penche vers Sarah pour lui souffler à l’oreille :

— À tout à l’heure.

Elle acquiesce, avec son sourire mi-désespéré, mi-effrayé. Je jette un œil par-dessus mon épaule tandis que je m’éloigne. Je peux presque voir les ombres envahir l’esprit de Sarah, maintenant que je ne suis plus là pour les chasser.

Le docteur Williams nous attend, sa collègue et moi, dans son bureau. J’ai droit à une version allégée des tests subis lors de la rencontre préliminaire : mesure de ma tension artérielle et prises de sang pour vérifier l’évolution de ma condition physiologique.

Le doc a quelques questions pour moi, auxquelles je réponds de la façon la plus succincte possible. Je me crispe en entendant l’une d’entre elles, surtout qu’elle est accompagnée d’un plissement de paupières qui m’apparaît, dans ma paranoïa, un peu trop inquisiteur :

— Toujours aucune consommation de médicament, monsieur Cain ?

— N... non.

Évidemment, j’ai été incapable de traverser une seule nuit sans somnifères, depuis celle que j’ai passée ici. Je suis accro à ces médicaments

et ça n'ira pas en s'améliorant, puisque, maintenant, mes cauchemars ne se contentent plus de mettre Charlie en vedette. Raison de plus de m'abrutir au moment de poser ma tête sur l'oreiller.

Je n'ai qu'une seule envie : en finir avec l'injection au plus vite pour rejoindre Sarah. Alors, je répète d'un ton plus convaincant :

— Non.

— Très bien, acquiesce le docteur Williams. Maintenant, parlons un peu de comment vous vous sentez.

— Super, réponds-je. Je ne souffre d'aucun effet secondaire. Je suis parfois un peu étourdi lorsque je me réveille le matin, mais ça m'arrivait souvent avant que je reçoive la première injection. Je ne pense pas que les deux faits soient liés.

— Ah oui, c'est sans doute plutôt une conséquence de votre insomnie...

Il a prononcé le dernier mot en appuyant dessus, comme s'il n'y croyait pas. Un rire tonitruant lui échappe, puis il revient à son interrogatoire.

— Mais laissons de côté votre condition physique. Comment vous sentez-vous sur le plan émotionnel ?

Je tique. Émotionnel ? En quoi ça peut bien l'intéresser ? Ah, il fait sans doute référence à l'irritabilité mentionnée dans le dépliant. Je ne peux évidemment pas lui parler de mon stress des derniers jours. Des plans pour qu'il me pose des questions. Faire comme si de rien n'était, c'est ce qu'on a

décidé. J'espère seulement que Sarah aura la même retenue que moi lorsque le doc l'interrogera.

— Comme d'habitude, dis-je en tentant de prendre une voix posée.

— Pas d'instabilité, d'accès de colère ?

— Non, je ne crois pas.

Il pianote quelques mots sur le clavier de son ordinateur.

— Et avec votre conjointe, la charmante mademoiselle Faust... tout va bien ?

— Euh... oui, oui...

Je parle de ses sautes d'humeur ou pas ? Je ne sais même pas si elle les attribue aux effets secondaires du produit ou à son épisode avec Carl... Merde, on aurait dû se concerter !

Je hasarde une réponse en demi-teintes :

— Disons que Sarah s'emporte un peu plus facilement qu'avant. Votre dépliant mentionne l'irritabilité, alors j'imagine que c'est normal, qu'elle va s'habituer au produit avec le temps. En attendant, je gère.

Le docteur pousse un nouveau gloussement qui me prend au dépourvu. Il a vraiment tendance à rire pour n'importe quoi, ce gars-là.

Le rendez-vous se conclut avec l'octroi d'une deuxième dose du produit. L'infirmière m'escorte jusqu'à la salle d'attente et appelle Sarah.

Celle-ci esquisse un pauvre sourire en me croisant. Je me retiens de l'attraper par la main et de la serrer dans mes bras.

Comme on doit rester sur place durant trente minutes après l'injection, pour s'assurer qu'elle ne provoque pas une réaction allergique dans notre organisme, j'en ai pour au moins une heure encore à niaiser ici. Pour passer le temps, je m'amuse à fixer le gardien de sécurité et à lui faire baisser les yeux le premier.

S

Lorsqu'elle revient, Sarah va s'asseoir à l'autre bout de la salle d'attente, l'air boudeur. J'ai beau l'interroger du regard, elle m'ignore. Je gage mon indemnité compensatoire du jour que le docteur Williams a mentionné ses sautes d'humeur et qu'elle m'en veut d'en avoir parlé... Avec un soupir, j'attrape un magazine au hasard sur la table basse. Inutile de faire une scène ici ; je lui parlerai sur le chemin du retour.

Crétin de docteur... Elle allait mieux, là !



DATE

9 septembre

PATIENT NUMÉRO

B37-CAIS920721

MÉDICAMENT INJECTÉ

Chlorolansfaxine

DOSAGE

↑600 mg 1 cc i.m. stat.

EFFETS SECONDAIRES OBSERVÉS

Étourdissements

COMMENTAIRES DU MÉDECIN TRAITANT

Impact des somnifères encore sous évaluation.

Signature: *D^r Williams*

OceanofPDF.com

Dimanche 13 septembre

SARAH

Sid ne s'apercevra pas que j'ai pris deux mille dollars dans la boîte, au fond de la garde-robe. Il n'ose même pas la regarder, alors ça me surprendrait qu'il profite de ses nuits d'insomnie pour compter les billets. Et puis, de toute façon, à quoi ça sert d'avoir autant d'argent si on n'en dépense pas un peu ? Alors, j'ai décidé de me gâter. J'ai besoin d'une petite séance de magasinage pour me remonter le moral. Les filles normales font ça, non ? Et j'ai vraiment de plus en plus de difficulté à faire semblant d'être normale... Il faut dire que je ne l'ai jamais été !

Tiens, par exemple, est-ce qu'une fille normale se promènerait en permanence avec un couteau dans son sac à main ? Je ne peux plus me séparer du mien, je me sens vide sans lui. C'est tout juste si je suis capable de changer de pièce, à l'appart, sans traîner mon sac avec moi.

Plus j'y pense et moins je ressens de culpabilité à l'idée d'avoir éliminé Carl. Misérable patron de bar de danseuses, sans épouse, sans enfants, sans avenir, il devait sentir son existence lui peser. Maintenant, au moins, il n'est plus prisonnier du Pinky. Je suis presque contente pour lui.

Depuis deux heures, je ratisse les Galeries du centre-ville, butinant d'une boutique haut de gamme à l'autre, à la recherche de la perle rare. Je pense que ce que je me suis payé de plus cher comme tenue dans ma vie, c'est une veste en solde à quarante-neuf dollars. Autrefois, mes vêtements étaient achetés par ma mère. Elle se faisait une joie de contrôler ma garde-robe, soutenant qu'elle souhaitait seulement *m'aider à faire oublier mon insignifiance*.

Quarante-neuf dollars, donc. Ce ne sera pas difficile de pulvériser mon record.

Un petit local de designer à la vitrine cristalline me fait de l'œil. J'ai une idée bien précise de ce que je veux, et je sens l'exaspération me gagner à force de ne pas trouver. J'entre dans la boutique. C'est alors que je LA vois, sur un mannequin en résine, tout au fond.

Wow. C'est exactement cette robe-là qu'il me faut.

Les perles de mercure de son corsage luisent dans ma direction. Le buste remonte en pointes au-dessus des seins, comme suspendu à des bretelles invisibles. Un large ruban noir se noue à la taille, pour la souligner. Et un foisonnement de tulle d'un gris sombre jaillit ensuite, descendant jusqu'aux chevilles, tels des pans de brouillard cousus les uns sur les autres, donnant une impression d'opacité.

Une merveille. Les violons de Tchaïkovski chantent à travers son étoffe.

J'ai le goût de pleurer.

Un coup d'œil sur l'étiquette : « 798 \$ ».

J'essaie la plus petite taille et sors de la cabine pour m'examiner dans le miroir. La robe me va comme un gant. Avec mes longs cheveux bruns un peu ébouriffés, ça me donne un air dramatique, presque cruel. On dirait que cette fille, dans le miroir, est une inconnue. En même temps, c'est celle que j'ai envie d'être depuis si longtemps...

Devant la glace, je me rappelle mes bases de ballerine. Talons l'un contre l'autre, pieds ouverts : première position. J'écarte mes bras : deuxième position. Je pivote légèrement...

— Oh, mademoiselle, vous êtes magnifique ! s'extasie la vendeuse en arrivant derrière moi. Une vraie danseuse de ballet ! Dites-moi : vous en avez déjà fait ?

Je rabats mes membres contre mon corps et me renfrogne.

— Non, sifflé-je avec un regard hargneux à son reflet dans le miroir.

De quel droit se permet-elle de remuer la douleur en moi, celle-là ? Qu'elle me fiche la paix !

— Vous devriez y songer, continue-t-elle avec son beau sourire factice sur lequel je peux lire le mot « commission » écrit en lettres fluorescentes. Vous êtes vraiment gracieuse.

Je serre les poings sur les masses de tulle de la crinoline. Non, je ne pleurerai pas.

— Qu'est-ce que tu en sais, hein ? Qu'est-ce que tu connais de ce milieu ?

— Je... euh...

— Rien, évidemment. Alors, ta gueule !

Dans un froissement de tissu, je me précipite dans ma cabine. Je retire la robe, enfile ma jupe et mon débardeur mal coupés, achetés tous les deux au rabais dans un magasin à grande surface. Lorsque je ressors, je cherche l'employée des yeux. Elle s'est réfugiée derrière la caisse et joue dans ses papiers, l'air faussement occupé. Je pose ma trouvaille sur le comptoir.

— Je vais la prendre.

Elle entre le montant dans sa caisse sans lever la tête vers moi et prononce d'une voix rauque :

— Ça vous fait un total de neuf cent dix-sept et cinquante, s'il vous plaît.

J'arrache de mon portefeuille la moitié des billets pris pour la journée et les lui fourre entre les mains. Elle me rend ma monnaie, doigts tremblants.

— Dites-moi..., commencé-je en imitant la façon de parler de l'insolente caissière. Combien touchez-vous de commission là-dessus ?

— Je... ça ne vous regarde pas, mademoiselle, trouve-t-elle la force de me répondre en se durcissant.

Un ricanement m'échappe. En sortant de la boutique, je lance dans sa direction :

— En tout cas, j'espère que vous utiliserez cet argent pour vous acheter le livre J'apprends à me mêler de mes affaires !

S

Sid travaille encore ce soir. Je n'ai pas envie de me retrouver seule à l'appart ; j'y tournerais comme une lionne en cage jusqu'à une heure du matin.

Une petite recherche sur mon cellulaire m'apprend que le restaurant qui trône au sommet de la pyramide gastronomique de la ville est le Rita-Lambster. Cinq étoiles, d'après le site sur lequel je suis tombée. Le Chic Station, où bosse Sid, arrive bon vingt-troisième, avec ses trois étoiles et demie.

Je salive déjà en imaginant le coûteux menu. En plus, c'est juste à côté d'ici.

S

Ce qui est chiant avec ce genre de resto gastronomique, c'est que les portions sont minuscules. Entrée microscopique de tarte Tatin aux pommes et au foie gras, échantillon de carpaccio de langouste et sa mousseline de céleri-rave au thym, trois gorgées de crème de laitue et son écume de morille, pot de mousse de Manjari Grand Cru 64 % (c'est du chocolat) pas plus gros qu'un verre à *shooter*, le tout arrosé du meilleur des champagnes... c'est bien beau, mais là, j'avalerais un immense steak

saignant, dégoulinant de sauce barbecue ! Pour le dixième du prix payé au Rita-Machin, je m'offre une seconde tournée dans une rôtisserie qui a pignon sur rue un peu plus bas. Lorsque je sors du Poulet Presto, enfin contentée, j'aperçois de l'autre côté d'une place de béton l'édifice au design contemporain du Complexe des Arts modernes. Mon cœur se serre. C'est là que se produisent les Grands Ballets d'aujourd'hui. D'un pas hésitant, je m'avance vers le bâtiment, contournant les nombreux passants qui traînent malgré l'heure tardive.

Près des portes vitrées, une série de panneaux lumineux annoncent les spectacles à l'affiche et à venir. Les Grands Ballets sont en pause, probablement en répétition, et présenteront dès le 14 octobre une version contemporaine de *L'Oiseau de feu* de Stravinski, mise en scène par le chorégraphe australien de renom Gale Wilson. Envahie par le feu : c'est précisément comme ça que je me sens, devant l'affiche depuis laquelle me dévisage la première soliste, tête parée de hautes plumes rouges et bronze. Par un feu dévorant et brutal qui me donne des envies de vengeance. Je pince le tissu de mon fourre-tout, trouvant la lame rigide de mon fidèle couteau sous son chiffon.

— Excusez-moi, dit un homme tout en me bousculant pour éviter de percuter un groupe de jeunes fêtards qui occupe toute la largeur du trottoir.

— C'EST ÇA, OUI ! hurlé-je dans son dos. Va chier, espèce de connard !

L'inconnu me jette un regard interloqué, puis disparaît dans la foule. Je serre les dents à m'en donner la migraine. Trop de monde. Trop de bruit. Trop de jovialité. J'ai envie de tous les éventrer, ces imbéciles heureux.

C'est dimanche, qu'est-ce que vous foutez ici ? Vous êtes censés travailler, demain !

Je repère alors l'enseigne clignotante d'un cinéma, plus bas dans la rue. J'y cours presque, prends un billet au guichet pour un film intitulé *Shotgun Mandy*, coté seize ans et plus. Une histoire de vengeance assez classique, celle d'une mère de famille qui poursuit jusqu'en enfer les salauds qui ont détruit sa vie. Pendant deux heures, je me repais de sang, de violence et de cris de détresse qui me donnent des frissons d'excitation. Je ressors de la salle gonflée à bloc.

Minuit quarante-six. Le temps que je marche jusque chez nous, Sid sera de retour. Avec ce qui me reste des deux mille dollars, je pourrais rentrer en taxi, mais j'ai besoin de m'aérer l'esprit. Je m'empare de ma veste à quarante-neuf dollars qui repose dans mon fourre-tout et y glisse mes bras nus. Le temps s'est rafraîchi.

Trente minutes plus tard, j'arrive près de chez nous. Depuis mon agression, j'évite la rue mal éclairée sur laquelle est planté notre immeuble et opte plutôt pour celle qui court derrière, beaucoup plus fréquentée. Certes, ensuite je dois me faufiler en catimini dans la ruelle, mais seulement sur quelques mètres ; et les lieux sont toujours déserts, de jour comme de nuit. Je longe la construction de briques qui me sépare de l'immeuble où se trouve notre appartement. Je lève les yeux vers le deuxième étage, où nous logeons ; les lumières sont éteintes, mais Sid est peut-être dans son bureau, dont la fenêtre donne sur l'avant du bâtiment.

Soudain, je fronce les sourcils et me fige. Je crois avoir vu une ombre au pied de l'escalier de secours qui mène chez nous. Sur le coup, je pense que c'est Sid et viens pour le héler, mais la silhouette est trop fine pour que

ce soit lui. Je vois bien maintenant qu'il s'agit d'une fille. Grande. Jolie. Tout en courbes.

— Hé, toi, lancé-je à son intention tout en m'approchant.

Elle se tourne vers moi et lève la main dans un geste économe.

— Salut.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je venais voir un ami. Il reste là.

Elle pointe l'index plus haut, vers la porte arrière de notre appartement. Les boîtes que j'ai utilisées pour y déménager mes affaires traînent encore sur le balcon, tas de carton ramolli par la pluie, effondré sur lui-même.

— Tu parles de Sid ?

— Ah, tu le connais aussi ? dit-elle avec sa petite face d'hypocrite trop maquillée.

Je court-circuite sa question et crache plutôt, le visage tordu par une haine instinctive :

— Qu'est-ce que tu lui veux ?

Elle me toise innocemment avec un grand sourire confiant.

— Bah, on est sortis ensemble, quelques fois. J'avais envie de m'amuser un peu, alors j'ai décidé de lui faire une petite visite-surprise,

c'est tout. Mais, à voir ta réaction, j'imagine que tu es sa copine ?

Elle a dit ça sur un ton amusé, comme si c'était une chose complètement loufoque. Impossible.

— Tu as tout compris. J'habite là, moi aussi, maintenant. Avec lui. Je doute que tu aies un jour atteint ce niveau, hein ?

— Oh, mais c'est qu'elle mord, la petite ! Pas besoin d'en faire tout un plat.

Elle se met à marcher tranquillement pour s'en aller et, lorsqu'elle me croise, susurre à mon oreille :

— Je suis peut-être mieux de revenir une autre fois, alors...

Un déclic s'effectue dans ma tête.

Éruption de rage dans mes veines.

Avec une vivacité que je n'ai jamais eue du temps où je dansais, je plaque une main sur la bouche de la fille et, de l'autre, extirpe le couteau de mon sac. Le linge qui enveloppait la lame d'acier volette et va se poser sur l'asphalte. La pointe de mon arme s'enfonce de quelques millimètres dans le flanc de la salope. Elle gémit sous ma paume.

Sa plainte d'animal apeuré ne fait qu'augmenter mon envie de lui faire mal. Une puissance infinie gronde en moi.

Elle a déjà couché avec mon copain, la sale truie ! Elle a posé ses lèvres et ses mains dégoûtantes sur lui ! Je ne supporte pas cette idée ! Du bout de mon couteau, je force la fille à avancer vers le fond de la cour. Elle

se déplace à pas lents, comme si elle espérait qu'un héros surgisse pour la sauver. *Oublie ça, connasse, ça n'arrivera pas.* Nous contournons les voitures des autres locataires de l'immeuble. Chez eux, tout est noir également. Contrairement au fouillis joyeux du centre-ville, la tranquillité du pâté de maisons ici montre que ses habitants savent que demain, c'est lundi, et qu'ils dorment profondément. Enfin, des gens sensés.

Nous disparaissions derrière le conteneur à ordures.

J'écrase le visage de la fille contre la paroi. Une plaque de rouille déchire la peau de sa joue, et une bouffée de satisfaction m'envahit. Alors, j'attrape ses cheveux et lui frotte le visage de plus belle sur le métal oxydé. *Ça fait mal, hein ?* Elle grogne de douleur tandis que je la décape. Ça fait tellement de bien de voir ses beaux traits de princesse se transformer en une bouillie sombre. Mon prince charmant ne la trouverait plus désirable, là, c'est sûr.

Je me hisse jusqu'à son oreille et gronde :

— Tu ne reviendras pas voir Sid, espèce de pute.

Ce n'était pas une question, mais elle hoche la tête vigoureusement, ses yeux affolés braqués sur moi. Sa tête fait peur.

— Ouais, tu fais comme si tu avais compris..., continué-je. Mais, au fond, comment savoir si je peux te faire confiance, hein ? Que tu ne reviendras pas traîner ici quand je ne serai pas là ?

Elle reste immobile, ses pupilles tressautant sous ses cils laqués. Je réponds à sa place.

— Exact. Je ne peux pas.

Je resserre les doigts sur le couteau, dont la pointe est toujours appuyée au-dessus de la courbure de ses reins. Ses yeux s'agrandissent de terreur.

Quelle tristesse, au fond, que cette fille ! Prête à coucher avec un mec qui ne l'aime même pas, juste pour remplir le vide en elle... Une cause perdue. *Ne t'inquiète pas, je vais te libérer de ton existence misérable, ma belle. C'est ce que tu souhaites, je le sais, je peux le lire dans ton regard. Je m'en occupe, de ce vide que tu ressens. Je vais le remplir de ton sang. Tu vas cesser de souffrir et de faire souffrir les autres. De me faire souffrir.*

Ma respiration s'accélère. Ça me démange de partout. Je ne peux plus me retenir. Une impulsion du poignet, et ma lame plonge dans les chairs de la fille, déchire ses organes moelleux. À l'intérieur, la vie palpite, pure et vierge. *Tout va bien aller. C'est presque fini.* Je sens l'apaisement de la pauvre se diffuser en moi comme par osmose. *Je suis libre, moi aussi ! Toi et moi, ma belle, on est libres !*

Une chaleur glisse sur mes doigts. Mes paupières se ferment à demi sous l'extase qui me défonce tout entière. Je tombe à genoux dans le gravier en même temps que ma victime. Retire doucement le couteau de son enveloppe, le pose près de moi dans le gravier. Et serre le corps chaud contre moi pour le bercer.

C'est fini... Tu es bien, maintenant. Tu n'auras plus jamais mal.

Je peux presque l'entendre me remercier.



DATE

13 septembre

RAPPORT DE LABORATOIRE

11/09/inj2/++008

TECHNICIEN RESPONSABLE

Mats Ellingsen

LOT NUMÉRO

B37

RÉSULTATS DE L'ANALYSE

Concernant la demande numéro 24 du Dr Michel Williams, l'étude approfondie des prélèvements sanguins n'a révélé aucune trace de Chlorolanfaxine dans le sang des participants.

Conclusion: Produit indétectable.

CONFIDENTIEL

OceanofPDF.com

Lundi 14 septembre

SID

— Merde !

Je me lève d'un bond et je rattrape rapidement la bouteille de bière que je viens de renverser avant qu'elle ne répande tout son contenu sur ma table de travail. D'un coup de coude, je pousse clavier et souris ; le reste de mon matériel informatique est hors d'atteinte. Mais le pied du cadre qui retient Charlie prisonnier baigne dans le liquide jaunâtre. Avec un regard désolé pour mon ami, je m'éloigne vers la cuisine pour aller chercher un linge et éponger tout ça.

Par paresse, je ne prends même pas la peine d'allumer le plafonnier. J'agrippe le torchon suspendu à la poignée du four, tandis que, des yeux, je balaie machinalement la cour arrière de l'immeuble, envahie par la pénombre. Des voitures. Un conteneur à ordures. Et un individu en train d'y hisser un corps inerte.

Je me pétrifie. Le linge me glisse entre les doigts.

J'ai dû mal voir. Je suis fatigué, ces jours-ci, avec Sarah qui disjoncte pour tout et rien. Je glisse un nouveau coup d'œil à l'extérieur, plissant les paupières pour assurer ma vision. Il y a bien quelqu'un en train d'enfoncer quelque chose dans la trappe du conteneur. Ce n'est pas un corps, il ne faut pas que ce soit un corps... *Shit* ! La « chose » porte des talons hauts !

J'ai déjà mon téléphone entre les mains, prêt à composer le 911, lorsque le meurtrier se tourne dans ma direction pour ramasser l'une des chaussures de sa victime, tombée au cours de la manœuvre.

Oh non... Je... Je crois bien que c'est Sarah.

Je reste un moment tétanisé, puis replace mon cellulaire dans mon jeans. Je la vois ramasser un objet pointu qui reflète la faible lueur d'un lampadaire, l'enfouir ensuite dans son fourre-tout, se pencher pour saisir un grand sac qui traîne par terre, puis rejoindre l'escalier et le grimper quatre à quatre. Je suis toujours écrasé contre le montant de la porte lorsque j'entends une clef cliqueter dans la serrure.

Sarah sursaute dès qu'elle pose un pied sur le plancher de la cuisine.

— Aaah ! Sid, qu'est-ce que tu fous, tapi dans le noir ? J'ai failli faire une crise cardiaque !

Je m'éloigne lentement d'elle, à reculons, ne sachant pas trop comment agir et ne voulant surtout pas la provoquer.

— Hé, qu'est-ce que tu as ?

Mes mâchoires se crispent.

— Sid ? répète-t-elle en laissant tomber ses affaires sur le sol.

— Je t’ai vue.

— Tu m’as vue quoi ? demande-t-elle sur un ton hésitant en s’avançant vers moi dans le noir.

— N’approche pas ! Reste où tu es !

Elle s’immobilise et se met à gratter l’un de ses bracelets.

— Tu es trop bizarre, Sid ! Arrête, tu me fais peur...

— JE te fais peur ?

J’actionne l’interrupteur à côté de moi et la lumière crue éclabousse la cuisine.

— Tu as les doigts couverts de sang, Sarah ! Tu viens de tuer une fille et de la jeter aux ordures !

Elle ouvre la bouche, cligne des yeux. En apercevant ses mains barbouillées de pourpre, elle pousse un cri et se précipite vers l’évier. L’eau jaillit sur sa peau, qu’elle frotte de ses ongles avec des gestes frénétiques. Elle semble encore plus sous le choc que moi.

Je tends le chiffon à Sarah pour qu’elle essuie ses mains. Elle se tourne et appuie son bassin contre le comptoir. À son trouble se mêle une expression étrange... De la satisfaction ? Non, je dois me tromper.

— Merde, Sarah, qu’est-ce qui t’a pris ? Carl et puis maintenant... C’était qui, au juste ?

— Aucune idée, répond-elle. Une grande blonde avec une frange qui venait pour te voir... Pour coucher avec toi, en fait.

— Laurie ?

J'accuse le coup, la gorge coincée dans un étau. Je voyais Laurie de temps à autre, il y a quelques mois. Elle était ce qui ressemblait le plus à une fréquentation régulière, avant que Sarah se laisse apprivoiser. Une chouette fille. Un peu trop comme moi pour que ça fonctionne, nous deux. Mais pour une raison complètement différente de celle qui me lie à Sarah.

— Pourquoi as-tu fait ça ? l'interrogé-je en dardant mon regard désemparé sur elle.

Elle m'adresse alors un demi-sourire, l'air repentant.

— Pour l'aider.

— Pour... Quoi ?

— Je l'ai libérée de sa vie de débauchée. Elle ne détruira plus le bonheur de personne. Y compris le nôtre.

J'en reste sans voix. De la simple jalousie aurait conduit Sarah aussi loin ? Je n'y crois pas.

— Tu es à moi, Sid. Et cette fille ne voulait pas l'admettre.

— Comme si c'était une raison acceptable pour la tuer !

J'agrippe mon crâne à deux mains. Ce n'est pas véritablement arrivé. Nous ne sommes pas en train d'avoir cette conversation surréelle. C'est un

autre de mes cauchemars. Le produit qu'on m'a injecté doit être en train d'embrouiller ma perception de la réalité.

— Dis-moi que ce n'est pas vrai, Sarah... Dis-moi que tu n'as pas fait ça.

Elle s'approche, lève ses grands yeux bleu clair vers moi. Ils brillent de mille feux, jetant des éclats électriques dans la pièce.

— J'ai tué cette fille, Sid. Et tu sais quoi ? Ç'a été l'un des moments les plus grandioses de toute ma vie.

Signal d'alarme. Je ne vais quand même pas être le prochain sur sa liste de victimes ? Je dois agir, et vite, avant qu'elle disjoncte de nouveau.

Je me jette sur elle. D'un geste, je verrouille mes doigts autour de ses poignets bandés et lui tords les bras dans le dos pour l'immobiliser. Son air d'abord médusé devient fou de colère.

— Lâche-moi tout de suite ! Qu'est-ce que...

Je plaque ma main libre sur sa bouche. Ses protestations s'atténuent aussitôt.

— C'est comme ça que tu as empêché Laurie d'appeler au secours, pas vrai ? sifflé-je à l'oreille de Sarah en l'entraînant dans le couloir. Comment tu te sens, maintenant que tu te retrouves dans la même position qu'elle, hein ?

Sarah se tortille sous ma poigne, frotte son corps menu contre le mien. Je resserre ma prise.

D'un coup de pied, j'envoie voler la porte de la chambre contre le mur. Je pousse Sarah à l'intérieur de la pièce, puis la soulève pour la lancer sur le matelas. Elle y atterrit violemment, avec un hoquet de surprise. Avant qu'elle ait le temps de se relever, je grimpe sur elle, la broie de tout mon poids. Elle gémit. J'allonge le bras vers la table de chevet, sur ma gauche, ouvre le tiroir. Mes doigts fouillent à l'intérieur et reconnaissent la froideur familière du métal.

Du même geste que j'ai répété tant de fois avec des corps chaque fois différents sous le mien, je referme le premier anneau autour d'un barreau de la tête de lit, le second sur l'un des poignets de Sarah. Elle me jette un regard noir.

J'ai réussi à la maîtriser. Elle ne fera plus de bêtises. J'y veillerai personnellement.

On dirait que tout s'écroule autour de moi depuis que Sarah est dans ma vie. Et pourtant... je ne peux pas nier que je suis fou d'elle. Elle vient de commettre le pire geste qui soit... et je l'aime toujours autant.

Je dois être aussi détraqué qu'elle.



LE JOURNAL DE LA MÉTROPOLE



ACCUEIL

ACTUALITÉ

ENQUÊTES

SPORTS

SPECTACLES

OPINIONS

ARGENT

VACANCES

+

ACTUALITÉ | FAITS DIVERS

ENQUÊTE

Une jeune femme portée disparue

Mathieu Leclerc, *Le Journal de la Métropole*

Laurie Bell-Masson, 23 ans, a été vue pour la dernière fois dimanche dernier, vers 23 h. Elle a passé la soirée dans un bar du centre-ville avec des amies. L'une d'elles, Erika F., témoigne avec émotion : « Elle nous a dit qu'elle n'avait plus le goût de danser. Que les mecs de la place ne valaient rien, ce soir-là. Elle a parlé de rendre visite à un vieil ami. Je ne sais pas qui c'est, elle ne l'a pas nommé. Elle fréquente beaucoup de garçons... Elle aime bien s'amuser... C'est une fille super, Lau. Vraiment. » Sa colocataire, Samie P., qui suit le même programme d'études, ajoute : « Elle n'est pas rentrée dormir, dimanche soir. Ça n'a rien de spécial, elle découche souvent. Mais, en temps normal, elle passe à l'appartement le lendemain, pour se préparer avant d'aller à l'université. Cette fois, elle ne l'a pas fait, et n'a pas assisté au cours. Ce n'est pas dans ses habitudes, c'est une étudiante sérieuse, brillante. J'étais inquiète, alors j'ai communiqué avec ses parents. Ils ne l'avaient pas vue non plus. Lundi soir, elle n'était toujours pas rentrée. Nous avons appelé la police mardi matin, à la première heure. »

Laurie Bell-Masson est étudiante à la maîtrise en mathématiques à l'Université Delartia. Elle travaille également à temps partiel au Centre régional de statistiques sociales et économiques, à titre de technicienne. Elle n'a donné aucun signe de vie depuis près de trois jours.

Le service de police municipal a lancé ce matin un appel à témoins. La jeune femme a les cheveux blonds aux épaules, avec une frange. Elle mesure 1,77 mètre. Le soir de sa disparition, elle portait une camisole noire, une veste cintrée de type tailleur grise, un jeans étroit rouge, ainsi que des souliers à talons hauts noirs. Elle avait autour du cou un pendentif en forme d'étoile. Toute personne détenant des informations à son sujet est priée de contacter le service de police, unité enquête.

Articles connexes suggérés : [Une dame portée disparue](#) ; [Existe-t-il un lien entre les disparitions qui se multiplient en ville ?](#)

OceanofPDF.com

Mercredi 16 septembre

SARAH

— Ça y est, elle est portée disparue..., lâche Sid d'un ton aigre en faisant irruption dans notre chambre, où je suis toujours confinée.

— Qui ça ?

— Laurie, évidemment !

Sa voix est courroucée, vraiment plus aiguë que d'habitude.

— Heureusement que les éboueurs passent le mardi, ajoute-t-il plus bas. On n'a plus le corps dans notre cour arrière, au moins.

Je ne vais pas lui répéter que j'ai fait ça pour le bien de sa Laurie et qu'elle doit être tellement mieux, maintenant... Chaque fois que j'aborde le sujet, Sid se met en colère contre moi. Mais mon silence semble le contrarier aussi, parce qu'il me lance :

— Tu ne dis rien ? Tu t'en fiches, pas vrai ?

Je ne réponds toujours pas. De toute façon, à quoi bon ? Sid ne peut pas comprendre... Il me dévisage, des étincelles malveillantes dans les yeux. Puis, un petit rire blasé lui échappe, et il se laisse glisser le long du mur jusqu'au sol. Je lui accorde un moment pour qu'il calme sa colère.

— Tu pourrais me détacher, s'il te plaît ? finis-je par lui demander, usant d'un ton neutre pour éviter de le brusquer. Je dois aller aux toilettes.

— Retiens-toi.

J'ai dû l'effaroucher en essayant de l'assommer contre le mur de céramique lors de ma dernière visite au petit coin... Mais c'est que j'en ai assez, moi, d'être emprisonnée ici !

— C'est de la séquestration, ce que tu fais. C'est un crime !

— Et tes crimes, tu veux qu'on en parle ?

— Va te faire foutre.

J'ai les membres ankylosés à force d'être étendue dans ce maudit lit. J'y suis depuis deux jours et demi. J'ai tout tenté pour me libérer des menottes, mon épaule va se disloquer si je continue. Et il y a ce mal de tête qui menace de me rendre folle, depuis hier. Au moins, j'ai réussi à convaincre Sid de me donner mes lunettes et mon étui pour mes verres de contact ; ils étaient en train de me sécher dans les yeux.

— Tu peux juste me filer des pilules pour ma migraine ?

Et j'ajoute :

— ... s'il te plaît ?

— Non.

Je me renfrogne.

— Merci pour la compassion...

— Parce que toi, tu en as montré, de la compassion, quand tu as enfoncé un couteau dans le ventre de Laurie ?

— Oui, justement.

— Ne recommence pas avec tes délires de libération, OK !

Les poings de Sid sont tellement serrés que ses jointures blanchissent.

— Sarah... tu as tué deux personnes et tu ne sembles même pas le regretter. Je ne comprends pas ce qui t'arrive. Je... je ne sais pas ce que je vais faire.

— Tu ne comptes tout de même pas me dénoncer ? lâché-je avec un hoquet de terreur.

Sid me toise quelques secondes. La fureur peinte sur son visage se teinte de douceur. Il abdique.

— Bien sûr que non.

Je peux respirer.

— Mais ce n'est pas normal..., continue-t-il en me détaillant.

— Que je n'aie pas de remords ?

— Ouais.

— Pourquoi j'en aurais ? Non seulement j'ai permis à deux misérables d'échapper à leur malheur (j'ignore Sid, qui lève les yeux au plafond), mais voir la cervelle de Carl se répandre derrière lui et sentir le sang de Laurie m'enduire la main... c'était... euphorisant.

— Tu es vraiment folle !

— Non, je te jure, c'était une sensation fabu...

— Arrête ! Tu me donnes envie de vomir !

Je le contemple avec tendresse. Ses cheveux un peu trop longs font des épis rebelles sur le dessus de son crâne. Il n'a pas rasé sa barbe depuis deux jours et ses yeux sont injectés de sang. Il n'a probablement pas dormi plus de trois heures d'affilée depuis qu'il m'a attachée à ce lit. Il doit craindre que les somnifères l'abrutissent trop profondément et que j'en profite pour me libérer.

— Pourquoi joues-tu à celui qui est dégoûté ?

— Parce que je SUIS dégoûté, riposte-t-il.

Je lui souris doucement.

— Alors, tu dois vraiment mal vivre avec toi-même.

Sid cligne rapidement des yeux, décontenancé.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu es un meurtrier, toi aussi.

Il se tasse sur lui-même, comme s'il espérait que le mur l'avale. Du menton, je désigne ses bras, appuyés contre ses genoux.

— Ton tatouage, là, le plus petit... J'ai trouvé sur Internet un site qui décode le système binaire. Il est écrit « assassin ».

Il écrase sa main sur la ligne de 0 et de 1, l'air soudain égaré. J'enfonce le clou :

— Alors, qui as-tu tué pour vouloir inscrire ton crime dans ta peau et te le rappeler chaque jour de ta vie ?

Il prend quelques secondes avant de me répondre.

— ... Charlie.

— Ton meilleur ami ? Je croyais qu'il était mort dans un accident d'auto !

— Je n'étais pas en état de conduire... ni assez lucide pour constater que lui non plus. Je lui ai demandé de prendre le volant de ma voiture et...

— Peu importe comment ça s'est passé ! Avoue que tu as ressenti du plaisir lorsque tu as vu son crâne se briser et son sang lui jaillir des yeux...

Sid bondit sur ses pieds.

— NON ! Jamais de la vie !

— Tu es comme moi, je le sais !

Il devient blanc comme un linge. D'un pas, il franchit la distance le séparant du matelas, l'index pointé vers mon visage.

— Tu es une tueuse, Sarah. Pas moi. Toutes ces années, je me suis senti coupable, j'ai été submergé par les regrets qui m'ont empêché de dormir, nuit après nuit. Mais ça reste un accident. Je ne suis pas comme toi... Surtout pas !

Il pivote sur lui-même, court presque dans le corridor. J'entends le grincement d'un tiroir. Puis, Sid réapparaît dans la chambre, un couteau entre les doigts. Il saute sur le lit, m'enjambe et agrippe mon poignet, celui qui n'est pas déjà immobilisé.

— Hé, qu'est-ce que tu fiches ? Tu me fais mal !

Il ne dit rien, ne fait que poser la lame sur ma peau. Je frémis, plus d'excitation que de frayeur. Oui, libère-moi de cette vie, Sid... Vas-y !

La pointe d'acier inoxydable fend l'intérieur de mon avant-bras ; je pousse un gémissement. Avec application, Sid grave une série de petits traits droits et de cercles : les mêmes qu'il arbore lui-même.

« 01100001 01110011 01110011 01100001 01110011 01110011 01101001 01101110 »

... « assassin ».

De minces rigoles écarlates s'écoulent de mes plaies. Une sensation chaude remonte depuis mon bras, m'enveloppe. La douleur me fait du bien.

Une fois le dernier zéro tracé tout contre le cuir de mon bracelet, Sid jette le couteau contre le mur, l'éclaboussant de rouge. Puis, il contemple son œuvre, caresse du bout de l'index et du majeur le liquide qui sourd des chiffres marqués dans ma chair. Je fonds. Mes lèvres s'étirent en un sourire.

— Maintenant, on est vraiment pareils, toi et moi, murmuré-je.

— Non. Tu n'as rien compris.

Je soulève mon bras blessé, tends les doigts vers son visage. Mon sang goutte sur le devant de son t-shirt.

— Bien sûr que si... Allez, viens un peu ici que je te le prouve.

Il me considère quelques secondes, des flammes dans les yeux. Le devant de la jupe que je porte depuis trois jours est retroussé. Je vois ses pupilles glisser sur ma culotte.

Puis, il recule lentement. Le matelas remue sous mon corps avec un couinement de ressorts lorsqu'il s'en éjecte.

Je rabats mes jambes l'une contre l'autre et ramène ma jupe sur mes cuisses. Une grosse boule remonte le long de mon œsophage.

— Pourquoi me repousses-tu ? dis-je en clignant des yeux pour empêcher mes larmes de couler.

— Je ne peux pas, Sarah...

— Tu... tu ne m'aimes plus ?

Il me fixe longuement avant de murmurer :

— Il faut que je réfléchisse.

Il détourne les yeux. *Non, n'arrête pas de m'aimer, je t'en prie ! Tu es tout ce qui me retient encore à la vie !* Sid fait mine de quitter la pièce. Ce n'est pas déjà l'heure qu'il aille travailler ?

— Ne me laisse pas toute seule, s'il te plaît !

— Ne t'en fais pas, me rassure-t-il en jetant un regard vers moi, par-dessus son épaule. J'ai appelé au boulot pendant que tu dormais : j'ai dit que... pour des raisons personnelles... je prenais quelques jours de congé. J'en ai plein d'accumulés. Il vaut mieux que je reste ici.

— Merci..., soufflé-je, reconnaissante.

Il me contemple encore un moment. Puis, il tourne les talons et disparaît dans le corridor.

— Sid ! lancé-je d'une voix plutôt rauque, tentant de ravalier la boule coincée dans ma gorge. Je pourrais aller aux toilettes, maintenant ?

Silence dans le couloir. Puis, après un moment, sa tête blonde se profile dans l'encadrement de la porte.

— OK. Mais ne t'avise pas de me refaire un sale coup.

— Promis.

Je ne voudrais surtout pas lui donner de raisons supplémentaires de me détester...

Jeudi 17 septembre

SID

Je suis tellement fatigué... Je n'en peux plus de dormir par bribes... Mon corps n'arrive pas à récupérer. Quand je m'allonge sur le canapé et que je sombre dans le sommeil, je ne constate aucune différence avec la réalité. C'est tout aussi moelleux et brumeux d'un côté que de l'autre. Peut-être au fond que j'inverse les deux, le rêve et la vraie vie ?

— Sid ! Je t'en prie, donne-moi quelque chose à manger...

Les doléances de Sarah m'arrachent à mon brouillard épais.

— Allez, juste une tranche de pain !

Suis-je réveillé ou endormi, là ?

— S'il te plaît... Même pas besoin de mettre de la confiture dessus...

Je tourne mon visage vers la fenêtre. Les rayons du soleil se couchant entre les deux bâtisses de l'autre côté de la rue me brûlent les yeux.

— J’ai été bien sage aujourd’hui, non ?

Ouais, c’est vrai. Je vois bien qu’elle fait des efforts pour ne pas me contrarier. De temps en temps, je l’entends grogner et vociférer, mais, dès que je franchis le seuil de la chambre à coucher, elle se fait toute petite et je crois presque revoir l’ancienne Sarah. Dans ce temps-là, j’ai juste envie d’aller me lover contre elle, si belle avec le bleu de ses yeux illuminant la pièce, avec ses vêtements froissés et son bras ensanglanté... Je coucherais avec elle sauvagement, je lui ferais encore plus mal, je...

Qu’est-ce qui me prend ? Je presse ma tête entre mes mains, aspirant de grandes goulées d’air. Je suis en train de devenir aussi fou qu’elle. Quelque chose de mauvais se bat en moi pour sortir. C’est pour ça que je refuse de m’approcher de Sarah, que je me retiens de la toucher.

Parce que je ne sais pas si elle serait encore vivante après.

— Allez, Sid... Je t’aime, tu sais...

Oui. Moi aussi. Alors, il vaut mieux que je reste loin de toi.

Je m’extirpe tout de même du canapé et me traîne, étourdi, jusqu’à la cuisine. J’attrape le sac de pain sur le comptoir, dans lequel il ne reste plus que deux ou trois tranches, pige une bouteille de jus dans le frigo. J’emprunte le couloir et lance ces provisions à Sarah sur le lit, par la porte grand ouverte.

— Oh, merci ! Tu es un ange !

Elle est déjà en train de jouer avec l’attache de l’enveloppe de plastique. Je détourne les yeux pour ne pas me laisser tourmenter par sa vue

et oblique vers mon bureau.

S

La soirée passe, tranquille, alors que je m'hypnotise devant les écrans de mon ordi. Surfant d'un site à l'autre, je m'enfonce plus profondément dans les ombres du Net. J'ai l'impression qu'elles se sont glissées hors du monde virtuel pour venir envahir l'appartement sans que je m'en rende compte. Sarah ne m'a plus appelé. Je tends l'oreille et perçois sa respiration lente et régulière. Elle dort.

Je repense aux victimes de ma copine. Encore. Pauvre Laurie. Elle aurait mieux fait de continuer à s'amuser avec ses amies, ce soir-là... Mais c'est à cause de Carl, d'une certaine manière, si elle est morte. C'est lui qui a brisé Sarah, lui qui l'a obligée à sombrer dans la violence. S'il n'avait pas essayé de la violer, rien de tout cela ne serait arrivé. Je m'en veux. J'aurais dû insister pour aller au Pinky rembourser la dette moi-même. C'est ma faute à moi, tout compte fait.

Pour la millième fois, je repasse la scène dans ma tête, telle que je me l' imagine. Je fronce les sourcils. Tout à coup, ça vient de me frapper : quelque chose cloche. La Sarah que j'ai rencontrée au Chic Station aurait pris ses jambes à son cou plutôt que de tirer sur Carl quand elle a réussi à s'en libérer. Elle aurait filé sans demander son reste. Comme elle a tenté de fuir sa propre vie, jadis...

Sauf que là, elle a riposté. Et pas juste avec une morsure ou un coup de genou dans les parties. Non, elle a pris le temps de piquer un pistolet dans un tiroir, de viser la tête de son ancien patron et d'appuyer sur la détente.

Elle ne s'est pas seulement défendue. Elle a *contre-attaqué*.

Je la connais depuis des mois, cette fille. Ces dernières semaines, on était ensemble vingt-quatre heures sur vingt-quatre. En quelques jours, elle a changé du tout au tout. Et ça n'a pas commencé avec le meurtre de Carl, mais avant...

... En fait, un peu après la première injection qu'on a reçue.

Shit ! Qu'est-ce qu'on nous a introduit dans le système ?

J'attrape la chemise dans laquelle j'ai rangé les papiers que nous ont donnés les gens d'AlphaLab. Comment s'appelle le produit, donc ? Chloro-quelque chose... Ah, voilà : Chlorolanfaxine. Je plonge sur mon clavier. Une recherche sur le Web ne me permet pas de découvrir quoi que ce soit au sujet de ce médicament. Apparemment, il n'existe pas. Ce qui est normal, puisqu'il est encore au stade expérimental. Le suffixe « -lafaxine » me renvoie à des études de pharmacologie concernant les antidépresseurs. Est-ce la même chose que « -lanfaxine » ? Une simple lettre peut sans doute tout changer dans un domaine aussi pointu...

Ça, c'est si ce n'est pas un faux nom de produit.

La meilleure façon d'en avoir le cœur net, c'est d'aller directement à la source : *hacker* le système informatique d'AlphaLab.

Je songe un instant à faire appel à mes copains Overdogs. On est sur le qui-vive depuis la descente chez EWorth. Les éclaireurs de Veritaz prennent un peu trop leur temps pour préparer le prochain coup. Tout le monde est en manque d'adrénaline. Mais c'est contre les principes de notre groupe d'user

de nos talents pour une cause personnelle... Si je suis pour le faire, il vaut mieux que ça reste secret.

Je délaisse donc Abhell, mon masque de superhéros informatique, et me branche plutôt sous un pseudo aléatoire. Je m'aventure dans les méandres du Net, cherchant une prise quelque part. AlphaLab, où te caches-tu ?

Je pénètre dans le système superficiel en criant ciseau. Trop facile. Ma pêche se révèle ensuite décevante : je ne réussis à accéder qu'aux infos affichées sur le site Internet de la compagnie, ce qui ne m'avance pas. Je cherche les dossiers des patients. Introuvables.

Je réussis à remonter les couches de *fronts* les unes après les autres. Chaque fois, AlphaLab perd son nom et en gagne un autre : E. I. Pharma, Winter Special Products, et enfin... Exclusive Military and Medical Experiments.

Ça sent mauvais, tout ça...

Évidemment, leur réseau est fermé hermétiquement. J'accumule les *Access denied* durant deux bonnes heures, et je finis par être obligé de reculer jusqu'aux murs extérieurs de la superstructure, afin d'y dénicher une nouvelle identité qui ne soit pas brûlée par les pare-feu.

J'ai les globes oculaires injectés de sang, les paupières aussi rugueuses que du papier de verre. L'adrénaline m'insuffle une énergie que je ne croyais plus avoir. Je n'existe plus que pour défoncer cette fichue barricade.

L'aube se lève.

Et c'est là que la faille se met à clignoter devant mes yeux, fente mince, quasi imperceptible, dans laquelle je m'imisce avant qu'elle ne se referme.

Je suis dedans !

Une importante documentation apparaît devant mes yeux, affublée de titres sans queue ni tête. Cryptés, selon toute vraisemblance. Je n'ai pas le temps de percer un code aussi complexe ; mes minutes sont comptées avant que je ne sois repéré et expulsé du système. Je clique sur un dossier au hasard. Des documents chiffrés... Je ressors.

Les trois autres dossiers dans lesquels je tente ma chance m'offrent respectivement les curriculum vitæ des employés de la clinique – je reconnais le nom du docteur Michel Williams en bas de liste –, des factures de pièces de mobilier provenant de partout dans le monde, puis des bons de commande vierges.

Rien concernant la fameuse Chlorolanfaxine.

Ma sixième tentative se révèle toutefois plus fructueuse.

Sous l'intitulé « PRW7GX8FFFAV2 », je découvre des noms de code qui commencent tous par la mention « B37 ». Je ne perds pas une seconde et j'en sélectionne un au hasard.

Patient numéro : B37-COUY850701

Date : 17 août

Nom : Yannick Coursol

Âge : 30 ans

Grandeur : 1,85 mètre

Poids : 84 kilos

Antécédents médicaux : Aucuns

Et ça se poursuit comme ça sur quelques pages.

Je reviens à la liste des documents « B37 ». L'un d'eux me saute alors au visage : « B37-CAIS920721 ». Ces lettres familières... ces six derniers chiffres... Le 21 juillet 1992. C'est ma date de naissance.

D'une pression de l'index sur le bouton de ma souris, je fais apparaître mon portrait médical. Mon regard glisse rapidement sur les infos de base – taille, poids, etc. –, avant de tomber sur des données plus substantielles. Les résultats détaillés de mes premiers tests sanguins ne m'apprennent rien d'intéressant, si ce n'est qu'ils sont au courant depuis le début que je prends des somnifères. La première dose de produit qu'on m'a administrée se chiffre à trois cents milligrammes. Puis vient la deuxième batterie de tests. Une note a été ajoutée :

L'analyse des échantillons sanguins du patient CAIS nous amène à croire que les somnifères consommés par ledit patient auraient un impact annihilateur sur les effets de la Chlorolansfaxine. Nous recommandons une augmentation de la dose prescrite.

Plus bas, dans la section réservée à mon rendez-vous du 9 septembre, il est inscrit que le nombre de milligrammes injectés a effectivement

doublé.

Je quitte mon dossier et vais cliquer sur celui de Sarah. J'ai à peine le temps de voir s'afficher son nom et sa description physique que mon écran central s'assombrit brusquement. Les mots *Program error* s'écrivent en petits caractères blancs dans le coin, en haut à gauche.

C'est foutu.

Je m'éjecte du système avant d'être coincé. Les portes se referment sur moi l'une après l'autre et je me retrouve flottant à bonne distance du réseau, le perdant dans le brouillard. Je remonte jusqu'aux couches innocentes et sûres du Web, le cœur battant à tout rompre.

J'ai réussi à m'en tirer, cette fois encore.

En soupirant, je laisse mon crâne s'affaïsser sur l'appui-tête de mon fauteuil. Les somnifères annulent les effets du produit... Sarah qui n'en prend pas et qui n'est plus la même...

Je me raidis. Merde ! Ça fait combien de temps que je n'ai pas avalé un comprimé ? Quatre, cinq jours ? À cause de la folie de Sarah, j'ai cru bon d'arrêter, histoire de la garder à l'œil, même si ça signifiait que je ne dormirais pas plus de deux heures d'affilée... Ce sont les somnifères qui m'ont permis de garder le contrôle de moi-même... jusqu'à récemment ! Ça expliquerait l'accès de sauvagerie au cours duquel j'ai reproduit mon tatouage sur le bras de Sarah avec un couteau.

Je bondis de ma chaise et me précipite dans la salle de bain. Le flacon de somnifères m'attend dans la pharmacie. Je dévisse le bouchon et fais

tomber deux pastilles blanches dans ma paume. Je les avale d'un coup, avant de les noyer sous une gorgée d'eau.

Lorsque je passe devant la chambre, je vois Sarah profondément endormie, roulée en boule contre les barreaux de la tête du lit. Il est huit heures.

Le bandage que j'ai fait autour de son bras blessé est souillé de sang. Je repasse dans la salle de bain pour prendre un rouleau de gaze. Elle ne se réveille pas lorsque je m'assois sur le bord du lit. Je contemple ses longs cheveux bruns et ondulés, ses cils dorés. Elle a l'air d'une petite fille. Innocente. Je résiste à l'envie de poser ma main sur sa tête. Mes membres sont lourds.

La fatigue accumulée me rattrape rapidement, maintenant que je lui ai donné un petit coup de pouce. J'emporte ma précieuse bouteille de comprimés dans le salon et la coince au creux de mon coude lorsque je m'allonge sur le canapé.

À mon réveil, je vais parler de tout ça avec Sarah.

Mes yeux se ferment déjà.

Il faut qu'elle redevienne comme avant...

Le brouillard m'engloutit.

—Merde, Anton, tu as vu ça ?

—Oui. Mais ça va, le système a réussi à le repousser.

— Saloperie de *hacker* ! Est-il possible de déterminer depuis combien de temps il était là ?

—Pas plus de dix minutes, si j'en crois l'historique.

—Il a ouvert plusieurs documents ?

— On l'a surpris dans les dossiers des participants de l'étude menée par la branche AlphaLab. Pour le reste, c'est difficile à dire... Il n'a pas laissé de traces. Un vrai pro.

— Il faut absolument resserrer la sécurité du réseau. On ne peut pas se permettre de laisser pénétrer n'importe qui entre nos murs.

— Dans ce cas, il faudrait demander qu'on augmente nos effectifs.

—OK. Je m'occupe d'en parler au patron. Mais, ensuite, je compte sur toi pour nous monter des remparts infranchissables, Anton. Tu saisis ? Infranchissables !

—Oui. J'ai bien compris.

OceanofPDF.com

Vendredi 18 septembre

SARAH

Lorsque je me réveille, la pièce est baignée d'une grisaille diffuse, moite. La fenêtre a été laissée ouverte et le clapotement des gouttes de pluie dehors étouffe tout autre son. Je pose mes lunettes sur mon nez et écoute, l'oreille tendue vers la porte ouverte ; silence. Sid doit dormir. Il fallait bien qu'il tombe à un moment ou à un autre.

À moins qu'il soit parti ?... Non ! Je repousse la boule d'angoisse au fond de mes entrailles.

Le pansement à mon bras a été changé pendant mon sommeil. Je caresse le coton immaculé du bout des doigts, submergée par une bouffée d'amour.

Je frissonne dans mes vêtements sales et remonte la couette sur ma poitrine. Un coup d'œil au réveille-matin m'indique qu'il est treize heures trois. Wow, je crois que j'ai dormi seize ou dix-sept heures d'une traite. J'ai faim. J'ai soif. J'ai envie. Mais je me retiens d'appeler Sid à grands cris. Il avait tant besoin de dormir. Et peut-être sera-t-il dans de meilleures

dispositions après avoir pris un peu de repos ? Peut-être même acceptera-t-il de me détacher ?

J'attrape le sac de pain que j'ai abandonné hier sur le matelas et engouffre la minuscule croûte qui traînait encore au fond. Ça ne me soutiendra pas bien longtemps.

S

Ce n'est qu'une heure et demie plus tard que j'entends du bruit provenant du salon. Le grincement du plancher sous des pas, l'écoulement d'un jet d'urine dans la cuvette des toilettes, l'actionnement de la chasse et le bruit de l'eau qui coule dans le lavabo. Je me crispe pour empêcher ma propre vessie de se vider dans les draps. Sid apparaît peu de temps après dans le cadre de la porte.

— Salut, dis-je posément.

— Salut, Sarah, me répond-il d'une voix encore ensommeillée.

Il a la même tête que lorsqu'il a pris des somnifères et qu'il se lève, à moitié dans les vapes, avant que leur effet soit complètement dissipé.

— Tu as réussi à dormir ? lui demandé-je.

— Ouais, ça m'a fait du bien. Plus que ce que tu peux imaginer.

Il vient s'asseoir au bout du matelas, trop loin pour que je puisse l'atteindre. Un sourire se dessine sur ses lèvres ; ça faisait longtemps que je

ne lui avais pas vu un air aussi serein. Une petite bouffée de peur vacille dans ma poitrine, puis s'éteint subitement.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ? dis-je, sur la défensive.

— J'ai trouvé la solution, Sarah.

— La solution à quoi ?

— À ton problème. À notre problème...

Je m'apprête à lui expliquer que je n'en ai pas, de problème, à part le fait d'être retenue prisonnière dans ce lit depuis près d'une semaine. Mais je risquerais de l'effaroucher encore une fois, et de ruiner mes chances d'être libérée. Alors, je dis avec amabilité :

— Hmm ? Raconte-moi ça.

— Je pense que c'est le produit qu'on nous a injecté chez AlphaLab qui t'a rendue comme ça... aussi déphasée, je veux dire.

Je hoche la tête. C'est aussi à cette conclusion que je suis arrivée au fil de mes heures de détention passées à réfléchir. Cependant, il y a un élément qui ne colle pas dans cette théorie.

— Mais toi, pourquoi tu ne réagis pas de la même façon ?

— À cause de ça.

Il sort un flacon blanc de sa poche.

— Tes somnifères ?

— Ils annulent les effets de la Chlorolanfaxine, je l’ai lu dans mon dossier médical. J’ai réussi à hacker le système d’AlphaLab, cette nuit.

Son sourire s’élargit ; il a l’air si content de lui !

— Ils ont même dû doubler ma dose, au deuxième rendez-vous. Apparemment, ça n’a pas changé grand-chose. Je ne comprends pas pourquoi ils ne me demandent pas tout simplement de cesser d’en prendre...

Un air résolu se dessine sur son visage.

— Voilà ce qu’on va faire, continue-t-il. Premièrement, on ne retourne plus jamais dans cette clinique de débiles. J’ai découvert des trucs vraiment pas nets en remontant dans les couches de l’organisation. Rien qui permettrait de la condamner, mais je songe à mettre quelques amis là-dessus... Deuxièmement, on se gave de somnifères jusqu’à ce que les effets pervers de la Chlorolanfaxine se dissipent. Le problème, c’est que je ne sais pas combien de temps ça peut prendre. On nous fait une nouvelle injection tous les dix jours environ, alors ce sera forcément plus long que ça. C’est quand, la dernière fois qu’on a reçu une dose ?

— Pas mercredi qui vient de passer, l’autre d’avant.

Sid prend deux secondes pour calculer.

— Ça fait donc neuf jours. Notre prochain rendez-vous est lundi, c’est ça ?

— Hmm.

— Je ne sais pas si ce serait préférable d'annuler ou simplement de ne pas nous présenter...

Pendant qu'il médite là-dessus, je réfléchis à toute vapeur. Je refuse de mettre un seul de ses comprimés dans ma bouche ! Je bénis AlphaLab et son produit merveilleux qui m'a transformée ! Pourquoi voudrais-je redevenir la petite chose brisée et faible que j'étais ? Pour continuer à me déprécier sous le regard vicieux des voyeurs, à me faire dépouiller par les voleurs et violer par les salauds ? C'est une vraie vie de merde, ça ; non, merci ! Maintenant, c'est moi qui mène la danse. J'ai fini par trouver Carabosse en moi. Elle s'est réveillée de son long sommeil...

Oui, j'adore tuer.

Et je ne compte pas m'arrêter.

— OK. Je vais en prendre, de tes somnifères.

Sid se penche vers moi et m'embrasse sur la joue, tendrement.

— Merci d'être aussi raisonnable, Sarah.

— Ne t'inquiète pas : bientôt, je serai comme avant (jamais je ne laisserai une telle chose arriver !).

Sid dévisse le bouchon de la bouteille, qu'il tapote jusqu'à ce que deux comprimés se nichent dans sa paume.

— Attends, je vais aller te chercher un verre d'eau pour faire passer ça.

— Oh, crois-tu que je pourrais aller aux toilettes, tant qu'à y être ? Je me servirai de l'eau directement dans la salle de bain.

Et j'ajoute en me tortillant :

— Il faut vraiment que j'y aille.

— OK, je vais te détacher. Pas de bêtises, hein ?

— Promis.

Il me confie les deux cachets de somnifère et pose le flacon contenant tous les autres sur la table de chevet. Il tire la clef des menottes de la poche arrière de son pantalon et libère mon poignet douloureux.

— Merci..., murmuré-je en campant mes pieds sur le sol.

— Dès que je serai certain que les somnifères font effet sur toi, nous n'aurons plus besoin de ces menottes.

Je lève vers lui un visage reconnaissant... avant de m'emparer du flacon et de bondir à travers l'ouverture de la porte.

— SARAH ! crie Sid derrière moi.

Trois enjambées et je suis dans la salle de bain. Je m'y enferme aussitôt. Dès que j'ai poussé le verrou, la poignée se met à remuer et des coups résonnent de l'autre côté.

— Sarah ! Ouvre-moi tout de suite !

Je lance les deux comprimés que Sid m'a donnés dans la cuvette.

— Tu vas voir comme on se sent bien quand le produit envahit notre système ! exulté-je. On devient quelqu'un d'autre ! Quelqu'un de fort, d'invincible... c'est génial !

— Tu te trompes, Sarah ! S'il te plaît, laisse-moi entrer !

Je ne réponds pas, trop occupée que je suis à dévisser le bouchon de la bouteille de somnifères. Voilà, ça y est ! D'un coup de poignet, je verse tout le contenu du pot dans la cuvette.

— Non ! gémit Sid en entendant le bruit des comprimés qui tombent dans l'eau. Ne fais pas ça !

J'appuie sur la chasse. Les cachets tournoient un moment, puis sont aspirés par la tuyauterie.

Un coup plus sourd que les autres m'indique que Sid vient de se laisser glisser jusqu'au sol, dos contre la porte. C'est le temps d'agir.

Je fais tourner le bouton de la serrure sans bruit, puis, d'un coup sec, je tire la porte à moi. Sid se redresse à moitié, surpris.

— Qu'est-ce qu...

Je ne le laisse pas placer un mot de plus. J'agrippe son bras droit, celui dont la moindre parcelle de peau est couverte d'encre, et le lui rabats dans le dos en le tordant, comme il l'a fait avec moi pour me maîtriser, le soir où j'ai tué sa Laurie. J'apprends vite, quand je veux...

— Ah !... arrête ça, Sarah ! Merde !

— Dans la chambre, ordonné-je. Sinon, je te le casse.

— Tu ne pourrais p...

— Tu veux tenter le coup ?

Je vois bien qu'il n'ose pas trop se défendre de peur de me faire mal ; en plus, il est encore abruti par ses foutus somnifères. Mais je sens qu'il y a plus que ça... que, malgré ma taille minuscule, je le *domine*.

Je le pousse dans la chambre et l'oblige à s'agenouiller sur le lit. D'un coup de coude, je lui écrase la tête contre les barreaux.

— C'est pour ton bien, Sid, arrête de te débattre. Laisse-moi m'occuper de toi.

Je défais ma prise et verrouille l'anneau libre des menottes autour de son poignet. *Clic*. Coincé comme un rat.

— Sarah... S'il te plaît...

Mes doigts se glissent dans la poche arrière du jeans de Sid. J'extirpe la petite clef de son pantalon, la fais voltiger sous son nez. Je vois ses mâchoires se serrer.

— Ne te moque pas de moi, au moins, grince-t-il, ses yeux furieux pointés sur moi.

Je ricane et lance la clef dans le couloir. Puis, j'arrache mon chandail humide de sueur rance, le jette contre le mur. Ma jupe va le rejoindre quelques instants plus tard.

— Je n'en pouvais plus de ces vêtements crasseux... Tu peux profiter du spectacle, si tu veux, ajouté-je avec un clin d'œil à son intention.

— Laisse-moi tranquille..., me répond-il en s'adossant à la tête de lit. Tu as tout gâché. On est dans la merde jusqu'au cou, maintenant.

— Ce que tu peux être borné, quand tu t'y mets, Sid ! C'est une chance inouïe qui nous a conduits chez AlphaLab, et tu voudrais qu'on la laisse aller ?

Il garde le silence, les yeux obstinément baissés.

— Bah, ça ne sert à rien de discuter avec toi, de toute façon. Tu as l'esprit tout embrouillé par tes somnifères chéris. Bientôt, ils auront disparu de ton sang et tu verras que j'ai raison. D'ici là, je préfère te garder sous surveillance. Tu peux comprendre ça, pas vrai ?

Il va voir à quel point c'est chiant d'être retenu prisonnier !

Je termine de me dévêtir, puis pose mes lunettes sur la table de chevet.

— Heureusement que tu es en congé pour quelques jours encore...

J'enjambe les cuisses de Sid, y pose les fesses. Je fais glisser mes doigts dans les épis dressés sur son crâne. Ses yeux noisette, accusateurs, se braquent sur les miens. Tout à coup, un immense chagrin remonte dans ma gorge. Son visage entre mes mains, je souffle :

— Dis, tu vas me pardonner tout ça, hein ? Tu ne vas pas arrêter de m'aimer ?

Il détourne le regard vers la fenêtre, mais ce que je sens sous le tissu de son jeans m'apporte la réponse espérée.

Non, il n'arrêtera pas de m'aimer.

OceanofPDF.com

Mercredi 23 septembre

SID

Je suis Simon-David Cain.

Avant, j'étais un bon gars rempli de remords, qui avançait de peine et de misère en traînant le cadavre de son meilleur ami. Maintenant, je suis... libre.

Et ceux qui s'approchent un peu trop de moi prennent le risque d'aller rejoindre ce bon vieux Charlie.

Sarah avait raison. C'est trop triplant. Et j'en suis encore plus convaincu depuis que nous sommes retournés chez AlphaLab pour notre troisième injection, avant-hier. Depuis, je suis sur un *high* d'adrénaline en permanence.

Le Chic Station est bondé, ce soir. C'est mon premier jour depuis mon petit congé forcé. J'ai manqué une semaine. Je ne sais pas si c'est à cause de cet arrêt ou de ma métamorphose que je me sens aussi décalé par rapport à mon travail, aujourd'hui. Tout le monde me tape sur les nerfs. J'ai envie

de balancer les plats qui sortent des fourneaux à la tête des cuisiniers, d'étirer la jambe pour faire trébucher Marc quand il passe près de moi avec ses assiettes posées en équilibre sur ses avant-bras, de planter un couteau à steak dans la gorge des clients qui font la gueule parce que leur épouse me dévore des yeux. Par je ne sais quel miracle, malgré la brillante absence de mon « service attentionné » habituel, les femmes semblent davantage hypnotisées par ma personne qu'avant.

Ça va être trop facile.

S

Minuit moins deux. Plus qu'un groupe de clientes à faire payer. Je glisse sa facture à l'une d'elles alors qu'elle s'accoude au comptoir, près de la caisse. Elle jette un œil au montant, puis elle se mord la lèvre avec un air émoustillé.

Au bas du reçu, j'ai inscrit : « Attends-moi seule devant le salon de coiffure, un coin de rue plus bas. Je te rejoins à minuit quinze, après la fermeture. »

Elle me tend sa carte de crédit et passe une main dans ses longues boucles cuivrées.

— Tu viens prendre un verre avec nous, Alex ? lui demande une de ses copines. Il y a un chouette bar à deux pas d'ici.

— Naaan, je vais rentrer. Je suis épuisée.

Elle reprend sa carte avec un sourire dans ma direction. Puis, elle me tourne le dos et rejoint les autres filles du groupe.

Elles papotent encore un moment avant de passer la porte, laissant les lieux déserts. Il était vraiment temps que ça finisse. Mais, au moins, j'ai eu ce que je voulais...

Prétextant un mal de tête, je m'enfuis du resto dès que je le peux pour échapper à mes collègues, qui veulent qu'on se dévisse une bière pour fêter mon retour. Je traverse la rue, longe les devantures des boutiques. Protégée de la pluie fine par un auvent, la fille m'attend, appuyée contre la vitrine du salon de coiffure.

— Salut, lui dis-je.

— Hé !

Elle s'approche de moi, le regard aguicheur.

— Tu restes loin d'ici ? Je n'ai pas envie d'être trempée.

— On va prendre un taxi.

Je me tourne vers la rue. C'est l'une des artères principales de la ville ; les taxis s'y relaient toutes les deux minutes maximum. Je lève la main pour héler le premier qui apparaît. La fille se pend à mon flanc.

— Moi, c'est Alexandra.

— Simon-David, dis-je sobrement pour m'identifier à mon tour.

— Je sais, fait-elle en souriant. Tu t'es présenté en nous apportant les menus, au resto...

Ah ouais.

Nous grimpons dans le taxi, refermons la portière sur nous. Dès que j'ai informé le conducteur de notre destination, elle repousse mon capuchon mouillé par la pluie et m'oblige à tourner la tête vers elle. Sa langue s'enfonce entre mes lèvres. Je réponds à son baiser avec férocité. Ma main se glisse entre les pans de sa veste, palpe le tissu satiné de sa blouse et lui agrippe un sein. Sa bouche dérive vers ma nuque. Je serre les dents en écrasant mon visage contre son épaule. *Calme-toi, Sid, calme-toi...*

Le véhicule s'arrête.

— C'est bien ici ? demande le chauffeur.

Alexandra s'écarte pour me permettre de fouiller dans ma poche.

— Ouais. Merci, dis-je en payant les quelques dollars de la course.

Nous nous extirpons vite de l'habitacle et j'entraîne ma conquête vers les portes vitrées de l'immeuble. Nous montons au deuxième étage, puis je l'invite à entrer dans l'appart. Comme prévu, Sarah n'est pas encore rentrée du cinéma.

Je retire mon coton ouaté humide ; Alexandra, sa veste et ses chaussures. Sans ses talons hauts, elle est presque aussi petite que Sarah. Je n'ai aucune difficulté à la soulever et à la transporter dans la chambre. Elle a verrouillé ses bras autour de mon cou ; nos langues ne se lâchent plus.

Une fois que je l'ai allongée sur le matelas, je me place au-dessus d'elle.

— T'as des condoms, dis ? demande-t-elle, haletante.

— Pas besoin.

— Tu es bien beau, Simon-David, mais je ne te connais pas... Je n'ai pas envie de pogner une cochonnerie. J'ai toujours ma réserve avec moi ; donne-moi deux secondes pour aller chercher mon sac à main.

Elle l'a laissé dans l'entrée. Au moment où elle se lève, je la repousse en l'embrassant.

— Attends un peu, lui dis-je.

J'étire la main vers la table de chevet.

— Il me semblait, aussi, que tu devais avoir ça pas trop loin..., souffle-t-elle, satisfaite.

Mais ce n'est pas un condom que je sors du tiroir. Deux claquements métalliques, et son poignet est prisonnier des menottes et attaché à un barreau du lit.

— Oooh, tu es ce genre de mec..., fait-elle en se tortillant de plaisir sous mon corps. Super, j'adore ça ! Mais, sérieux, il faut vraiment que tu mettes un condom.

— Pas besoin, j'ai dit.

C'est ce moment que choisit Sarah pour faire irruption dans la pièce. Je ne l'avais pas entendue rentrer. Elle nous considère un instant, abasourdie, puis elle explose.

— Espèce de salaud !

— Sarah, relaxe. Ce n'est pas ce que tu cr...

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase ; elle se jette sur moi. Je penche la tête sur le côté afin d'éviter sa gifle, empoigne ses avant-bras pour la maîtriser.

— Mais veux-tu bien te calmer ! vociféré-je en broyant ses poignets entre mes doigts.

— Sale merdeux ! Tu ne peux pas passer cinq jours sans te vider les couilles, hein ! Cinq foutus petits jours dans un mois entier !

— Ça n'a rien à voir, Sarah... Attends un peu que je t'explique !

Elle se débat comme une furie. D'un coup de dents, elle déchire le col de mon chandail et me fend la peau de l'épaule.

— Hé, c'est quoi, l'affaire ? se plaint la fille dans le lit. Tu as une blonde ?

— Ouais, il a une blonde, salope ! grogne Sarah en guise de réponse.

— Comment j'aurais pu savoir ? Il ne m'a rien dit !

— Voulez-vous bien arrêter, toutes les deux !

Je saisis le bas du visage de Sarah d'une main et l'oblige à me regarder.

— C'est un cadeau..., murmuré-je alors, pantelant. Pour toi...

— Un cadeau ?

— Ouais. Il fallait bien que j'en mette un peu pour la convaincre de me suivre jusqu'ici.

La surprise remplace la colère dans les yeux de Sarah. Elle se décrispe un peu.

— Je peux te lâcher ?

Elle acquiesce et jette un coup d'œil à Alexandra, qui s'est recroquevillée contre la tête du lit.

— Tu sais, moi, les filles, ça ne m'excite pas trop..., fait Sarah, hésitante.

— Quelqu'un peut me détacher ? geint la captive. Je ne trouve pas ça drôle... Je veux m'en aller !

Je l'ignore et ordonne plutôt à Sarah :

— Va chercher ton sac à main.

— Mais pourqu...

— Va le chercher, répété-je.

Son regard s'éclaire soudain. Je crois qu'elle a enfin compris. Lorsqu'elle revient avec son fourre-tout entre les bras, elle exhibe son demi-sourire que j'aime tant.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? s'écrie la fille en remuant parmi les oreillers.

Lorsque je prends le sac et en extirpe le couteau, Alexandra perd les pédales.

— NON ! Non, s'il vous plaît ! C'est une blague, hein ? Laissez-moi m'en aller !

Sarah referme les doigts sur le manche du couteau tandis que je m'approche de notre invitée.

— Simon-David, je t'en prie ! Détache-moi !

Je me penche à quelques centimètres de son visage avec mon sourire le plus charmeur et lui enfonce un bas dans la gorge, si profondément qu'elle en a un haut-le-cœur.

— Ouais, toi aussi, tu me donnes envie de vomir, sifflé-je durement, avec tes manières de pute et ton maquillage vulgaire. J'ai bien failli t'étrangler en chemin, sauf que je te réservais à ma copine...

— Mon Dieu, c'est vrai qu'elle est tartinée comme un clown..., approuve Sarah.

Le couteau tourne entre ses doigts comme le bâton d'une majorette. Elle grimpe sur le matelas, rampe jusqu'à nous. Alexandra pousse un

gémissement traqué et recule un peu plus contre les barreaux, sa main libre battant l'air devant elle pour empêcher Sarah de la toucher. Je défais ma ceinture et m'en sers pour ligoter son bras, saisi au vol, à l'une des tiges de métal.

Sarah s'agenouille devant Alexandra, penche la tête sur le côté avec espièglerie, comme une enfant.

— Alors, on regarde sous ce maquillage pour voir s'il cache un vrai visage ?

Elle lève sa lame et l'applique sur la joue gauche de sa proie. Nouveau gémissement, plus aigu, plus long. Une galette de peau tombe sur la couette, la tachant de sang. Le mascara coule sous les yeux imbibés de larmes d'Alexandra et, d'un côté, va se perdre dans le trou suintant sculpté par le couteau.

— Tu es le genre de fille qui doit se maquiller pour mieux s'accepter, c'est ça ? suppose Sarah. Il faut que tu te caches derrière un mur coloré, que tu fasses oublier ton insignifiance, ton existence misérable ? Chuuuut, tout va bien aller... Je vais t'aider à arracher ce masque...

Sous mon regard spectateur, Sarah se met à l'œuvre et lui épluche l'autre joue, lentement, avec la précision d'un chirurgien. Les cris étouffés fusent en continu de sous le bâillon, imitant les exclamations de jouissance de mes anciennes conquêtes. Demain, si je croise le voisin, il va encore me jeter des regards envieux...

— Tu veux essayer ? me demande Sarah.

— Je te l'ai dit tantôt : c'est un cadeau. Juste pour toi.

Elle est si jolie, avec ses yeux bleu clair étincelants et son arme enduite de sang au bout des doigts...

Sarah laisse sa victime un instant et vient envelopper mon cou de ses bras. Le manche de son couteau frôle la morsure qu'elle m'a faite, et la douleur qui me chatouille alors me remplit de délices.

— Merci, Sid..., chuchote-t-elle à peine assez fort pour couvrir les geignements d'Alexandra. C'est un super cadeau.

Ses lèvres embrassent les miennes. Je soulève l'ourlet de son t-shirt pour caresser sa peau frémissante. Ses jambes s'enroulent autour de ma taille et j'attrape ses cuisses pour la retenir contre moi.

Sarah est en train de me dynamiter.

Elle éclate alors d'un petit rire amusé.

— Tantôt, je m'occupe de toi, promis, dit-elle en pointant son couteau sur ma poitrine. Pour l'instant, j'ai cette demoiselle à satisfaire.

Elle retourne auprès de celle-ci.

— Ça va aller, ma belle, la rassure-t-elle d'une voix remplie de compassion. Je vais t'aider à te libérer de cette vie de merde. T'enlever ce masque n'était que le début. Attaquons-nous maintenant à ton costume de scène...

Alexandra tourne vers elle ses yeux mouillés. Son regard brillant exsude autant de terreur que... de gratitude.



LE JOURNAL DE LA MÉTROPOLÉ



ACCUEIL

ACTUALITÉ

ENQUÊTES

SPORTS

SPECTACLES

OPINIONS

ARGENT

VACANCES

+

ACTUALITÉ | SOCIÉTÉ

ENQUÊTE

Vague de disparitions

Lilah Carlson, *Le Journal de la Métropole*

Un nouveau nom s'ajoute à la liste de plus en plus importante de personnes disparues depuis quelques semaines dans la métropole. Une jeune femme de 25 ans, Alexandra Rancourt, n'a donné aucun signe de vie à ses proches depuis mercredi dernier. Ce soir-là, elle aurait soupé avec des amies au restaurant le Chic Station, situé au centre-ville, et aurait refusé de les accompagner pour un dernier verre, prétextant la fatigue. Elle habite seule et travaille de la maison, ce qui explique l'important laps de temps qui s'est écoulé entre sa dernière manifestation publique et le signalement de sa disparition à la police. L'enquêteur responsable du dossier affirme que la situation professionnelle particulière de madame Rancourt ne permet malheureusement pas de déterminer le moment présumé de sa disparition, pour l'instant. Nous espérons que de plus amples détails seront dévoilés lors de la conférence de presse que tiendra le chef de la police, à 16 h, aujourd'hui. L'inquiétude gagne la population devant l'ampleur que prend la vague de disparitions et les autorités tentent de se faire rassurantes. Des mesures de sécurité supplémentaires seront fort probablement instaurées.

Articles connexes suggérés: [Une jeune femme portée disparue](#); [Un jeune homme soupçonné de trafic de stupéfiants s'évanouit dans la nature](#); [La comédienne Marie Eiken introuvable](#).

Jeudi 1^{er} octobre

SARAH

Je pousse la porte vitrée de chez AlphaLab et Sid entre à ma suite. Je lui laisse le soin d'annoncer notre arrivée à l'accueil tandis que je me dirige d'un pas lourd vers la salle d'attente.

Le monde entier m'énerve aujourd'hui. Je veux ma dose. Maintenant !

Accroupie en plein milieu du chemin, une fille est en train de ramasser quelque chose par terre. C'est la grande blonde que j'ai vue le jour de notre première injection. Je la contourne en me retenant pour ne pas lui décocher un coup de pied. J'entends Sid lui demander pardon en passant près d'elle.

— Pourquoi tu t'excuses, Sid ? craché-je lorsqu'il me rejoint.

— C'est la moindre des choses, j'ai failli lui marcher sur la main ! riposte-t-il à voix basse.

— Ne viens pas me faire croire que tu as dit ça pour être poli ! Tu la dévorais des yeux avec un filet de bave au bord des lèvres... Avoue donc

que tu lui sors ton charme de serveur attentionné pour pouvoir te la faire quand j'aurai le dos tourné !

— Merde, ce que tu peux être chiante quand tu t'y mets, Sarah !

Il se laisse tomber dans l'un des fauteuils blancs en croisant les bras sur sa poitrine, furieux. Je m'assois à côté de lui. J'ai la fille dans mon champ de vision. Après un regard vers nous, elle se relève et va s'accouder au comptoir d'accueil. « Mademoiselle Wes », qu'elle s'appelle, d'après ce que j'entends lorsque la réceptionniste s'adresse à elle. Elle est vraiment trop jolie, la miss Wes, avec ses cheveux blonds et sa taille élancée. Elle me fait penser à cette fille que j'ai éventrée... Laurie. J'aurais bien envie de lui enfoncer mon couteau dans l'estomac, à elle aussi, avant qu'il lui prenne l'envie de me voler mon copain, comme l'autre.

Miss Wes vient nous rejoindre dans la salle d'attente et se met à se grignoter les ongles, en jetant de temps à autre un coup d'œil à mon amoureux. Pour qui elle se prend, cette garce ? Je vais lui faire avaler ses doigts un à un ! Lorsqu'elle se met à déshabiller franchement Sid du regard en salivant, je pète un plomb.

Je m'élance vers elle et lui envoie une gifle en plein visage.

— Hé, ce mec, il est à moi ! Alors fous-lui la paix, salope !

Je l'attrape par les épaules et la secoue, histoire de lui replacer les yeux en face des trous. Je vais lui montrer ce qui arrive à celles qui font de l'œil à Sid ! Mon poing va s'écraser sur sa joue avant qu'elle se décide à se redresser pour me repousser violemment.

— C'est quoi, ton problème, la folle ? ! lâche-t-elle en me postillonnant dessus.

Et elle me traite de folle en plus ! Je me jette à nouveau sur elle et agrippe ses beaux cheveux dorés d'aguicheuse pour les lui arracher. Un cri de douleur lui échappe. Mais elle se débat et réussit à saisir mon cou entre ses paumes, et serre, serre... jusqu'à ce que... j'é... j'étou...

Je lâche sa crinière et tire sur ses doigts. Je tente de les écarter, cherchant mon air. Elle s'écrase un peu plus sur moi, penche la tête vers mon oreille droite... et mord dedans à belles dents.

Je hurle et, fouettée par une décharge d'adrénaline, la fais tomber à la renverse.

Je vais la tuer ! Debout au-dessus d'elle, je serre les poings, prête à lui éclater la tête à mains nues... lorsque je me sens brusquement tirée vers l'arrière.

— Calme-toi, Sarah, tu es blessée, dit Sid en comprimant mes bras dans mon dos.

Du sang coule de mon oreille, le long de mon cou, et inonde le col de mon chandail.

— Lâche-moi ! répliqué-je en donnant des coups de pied dans le vide. Je veux lui faire la peau !

— Je sais, oui. Mais tu t'es assez défoulée, là. Ça suffit.

— Personne n'a le droit de te reluquer comme elle l'a fait !

— Oui, oui, on a compris...

Deux gardiens de sécurité s'avancent alors tranquillement vers nous, comme s'ils n'avaient que profité du spectacle jusque-là. Ils aident Sid à me maîtriser en m'attrapant chacun par un bras.

— On s'en occupe, monsieur Cain.

Puis, s'adressant à moi :

— Le docteur Williams vous attend dans son bureau, mademoiselle Faust.

Sid se rassoit avec un soupir las. Je me retourne pour affronter une dernière fois ma rivale du regard, mais elle n'est plus là. Elle s'est enfuie.

Hé, hé... J'ai gagné ! Mais j'aurais ressenti une plus grande satisfaction si j'avais pu lui enfoncer mon couteau dans le ventre...

Les gardes ne desserrent pas leur poigne avant que je sois assise devant le docteur Williams.

— Bien le bonjour, mademoiselle Faust ! lance celui-ci avec bonhomie. Comment allez-vous aujourd'hui ?

— Super, grogné-je.

— Oh, je sens que vous êtes remplie de sérénité ! répond-il en s'esclaffant.

Je vais le tuer, lui aussi.

Une infirmière s'avance avec sa seringue dans la main. Elle ne passe aucune remarque sur le sang qui macule mon visage, mon cou et mon chandail du côté où elle me fait l'injection, mais, une fois celle-ci terminée, elle va fouiller dans son matériel pour panser ma plaie à l'oreille. Je me laisse faire, frémissante. L'un des deux gardiens est resté et s'est posté devant la porte fermée. Il me fixe de ses petits yeux de porc, les bras croisés derrière le dos.

Le doc continue avec ses questions.

— Dites-moi... est-ce que les effets secondaires que vous aviez mentionnés à votre dernière visite se sont estompés ? Vous aviez parlé d'étourdissements...

Ouais, j'avais dit un peu n'importe quoi pour éviter qu'il ne me reparle de mon « irritabilité », dont Sid s'était plaint.

— C'est mieux. J'ai moins souvent mal à la tête. Les deux doivent être reliés.

— C'est possible, en effet.

Il note quelques mots dans mon dossier.

— Maintenant, parlez-moi donc de votre agressivité.

Je me renfrogne.

— Je vous ai entendues crier, mademoiselle Wes et vous. Ça ne semblait pas très amical !

Il se met à glousser. Quant à moi, je serre les mâchoires.

— Que s'est-il passé pour qu'on soit obligé de vous amener jusqu'à mon bureau sous escorte ? poursuit-il en me dévisageant avec curiosité.

Je jette un coup d'œil hargneux au gardien de sécurité. Merde, il ne me lâche pas des yeux, ce sale pervers !

— Votre « mademoiselle Wes » reluquait mon copain avec un peu trop d'insistance...

Je sens le regard luisant de convoitise du garde glisser sur mon corps... Non mais, ça va faire !

— ... exactement comme celui-là le fait !

Je bondis de mon siège et me jette toutes griffes dehors sur l'homme en uniforme noir. Il rêvait que je lui saute dessus ? Eh bien, voilà sa chance ! Je le vois diriger la main vers le pistolet électrique suspendu à sa ceinture, mais il n'a que le temps de dégrafer l'étui que je suis déjà agrippée à son bras. D'un coup de genou, je catapulte l'arme à l'autre bout de la pièce. L'infirmière pousse un petit cri de surprise lorsqu'elle la frôle.

Je parviens à me hisser dans le dos du gardien. J'enroule mes jambes autour de son bassin et tiens sa tête coincée dans le creux de mon bras. Il tourne sur lui-même pour tenter de se défaire de ma prise. Si seulement j'avais mon couteau, je lui ferais sa fête ! Mais mon sac est resté par terre, dans la salle d'attente. Emportée dans la ronde de l'homme, j'aperçois l'expression du visage du docteur Williams. Il sourit, amusé. Tout le contraire de ce que j'aurais imaginé dans une telle situation... Quel bouffon, ce crétin !

Le garde réussit finalement à m’empoigner par la taille et m’arrache à lui. Je lui envoie un coup de pied au passage, avant d’aller heurter le mur violemment. Il se penche vers moi, m’écrase les coudes dans le dos, sans ménagement. Je suis neutralisée. Merde, on commençait tout juste à s’amuser !

— Parfait, dit le docteur Williams à voix basse, comme s’il se parlait à lui-même. Celle-là réagit très bien.

Je me débats encore un peu entre les mains du gorille, pour la forme, car je sais que c’est inutile.

— Ramenez-la dans la salle d’attente, dit encore le doc. Je souhaiterais voir monsieur Cain, maintenant. Oh ! mais gardez un œil sur elle jusqu’à ce qu’elle quitte le bâtiment, je vous prie. Nous avons eu assez de démonstrations de force pour aujourd’hui.

— Bien, docteur, acquiesce le gardien de sécurité.

L’infirmière lui ouvre la porte du bureau.

— Au revoir, mademoiselle Faust ! me lance le docteur Williams. J’espère que votre journée se terminera de façon aussi survoltée qu’elle a commencé !

Et il éclate de son gros rire d’imbécile.

Mercredi 7 octobre

SID

Assis devant mes écrans d'ordinateur, je lis avec attention les documents confidentiels que FalconX9 m'a envoyés. Dès que je termine la lecture de l'un d'eux, je le supprime, puis passe au suivant. Aucune trace ne doit subsister.

Nous sommes en train de monter un coup, avec les Overdogs. Rien qui concerne AlphaLab, évidemment. Non, il s'agit d'autre chose, une grosse affaire dans laquelle nous suspectons le gouvernement nord-coréen de tremper. Ça risque de faire beaucoup de bruit à l'international.

Je fais disparaître le dernier document et frappe la table du poing. Il s'agit de pauvres gamines à l'intérieur desquelles on a l'intention, selon les informateurs qui ont contacté Veritaz, d'insérer des explosifs avant de les offrir en cadeau aux dirigeants sud-coréens, en guise de témoignage de bonne foi. Des bombes humaines.

C'est une de ces journées où je me demande ce qui est en train d'arriver à ma vie.

Ces proies stupides et superficielles que j'ai ramenées ici et qui ont fini dans le conteneur à ordures méritaient de mourir, elles. Je n'ai aucune pitié pour leur destin tragique. Mais ces fillettes innocentes bourrées d'explosifs... elles ne devraient pas avoir à subir ça. Ce sont deux choses complètement différentes, qui n'ont rien à voir... pas vrai ?

Je me laisse aller contre le dossier de mon fauteuil pivotant. La lumière de mes écrans et le bruit de la pluie qui frappe le carreau de ma fenêtre me donnent mal à la tête. Je travaille tantôt ; il faut que je me débarrasse de cette foutue migraine avant ça, sinon ma soirée va être encore plus pénible que d'habitude.

Je me lève et suis immédiatement pris d'un étourdissement. Appuyé contre le montant de la porte de mon bureau, j'attends que les murs et le sol se stabilisent autour de moi. De l'autre côté du couloir, dans la chambre, Sarah est assise en tailleur par terre, me tournant le dos. Le tiroir du bas de la commode est ouvert ; une petite boîte de carton traîne à côté, sur le tapis. Je vois, à contre-jour, ma copine élever un chausson de ballet d'enfant devant son visage. L'objet se balance doucement, suspendu à un ruban de satin qu'elle tient entre son pouce et son index. Elle le contemple un moment, immobile. Puis, elle attrape une paire de ciseaux posée devant elle et coupe le ruban. Les lames continuent de claquer, frénétiques, et le tissu rose pâle est bientôt en charpie.

Sarah attrape ensuite le second chausson et s'occupe de l'anéantir à son tour, à grands coups de ciseaux. Le spectacle de son désespoir me broie le cœur et me remplit de colère en même temps. Ce sont nos maudits rêves brisés qui nous ont détruits... À cause d'eux, nous ne sommes plus que des versions atrophiées de nous-mêmes.

Je baisse les yeux vers mes bras. Tout ce que j'ai perdu y est inscrit à l'encre indélébile : Charlie, nos projets, cet avenir que je ne verrai jamais se concrétiser. Un magma amer gonfle dans mes veines, palpite, m'ébouillante de l'intérieur. Mes tatouages... je ne suis plus capable de les supporter.

Je file dans le couloir, jusqu'à la cuisine. Sur la table trône le fourre-tout de Sarah.

Je me précipite dessus, ouvre la fermeture à glissière. Enveloppé dans son linge, le couteau de Sarah m'attend. La lame, qui a été soigneusement nettoyée après ses dernières utilisations morbides, lance quelques étincelles dans la pénombre de cette journée pluvieuse.

J'applique le tranchant sur l'intérieur de mon avant-bras gauche, là où les 0 et les 1 me crient « assassin ». Un premier trait dans ma chair. Le sang sourd instantanément.

Je fends ma peau d'un nouveau coup de couteau, puis d'un autre encore. Le code binaire disparaît dans une mer de lacérations. Mon bras n'est plus que bouillie visqueuse. Quel soulagement ! J'aurais dû m'occuper de ça depuis longtemps.

— Hé ! C'est mon couteau !

Sarah est arrivée par-derrière sans que je m'en aperçoive. Elle m'arrache brutalement l'instrument de la main et le braque sur moi. La pointe vient effleurer mon torse, s'accroche dans le coton de mon t-shirt.

Puis, son regard tombe sur mon bras charcuté. Elle change d'expression d'un coup. Ses doigts s'écartent pour laisser choir le couteau ensanglanté sur la table.

— Je... je m'excuse, Sid... Je ne sais pas ce qui m'a pris..., bredouille-t-elle en tremblant. Je ne te ferais jamais de mal... tu le sais bien !

Je m'avance d'un pas vers elle, glisse avec douceur mon bras indemne autour de son cou.

— Ce n'est pas grave. C'est ma faute, je n'aurais pas dû toucher à tes affaires.

Je sens un filet de liquide chaud remplir ma paume et couler jusqu'au bout de mes doigts.

— Sid... tu ne crois pas qu'on a assez souffert, tous les deux ? murmure Sarah, la joue collée sur mon chandail.

Je ne réponds rien. Je repense aux jeunes filles dont on ouvre le ventre pour y insérer des explosifs, avant de le recoudre.

— On devrait sortir, dit-elle encore, sa voix se faisant plus affirmée. Nous défouler sur les autres plutôt que sur nous-mêmes.

Je la sens brûler sous mon bras, ce qui ranime les braises de ma propre colère.

Elle a raison. On a assez donné.

C'est au tour des autres de souffrir.

Samedi 10 octobre

SARAH

Sous les ponts de la ville... c'est là que Carabosse et son compagnon trouvent de quoi assouvir leur soif de violence.

Les plus vulnérables sont tellement faciles à duper !

— Hé, vous deux ! lance Sid aux sans-abri qui tremblent dans leurs couvertures trouées, devant un maigre feu de poubelle. Ça vous dirait de venir vous réchauffer chez nous ?

Ils échangent un regard stupéfait. Ça doit bien être la première fois qu'ils reçoivent pareille invitation. Ils sont jeunes, peut-être seize ou dix-sept ans.

Ils me rappellent mes années d'errance...

Une fois rentrés avec nos charmants invités, on les maîtrise rapidement. L'un est menotté à la tête du lit ; l'autre, ligoté au vieux radiateur en fonte de la chambre. Ils se sont à peine débattus, comme s'ils

ne comprenaient pas la gravité de la situation ; ils doivent être complètement gelés.

Carabosse et son sbire carburent à un autre genre de drogue, eux.

Plus... puissante.

Avec une révérence, mon compagnon se retire pour me regarder me mettre à l'œuvre, prêt à intervenir en cas de besoin. Mon bâton maléfique serré dans ma paume, je trace des symboles sur la peau de mes proies ; code secret impossible à déchiffrer. Les bâillons empêchent les doléances et les cris de jaillir. Les lueurs de terreur dans les yeux des adolescents parlent d'elles-mêmes.

— *Moi aussi, j'ai déjà vécu aussi misérablement que vous..., confié-je à leurs oreilles ensanglantées, en charpie, dégoulinantes. Je sais à quel point vous haïssez votre existence, à quel point vous avez honte. Elle ne vous torturera plus très longtemps, je vous le promets...*

Un coup de bâton dans le ventre plonge celui qui est étendu sur le lit dans le sommeil éternel, celui qui lui permettra d'échapper à sa prison. Le bouillonnement visqueux me remplit d'allégresse. Son compagnon de route n'est pas en reste, avec sa gorge tranchée, seconde bouche béante qui tache ses vêtements crasseux du rouge de la libération. Carabosse se laisse tomber près de l'homme attaché au radiateur et trempe les doigts dans son sang. Il est chaud et doux, comme une caresse...

J'ouvre les yeux et étire les bras devant moi tel un chat. Ah... quel rêve agréable, inspiré de notre dernière virée meurtrière, à Sid et à moi... Je sens que je vais être de bonne humeur toute la journée !

Sid se serre contre moi sous les draps. Je le sens tendu ; il n'a pas dû dormir de la nuit, encore. Il approche ses lèvres de mon cou.

— Ça t'arrive de penser à ce qu'il adviendrait de nous si on se faisait prendre, Sarah ?

Je tourne la tête sur l'oreiller, et la lumière de midi qui se faufile entre les rideaux mal fermés m'éblouit. Je me colle sur Sid pour échapper à ses rayons.

— Hé, je viens juste de me réveiller... Tu n'aurais pas un sujet de discussion moins intense à proposer ?

Sid reste silencieux. Je peux sentir sa respiration me caresser la nuque. Apparemment, il n'apprécie pas ma réponse.

Je réfléchis un instant à sa question. Je vois mal comment on pourrait se faire prendre... Si j'oublie la dépouille de Carl que j'ai laissée au Pinky, ça fait bien six ou sept corps – j'ai perdu le compte – qu'on balance dans le conteneur à ordures derrière l'immeuble et on n'a jamais eu le moindre problème. Les visages et les noms de quelques-unes de nos victimes se sont retrouvés aux informations, mais ils ont vite été noyés dans la vague de disparitions qui déferle sur la ville. Aussitôt oubliés, ou presque.

— On a fait attention, ça n'arrivera pas, dis-je à Sid pour le rassurer.

— Non, on n'a pas fait attention, Sarah. Il y a Carl, dont le corps est resté sur place après ta petite visite – il y est peut-être encore, va savoir ! Et aussi ce type au chandail à capuche verte qu'on a croisé une fois, en sortant du Chic Station... Tu l'as éventré comme ça, sur un coup de tête ! En plein milieu de la rue !

Ah oui, je l'avais oublié, celui-là... L'un des gars que Carl avait engagés pour me reprendre son argent et me foutre une raclée... Je m'étais bien promis de le lui faire payer, si je lui revoyais la face.

Un salaud de moins sur la terre.

— Il faisait noir. Et il n'y avait personne.

— On était à découvert, Sarah ! N'importe quel passant aurait pu nous surprendre !

— Mais ce n'est pas arrivé.

— On a eu de la chance. Ce ne sera pas toujours le cas.

Ouais, peut-être. Je me recouche sur le dos et fixe le plafond, sur lequel dansent des ombres qui me paraissent floues sans mes lunettes. Ma paume effleure les draps neufs, aussi raides que du papier. Les autres, tachés de sang, ont fini comme les cadavres de nos victimes, dans le conteneur. Je me demande combien de temps ceux-là conserveront leur blancheur innocente...

Si on se faisait prendre par la police... J'imagine le bruit des menottes qui claquent autour de mes poignets. Je me vois, assise sur le banc des accusés, au palais de justice, devant affronter ceux qui décideront de mon sort. Je visualise les gardiens de prison qui referment les barreaux sur moi, pour me séparer de ma vie, de ma liberté... de Sid.

— Je les tuerai, déclaré-je d'un ton incisif. Voilà ce que je ferai si les autorités essaient de nous attraper.

Je jette un œil dans la direction de Sid, guettant sa réaction. Il me sourit avec un air satisfait.

— Eh bien, murmure-t-il, je te laisserais tranquille, si j'étais eux.

Sid m'embrasse langoureusement. Ça fait longtemps que je ne nous ai pas sentis aussi calmes, aussi proches, tous les deux. Comme si on nous accordait une pause dans le tourbillon de violence qu'est devenue notre vie. Le soleil s'est fait éclipser par les nuages, et une pluie fine commence à tomber.

— Tu voudrais manger des crêpes pour déjeuner, Sarah ? chuchote Sid à mon oreille en me serrant contre lui.

— Hmm... oui ! Mais on n'a presque plus de lait.

— Je vais remplacer ce qui manque par du jus d'orange.

— Et, s'il ne reste plus assez de jus, tu vas prendre de la bière ? m'esclaffé-je.

Sid rigole à son tour et lance :

— Ça pourrait être pas mal ! On essaie ?

Je repousse les draps d'un geste joyeux, attrape mes lunettes et saute par terre.

— J'ai hâte de goûter ça !

Je ramasse le t-shirt que Sid portait la veille et l'enfile, ainsi qu'un pantalon de jogging que je trouve tout froissé sous le lit. Il commence à

faire froid, avec l'automne qui avance.

Je me dirige vers la cuisine d'un pas léger, la main de Sid posée au creux des reins.

Et je me dis que, si jamais les autorités réussissent quand même à m'attraper... c'est moi que je tuerai.

OceanofPDF.com

Mardi 13 octobre

SID

C'est la fête de Sarah, aujourd'hui. Par chance, ça tombe un de mes jours de congé, alors j'ai décidé de la sortir et de l'emmener manger dans un vrai bon resto. Ça va la changer de son éternel tartare de saumon.

J'ai mis ma chemise chic, avec col empesé, boutons de manchettes et tout, que je n'ai pas portée depuis le mariage de mon cousin, en juin passé. J'ai l'impression d'être un peu coincé dedans, comme si mes épaules s'étaient élargies. On dirait que mes misérables biceps de *geek* – que j'entretenais tout de même un minimum pour le plaisir de ces dames, avant de sortir avec Sarah – ont gonflé. J'ai dû me muscler à force de traîner et de soulever tous ces cadavres pour les jeter dans le conteneur à ordures... Faire des poids, ça garde en forme.

Une pluie froide tombe depuis le début de la journée. Pour éviter d'arriver trempés à destination, nous prenons un taxi, direction le centre-ville. Je donne seulement l'adresse au chauffeur plutôt que le nom du restaurant, pour faire la surprise à Sarah.

Elle se love contre moi sur la banquette arrière. De l'ourlet de son imperméable jaillit une masse de tulle sombre dans laquelle s'accrochent encore quelques gouttes de pluie. Elle est radieuse, dans cette robe. On dirait une vraie ballerine.

— Excusez-moi... Vous auriez un mouchoir ? dit-elle soudain en se penchant entre les deux sièges avant pour s'adresser au chauffeur.

— Tu n'en as pas dans ton immense sac ? dis-je en désignant son habituel fourre-tout.

— Des tas d'autres choses intéressantes, mais pas ça, non, réplique-t-elle, malicieuse.

Avant-hier, je l'ai vue prendre les deux semi-automatiques volés à Carl, dans le carton rempli de billets, et les envoyer rejoindre le couteau dans son sac à main sans fond. Je crois que la conversation qu'on a eue à propos de la possibilité de nous faire prendre par la police l'a ébranlée. Je la sens résolue à en venir aux pires scénarios, advenant cette éventualité. Bizarrement, ça ne me rassure pas du tout...

L'homme attrape une boîte de mouchoirs défoncée sur le tableau de bord et la tend à Sarah. Elle tire sur le carré de papier qui en dépasse. Puis, elle enlève ses lunettes et entreprend de les assécher avec des gestes délicats. Dommage qu'elle ait dédaigné ses lentilles encore aujourd'hui ; la monture rose pâle a tendance à cacher ses iris bleu acier que j'aime tant. Depuis samedi, Sarah dit avoir mal aux yeux... Peut-être un autre des effets secondaires de la Chlorolansfaxine. Mais, évidemment, elle a omis de poser la question lorsqu'on est passés chez AlphaLab pour notre nouvelle dose,

plus tôt dans la journée. Au moins, elle a évité de sauter à la gorge des gardiens de sécurité ou d'un autre patient, cette fois-ci.

Je laisse mon regard errer à l'extérieur, contemple les rues trempées, vides de monde. Pourtant, nous croisons sur notre chemin une bonne dizaine de voitures de police occupées à ratisser les boulevards et les ruelles, gyrophares éteints. Le conducteur les observe avec un sourire calculateur.

— C'est bon pour les affaires, toutes ces disparitions, nous confie-t-il en se tournant à demi vers nous, sans quitter la route des yeux.

— Ah oui ? répons-je sans manifester un grand intérêt.

— Les gens n'osent plus se déplacer à pied. Tout d'un coup qu'il prendrait l'envie à quelqu'un de les kidnapper.

Je me tais, évitant de relancer la discussion. Je déteste les chauffeurs de taxi bavards.

— Voilà, c'est ici, annonce-t-il enfin en immobilisant le véhicule devant une façade sobre et élégante.

Sarah se penche sur moi pour jeter un œil par la vitre de ma portière. Un petit sourire apparaît sur son visage.

— Oh, le Rita-Lambster..., souffle-t-elle.

On dirait presque qu'elle est déçue.

— Tu en as entendu parler ?

— Hmm, dit-elle en opinant de la tête.

Je prends quelques billets dans mon portefeuille pour payer la course.

— C'est le meilleur resto en ville, à ce qu'on dit ! Tu vas voir, on va se régaler.

— J'aurais dû souper avant de partir..., maugrée-t-elle, comme pour elle-même. Les portions sont minuscules dans ce genre d'endroit.

Je sors de la voiture et attrape sa main pour l'aider à s'extirper de l'habitacle sans s'empêtrer dans sa robe.

— Tu prendras deux assiettes, dans ce cas, répliqué-je avec un clin d'œil.

Elle sourit, franchement cette fois. Nous nous glissons rapidement sous le porche pour échapper à la pluie et poussons la porte de l'établissement.

Tandis que nous attendons dans l'entrée qu'on nous assigne une place, un visage familier m'apparaît parmi les clients attablés.

— Regarde, Sarah, près des fenêtres, là-bas... c'est le docteur Williams.

Elle tourne les yeux dans la direction que je lui ai indiquée.

— Tu as raison, c'est lui... Il est trop bizarre sans son sarrau blanc !

J'acquiesce, troublé par l'air sérieux que l'homme affiche. Où est passée l'expression de bouffon qu'il a lorsqu'on le rencontre dans son bureau, pour nos injections ? Soit il s'est fait inviter par quelqu'un de

franchement ennuyant, soit il nous joue la comédie. Il me semble tout à coup moins ridicule.

Comme s'il sentait que je le dévisage, il relève les yeux dans notre direction. Son expression s'illumine aussitôt et il nous salue d'un geste de la main. Je me contente de lui répondre d'un petit signe de tête. Livret de cuir noir à la main, un serveur s'arrête à leur table et rompt notre contact visuel. L'homme qui est assis en face du doc consulte l'addition et sort une carte de crédit d'une poche de son complet. Le serveur repart avec.

Sarah piétine à côté de moi, impatiente. C'est long, j'aurais dû réserver.

La carte de crédit retourne à son propriétaire, et les deux hommes se lèvent de table.

— Je vous conseille le filet mignon, lance le docteur Williams en passant près de nous. Il est cuit à la perfection... saignant, juste comme il faut !

Il embrasse ses doigts dans un geste exprimant un pur délice, puis nous gratifie d'un de ses clins d'œil habituels, avant de quitter le restaurant d'un pas guilleret.

— Je vais peut-être l'essayer... si on peut finir par nous asseoir quelque part ! soupire Sarah, que je sens de plus en plus irritée par la situation.

Ma copine qui préfère la viande rouge au poisson ? Je n'y crois pas. Lorsque je lui en fais la remarque, elle se contente de pousser un grognement contrarié.

Le même serveur arrive devant nous, des menus pressés contre sa poitrine. Il était temps.

— Monsieur, madame, si vous voulez bien me suivre, annonce-t-il d'un ton précieux.

— C'est mademoiselle, crache Sarah avec un regard noir à son endroit.

Le pauvre type bredouille quelques excuses. Amateur... Un compliment sur la tenue vestimentaire de sa cliente et il aurait pu se rattraper. Il nous entraîne jusqu'à la table que viennent de quitter le docteur Williams et son acolyte. Une nappe immaculée a remplacé l'autre, et des couverts étincelants attendent d'être utilisés.

Le serveur dépose les menus devant nous et se tourne vers moi pour me demander si je désire un apéritif.

— Ce n'est pas les dames d'abord, ici ? s'insurge Sarah. Vous ne tenez vraiment pas à votre pourboire, vous...

Nouveaux balbutiements désolés de la part du serveur, qui se dépêche de proposer à ma compagne un verre offert par la maison pour se faire pardonner.

— Quoi, vous pensez qu'on n'a pas assez d'argent pour le payer, ce verre ? s'écrie-t-elle encore, outrée.

Misérable, le mec n'ose plus prononcer un mot.

Eh bien, la soirée risque d'être épique.

Mardi 13 octobre

SARAH

C'est vrai qu'il était bon, le filet mignon. J'aurais dû prendre ça la première fois que j'ai mangé au Rita-Lambster. Le vin qu'on a bu pour accompagner notre repas m'a rendue aussi légère qu'une bulle. J'ai l'impression de flotter dans un monde joyeux et vaporeux.

Je suis bien.

La pluie a cessé. Sid voudrait que nous prenions un taxi quand même, mais j'ai envie de marcher un peu. Juste pour le plaisir de gambader entre les trous d'eau, m'amusant à les éviter comme je le faisais, enfant, en combinant chassés et entrechats. Sid me suit, mon sac trop lourd sur l'épaule. Il est si beau dans son complet. Il me fait penser aux princes charmants qui s'assoient au premier rang des salles de spectacle, bouquet de roses sur les cuisses, pour contempler la première soliste qui pirouette sur scène.

Je m'arrête et pivote vers lui. Dès qu'il m'a rejointe, je l'enlace et pose un baiser sur ses lèvres.

— On dirait que tu dansais, Sarah, me fait-il remarquer ensuite, rêveur.

— Ça ressemblait un peu à ça, oui, dis-je avec le sourire.

— Tu sais que je ne t’ai jamais vue danser ? Pour de vrai, je veux dire...

Il a raison : mon numéro au Pinky ne compte pas.

Soudain, mon regard s’accroche à la palissade qui longe le trottoir près de nous et qui bloque l’accès à un immeuble en construction. Elle est tapissée d’affiches de *L’Oiseau de feu*, dont les représentations doivent commencer demain, d’après les dates indiquées. Le doux sentiment de paix qui m’habitait se dissout instantanément.

Et c’est là que j’ai une idée.

Folle.

Inconcevable.

Spontanée.

J’agrippe mon sac d’une main, celle de Sid de l’autre.

— Tu veux me voir danser ? Alors, suis-moi !

Je l’entraîne à deux coins de rue de là, jusqu’au Complexe des Arts modernes. Contre les larges portes vitrées de l’édifice, une autre affiche des Grands Ballets d’aujourd’hui me nargue, tout encadrée de lumière. Nous passons devant, puis j’attire Sid dans l’allée perpendiculaire à la rue, qui borde le bâtiment et débouche dans un vaste stationnement souterrain.

Aucun spectacle n'étant donné ce soir-là, il est presque vide. Mais je sais qu'une répétition générale se tient toujours, la veille d'un ballet. *L'Oiseau de feu* ne doit pas déroger à cette règle.

— Tu sais où tu t'en vas comme ça ? demande Sid, sur mes talons.

— Oui. Je suis déjà venue. Pour une audition.

Il a la délicatesse de ne pas s'enquérir du résultat de cette fameuse audition. Mais bon, avec ce qu'il sait de moi, il doit se douter que je l'ai ratée.

Au centre de l'espace bétonné, j'ouvre la porte d'une cage d'escalier et grimpe deux volées de marches. Je guide Sid dans le labyrinthe du Complexe des Arts modernes, jusqu'à ce que nous arrivions devant les loges des danseurs. Les coulisses s'ouvrent sur ma gauche, juste après. Je ne perçois aucune musique, seulement des voix et des éclats de rire. Je fais signe à Sid de ne pas faire de bruit et m'avance dans la pénombre de l'arrière-scène. Un bref coup d'œil entre deux panneaux du décor parsemé de pommes d'or me permet de découvrir que les membres de la troupe se sont assis tout au bout des planches. Ils discutent gaiement dans leurs habits ornés de broderies traditionnelles russes. Un homme grisonnant en jeans et chemise rouge leur distribue quelques mots à tour de rôle. Je reconnais les traits de Gale Wilson, le chorégraphe australien qui a été embauché pour mettre *L'Oiseau de feu* en scène.

Les techniciens de même que les membres de l'orchestre qui accompagne les danseurs ont quitté les lieux. La répétition est terminée depuis un moment.

Parfait. Nous arrivons juste à temps.

Sid se coule derrière moi, glisse ses mains autour de ma taille et risque un regard par-dessus mon épaule, à travers la fente du décor.

— Il y a une trentaine de personnes..., murmure-t-il à mon oreille.

Il a déjà compris ce que j'ai l'intention de faire.

— Tu te sens d'attaque ? lui demandé-je sur le même ton en levant les yeux vers lui.

— Ouais. À fond.

Auréolés de flammes tel l'Oiseau de Stravinski, nous sommes prêts à brûler le Complexe des Arts modernes, à le mettre à feu et à sang.

Je retire alors mon imperméable, que je laisse tomber à mes pieds. Puis, je passe la bandoulière de mon fourre-tout sur mon épaule et enfonce la main à l'intérieur. Sid hérite du premier pistolet ; je garde le deuxième pour moi. Ce sont des armes à dix-sept coups chacune. Pas besoin de vérifier si elles sont chargées, je le sais. Je me suis assurée qu'elles l'étaient lorsque je les ai transférées dans mon sac, il y a deux jours. J'ai apporté des cartouches supplémentaires, au cas où.

Je montre un rouleau de fil électrique sur le sol. Sid saisit immédiatement où je veux en venir. Je resserre la main sur la crosse de mon fusil pour stopper les tremblements d'excitation qui me parcourent.

— Les dames d'abord, chuchote-t-il en me cédant le passage avec un sourire taquin.

Mais c'est qu'il se moque de moi !

— OK, laisse-moi faire, répliqué-je avec un air de défi.

D'un bond, j'entre en scène. Je tire un coup au hasard dans le groupe, ce qui déclenche aussitôt l'hystérie des danseurs. Ils sautent sur leurs pieds en poussant des exclamations effarées. Une fille reste étendue sur les planches, de l'encre rouge tachant son corsage. Sid jaillit à son tour des coulisses et se précipite au-devant de la scène pour empêcher nos proies de sauter en bas. Lorsqu'elles aperçoivent le pistolet que mon partenaire brandit dans leur direction, celles-ci reculent parmi les arbres du décor avec des cris et des sanglots de terreur.

Une fois tous les danseurs massés au fond, il lève le canon de son arme et m'adresse un signe du menton pour me faire comprendre qu'ils sont à moi.

— À genoux ! crié-je.

Ma voix ne manque pas de puissance sous le haut plafond de la salle. Jamais je ne me suis sentie aussi sûre de moi.

— S'il vous plaît, laissez-nous partir ! supplie Gale Wilson en faisant un pas vers moi.

Il s'effondre avant d'avoir eu le temps de refermer la bouche, sa tête désormais aussi rouge que sa chemise. De nouveaux hurlements retentissent.

Domage, le milieu de la danse vient de perdre un grand chorégraphe.

Je n'ai pas besoin de répéter ma demande pour que tous tombent à genoux.

— Sid, c'est à toi ! lancé-je par-dessus mon épaule, sans lâcher le groupe des yeux.

— Je m'en occupe, me répond-il.

Il disparaît un instant derrière les pans de contreplaqué, puis revient avec le rouleau de câble électrique.

— Collez-vous, ordonne-t-il aux danseurs.

Soudain, dans un sursaut de témérité, l'un d'eux se remet debout et s'élance vers les coulisses. Je l'abats avant qu'il ait franchi la moitié de la distance le séparant de la liberté.

Dans un flash, je me revois, étendue sur l'asphalte après m'être fait voler les cinq mille dollars, incapable de tenir le pistolet entre mes mains tremblantes. Mais aujourd'hui, comme la fois où j'ai tiré sur Carl au Pinky, ça me vient facilement... si facilement. Enlever le cran de sûreté, braquer l'arme sur l'un des danseurs, appuyer sur la détente. Mes gestes sont pleins d'assurance. Tirer sur une cible en mouvement... on dirait que j'ai fait ça toute ma vie. Ou, plutôt, que toute ma vie n'a fait que tendre vers ce but : faire éclater le rêve que ma mère m'avait enfoncé dans le crâne. Détruire à tout jamais les Grands Ballets d'aujourd'hui.

Femmes et hommes s'écrasent les uns sur les autres, terrorisés. Certains sont blancs à faire peur. Une fille se penche brusquement et vomit sur la scène, et sur les cuisses de sa voisine au passage. Plutôt que de manifester son dégoût, celle-ci lui caresse doucement les cheveux et la

presse contre elle. Quelle touchante démonstration des liens qui unissent les membres de la troupe...

Mais ça, c'est quand on a la chance d'être accepté parmi eux.

Je profite du fait que Sid ligote tout ce beau monde avec le fil pour demander :

— Quelqu'un porte du six et demi chez les filles ?

Celle qui s'est fait régurgiter dessus lève la main craintivement.

— Tes chaussons ne sont pas pleins de vomi, au moins ?

Elle observe ses pieds et fait signe que non.

— OK. Viens ici alors.

La fille me rejoint, les yeux ronds de frayeur.

— Enlève-les, la sommé-je encore, mon arme braquée sur sa poitrine.

Pendant qu'elle s'exécute, Sid termine d'attacher les autres. La danseuse attrape ses chaussons d'une main, par leurs rubans, et me les tend. Je m'en saisis. Puis, sans la moindre hésitation, je lui défonce la cage thoracique d'un tir à bout portant.

— Merci, tu ne devrais plus en avoir besoin de toute façon..., dis-je en me défaisant de mes escarpins à l'aide de petits coups de pied dans le vide. Sid, tu peux prendre le relais une minute ?

Il acquiesce et dégage son pistolet de sa ceinture pour le diriger vers nos otages. J'en profite pour m'asseoir près du cadavre de la fille et enfiler les pointes éclaboussées de sang qu'elle m'a si gentiment données.

Oh, ça fait tellement longtemps que je n'ai pas glissé mes pieds dans des chaussons de ballet ! La sensation est galvanisante. Je retrouve ma légèreté, et l'envie de me mettre à virevolter dans les airs. Je reprends mon arme et m'approche des danseurs, entassés les uns sur les autres. Dire que j'aurais pu faire partie de leur bande ! Que j'aurais pu m'amuser presque tous les soirs, emportée par les notes de Stravinski et de Tchaïkovski, être applaudie par des spectateurs respectables, avides non pas de nudité mais de culture, que j'aurais pu voyager pour propager la vision artistique des Grands Ballets d'aujourd'hui dans le monde entier... Au lieu de ça, j'ai offert ma chair et ce qui me restait d'innocence à des porcs grossiers qui en ont bien profité. Je me suis enfoncée dans un désespoir toujours plus opaque qui a failli m'emporter.

Alors, maintenant, je me dresse, Oiseau de feu dans des chaussons de satin, brûlant du désir de rétablir l'équilibre et de danser... Oh oui, de danser !

Le premier coup part presque tout seul, alors que j'effectue un tour gracieux sur moi-même. Le visage orné de plumes de la première soliste explose, entraînant un concert de hurlements. Du sang gicle en pluie sur ses compagnons. Tu es libre, ma belle... Tu n'auras plus jamais à ressentir la pression insoutenable de la performance.

Je saute, je virevolte et, au rythme d'une musique imaginaire, un deuxième corps tombe – flanc troué d'où sourd une rivière sombre –, puis un troisième – petits morceaux de cervelle allant décorer les costumes des

danseurs autour. Libres, libres, libres... Un autre coup – mains portées au cœur dans l'espoir inutile d'empêcher la vie de s'écouler de soi. J'appuie sur la détente encore et encore, jusqu'à ce que mon pistolet émette un cliquetis. Je plonge la main dans mon sac ramené sur mon flanc pour y piger des munitions. J'éjecte le chargeur vide et le remplace par un autre, plein. Les cris et les pleurs des survivants me déchirent les oreilles. Je les fais taire un à un – leurs yeux se révulsent, leur abdomen crève, leur jugulaire se fend –, jusqu'à ce que le silence retombe d'un coup dans la salle. C'est fini. Leurs âmes volent désormais comme des oiseaux dans l'air, légères et rieuses.

Maintenant que la scène est libre, c'est l'heure du spectacle.

Je range mon pistolet dans mon fourre-tout et l'échange contre mon cellulaire. Puis, je vais rejoindre Sid.

— Tu peux aller t'asseoir, lui dis-je en enroulant mes bras autour de son cou et en désignant du menton les sièges vides de la première rangée.

— J'ai hâte de voir ça..., murmure-t-il avant de m'embrasser.

Je le regarde descendre de scène d'un bond et opter pour un fauteuil en plein centre. Puis, il lève ses yeux d'un brun si chaud vers moi. En un éclair, je deviens l'étoile de la danse que j'ai toujours rêvé d'être.

J'allume mon téléphone, active du bout de l'index la fonction de lecture musicale. Je fais défiler les pistes de *La Belle au bois dormant* de Tchaïkovski et sélectionne le solo de Carabosse.

Cette fois, je me sens capable d'incarner la cruauté du personnage.

Je pose l'appareil tout à l'avant de la scène, à côté de mon sac, et recule dans l'obscurité des coulisses. Les notes jaillissent faiblement, atténuées par la piètre qualité du haut-parleur du téléphone. Rien à voir avec les envolées d'un véritable orchestre. Pourtant, je me sens aussitôt transportée.

Carabosse arrive.

... J'arrive.

J'imagine un mouvement de surprise, de perplexité parmi les danseurs morts autour de moi. *Qui est-elle pour oser se présenter sans invitation à la fête donnée pour la jeune princesse Aurore ?* Entourée de mes sbires imaginaires qui caressent le sol du bout des doigts en grimaçant, j'entre : je suis Carabosse la maléfique, enveloppée de mes voiles d'ombre, mes cheveux de jais remontés en couronne sur mon front, mon bâton de magie noire à la main.

La musique se fait plus discordante, passant des aigus aux graves. C'est à peine si on la perçoit encore en fond sonore. Je souris aux parents d'Aurore en montrant trop les dents. La beauté et la majesté de mes gestes ne parviennent pas à empêcher mes proies de frémir. Je vole vers l'enfant nouvellement née ; les gentilles fées s'interposent, me font la révérence pour tenter de m'apaiser. Mais ma rage est trop profonde. Mon dépit déforme mes traits. Je repousse les indésirables et donne libre cours à mon ressentiment.

Magnifique, je suis l'incarnation même de la colère.

Mon bâton s'élève et devient le fuseau avec lequel Aurore se piquera un jour le doigt. La musique devient sautillante, affolée. Les notes s'enchaînent rapidement, toujours plus vite, la vengeance jaillit, la haine éclate.

Puis, le silence : le mauvais sort est jeté.

Je tiens Aurore dans le creux de ma main. Il n'y a plus rien à faire pour elle, pour tous les autres. C'est fichu.

Et moi, je me dresse au centre de la scène, triomphante.

Les applaudissements éclatent. Sid est debout avec une expression admirative sur le visage. Je m'incline, remplie de gratitude. Envers lui qui m'a réveillée de mon long et pénible sommeil, envers la Chlorolafaxine qui m'a permis de devenir si forte, envers cette scène sur laquelle je viens enfin de vaincre mes démons.

Je suis extatique.

— Alors, c'était bien ? demandé-je à Sid en me laissant tomber en bas des planches.

— « Bien » ? répète-t-il. C'était magnifique, Sarah ! Je n'en reviens pas !

Je souris, aux anges, les pommettes enflammées. Je plaque ma paume sur son torse et le repousse dans son fauteuil. Puis, je grimpe sur ses cuisses en dénouant la délicate ceinture de ma robe.

— Qu'est-ce que tu fais ? veut-il savoir, joueur.

J'écrase son poignet gauche sur l'accoudoir du siège et l'y attache avec le ruban de satin. Je défais ensuite sa ceinture cloutée et la glisse hors des ganses de son pantalon. Elle s'enroule autour de son autre poignet, le maintenant bien en place.

— Tu aimes t'amuser avec des menottes, non ? dis-je d'un ton taquin. Je m'arrange avec ce que j'ai sous la main.

J'attrape son visage et me jette sur sa bouche. Je saisis sa cravate, me bats avec pour en défaire le nœud trop serré. Le tissu me glisse entre les doigts, abdiquant enfin. Je la laisse pendre sur les épaules de Sid et m'attaque ensuite aux boutons de sa chemise. Cloué à son fauteuil, mon amoureux ne peut rien faire d'autre qu'attendre, goûtant à ma peau du bout de la langue. Il grogne, fébrile. Et soudain, dans un élan de désir incontrôlable, il avance la tête un peu plus et me mord à la base du cou.

Je lâche un petit cri.

Et tout bascule en moi.

Ma vue s'obscurcit. Mon poulx explose. On m'agresse ? Mais je ne suis plus faible : c'est moi le prédateur, désormais !

J'agrippe les deux extrémités de la cravate, les croise et me mets à serrer autour du cou de Sid aussi fort que je le peux. Un gémissement. Il darde des yeux ahuris sur moi. *Meurs, salaud !*

— S... Sar..., crachote-t-il, le souffle coupé.

OH, MON DIEU... QU'EST-CE QUE JE SUIS EN TRAIN DE FAIRE ?

— Aaaaah !

Prenant conscience de mon geste, je lâche la cravate et me lève d'un bond. Je recule sur mes jambes flageolantes jusqu'à ce que mon dos vienne s'appuyer sur la base de la scène. Sid tousse à quelques reprises. Son visage a pris une teinte rouge. Sa respiration, d'abord horriblement saccadée, retrouve peu à peu un rythme normal.

OH, MON DIEU, J'AI FAILLI LE TUER !

— Sarah..., dit Sid de sa voix trop rauque, c'est correct... Tout va bien...

Non, ça ne va pas du tout. Je me hisse sur les planches, entre lesquelles coulent des rigoles de sang. Mon fourre-tout est là, posé sous la lumière d'un projecteur. Je me précipite vers lui, fouille à l'intérieur.

— Sarah, qu'est-ce que tu fais ? s'inquiète Sid derrière moi. Je ne suis pas fâché !

Je déballe le paquet de tissu sur mes genoux. Mon couteau apparaît. Aussi pointu que le fuseau avec lequel Aurore se pique le doigt.

— C'est ma faute..., continue Sid. Je n'aurais pas dû te mordre, je ne sais pas ce qui m'a pris... Reviens ici, s'il te plaît ! Détache-moi !

J'arrache mes bracelets pendant qu'il continue de me supplier. Mes cicatrices ne se sont jamais complètement effacées. Je les examine : elles palpitent, gorgées de vie. Je dois en finir.

Car j'ai failli détruire la seule belle chose qui me soit arrivée de toute mon existence. Ça ne se reproduira pas.

Tout doucement, je dépose la lame sur ma peau et entaille mes veines d'un geste expert.

— Sarah ! Ne fais pas ça !

Je transfère mon couteau d'une main à l'autre et tranche la chair de mon deuxième bras en suivant les marques que j'y ai laissées trois ans plus tôt. La poignée de bois glisse de ma paume rendue visqueuse par l'afflux de sang. Des ruisseaux écarlates se déversent de mes veines ouvertes. Je me sens légère, de plus en plus légère.

Et en même temps si lourde...

Je me couche sur le côté. Mes cheveux vont se mêler à ceux de la fille qui m'a donné ses chaussons. Je vois des ombres danser près de moi... Les hurlements de Sid me parviennent, de plus en plus lointains.

Je ne veux plus le tuer.

Je l'aime.

Je me sens emportée par les eaux noires d'un gouffre trop familier. Autrefois tumultueuses, elles me semblent désormais plus tranquilles.

Presque tendres.

Je suis libre.



LE JOURNAL DE LA MÉTROPOLE



ACCUEIL

ACTUALITÉ

ENQUÊTES

SPORTS

SPECTACLES

OPINIONS

ARGENT

VACANCES

+

ACTUALITÉ | SOCIÉTÉ

À LA UNE

Tuerie au Complexe des Arts modernes

Sophie Auclair, *Le Journal de la Métropole*

C'est avec consternation que nous apprenons à l'instant les détails de l'affaire qui choque la ville depuis le milieu de la nuit : c'est confirmé, la troupe des Grands Ballets d'aujourd'hui a été décimée. Deux individus inconnus du service de police, Sarah Faust et Simon-David Cain, auraient pénétré dans le Complexe des Arts modernes vers 23 h hier, après avoir passé la soirée au réputé Rita-Lambster. Le serveur qui s'est occupé d'eux nous a affirmé avoir trouvé madame Faust hostile à son endroit, mais que jamais il n'aurait cru qu'elle irait jusqu'à attenter à la vie de qui que ce soit. Ce sont pourtant trente et un cadavres qui ont été découverts sur les lieux du massacre : seize femmes et quinze hommes, dont le chorégraphe australien de renommée mondiale, Gale Wilson. Les autres victimes dansaient toutes au sein des Grands Ballets d'aujourd'hui.

Monsieur Cain aurait composé le 911 à 0 h 08, sur son téléphone cellulaire, pour signaler la tentative de suicide de sa conjointe, madame Faust. Lorsque les policiers sont arrivés sur place, la jeune femme, qui fêtait hier son vingt et unième anniversaire, était inconsciente et avait les veines sectionnées. Elle a été amenée d'urgence aux soins intensifs, où elle a reçu une transfusion. Les médecins ne craignent plus pour sa vie. Trente et un chefs d'accusation de meurtre au premier degré seront portés contre elle.

Quant à monsieur Cain, 23 ans, les policiers l'ont trouvé agenouillé près de la jeune femme. «Des marques sur ses poignets indiquent qu'il aurait été ligoté à un des fauteuils de la salle. Nous avons également trouvé les éléments qui auraient servi à l'attacher», a indiqué le porte-parole de la police. Cain n'a pas prononcé un seul mot, sauf pour demander la présence d'un avocat. L'enquête permettra de déterminer s'il était une victime ou un complice dans cette affaire.

Deux pistolets semi-automatiques de calibre 9 mm ont été découverts sur les lieux, de même que plusieurs boîtes de munitions et qu'un couteau de cuisine.

Les autorités n'excluent pas la possibilité d'un lien entre la tragédie et les nombreuses disparitions signalées récemment. L'enquête suit son cours.

Articles connexes suggérés : [Drame au centre-ville : aucune annonce de la police](#) ; [Rumeur de bain de sang au Complexe des Arts modernes](#).

OceanofPDF.com

Mercredi 4 novembre

SID

Parfois, j'ai l'impression d'entendre la voix de Sarah, au fond de la cellule où je croupis en attendant notre procès. Je sais bien que c'est impossible : elle est enfermée dans un centre de détention pour femmes, à des kilomètres d'ici. Et pourtant... je l'entends, je le jure. Elle s'excuse de m'avoir entraîné dans toute cette histoire, elle se sent affreusement responsable. Elle pleure, aussi. Je l'imagine s'accuser de tous les torts, recroquevillée sur elle-même, ses longs cheveux refermés sur son visage comme le rideau de velours cramoisi à la fin d'un spectacle...

Mais ce qui s'est produit, les meurtres, la violence, la folie, ce n'est pas sa faute. Elle et moi sommes des victimes, on nous a manipulés.

Les vrais tueurs, ce sont ces salauds de chez AlphaLab.

— Réveille-toi, Cain, lance l'un des gardiens de la prison en apparaissant de l'autre côté du grillage.

Comme si je réussissais à dormir ! Je me lève de ma couchette tel un zombie. Les murs de béton bougent autour de moi. Je suis tellement fatigué... Je tends mes poings fermés dans l'ouverture prévue à cet effet, et des menottes claquent contre mes poignets. Puis, une fois que la clef a joué dans la serrure de la grille, celle-ci coulisse pour me céder le passage.

— Ton avocat est là, m'apprend le gardien.

Il m'emmène jusque dans la salle de visite. Maître Chen est assis à une table bancale. Je m'installe en face de lui.

— Bonjour, maître, lui dis-je en m'accoudant sur le plateau de mélamine abîmée.

— Monsieur Cain, me répond-il d'une voix grave.

Il croise les mains sur le porte-documents posé devant lui.

— J'ai de mauvaises nouvelles pour vous et pour votre conjointe.

— Au sujet des allégations que nous avons émises à l'endroit d'AlphaLab ?

— Exactement.

Je me penche vers lui pour ne rien rater de ce qu'il va m'annoncer.

— Malgré tout ce que vous avez pu rapporter à propos de l'expérience que vous avez subie à titre de cobayes avec ce produit, la Chloro...

— ... la Chlorolanfaxine, complété-je pour l'aider.

— Oui, c'est ça. Donc, malgré les détails que vous avez fournis sur la clinique, les membres du personnel, leurs pratiques et, surtout, sur les effets secondaires alarmants que vous avez décrits, aucune accusation ne peut être portée contre les laboratoires AlphaLab.

— Mais... pourquoi ? Leur produit nous a transformés en machines à tuer !

— Nulle conclusion ne peut être établie en ce sens, puisqu'aucune trace d'une substance étrangère n'a été détectée dans vos échantillons sanguins.

— Ça ne veut rien dire... Elle a pu disparaître de l'organisme après un certain temps ! Des mesures ne peuvent pas être prises pour fouiller la clinique ?

Maître Chen se gratte la tempe, embêté.

— La police n'a pas réussi à réunir suffisamment de preuves pour obtenir un mandat de perquisition. Lorsque les enquêteurs ont demandé à AlphaLab de leur fournir la liste de tous leurs patients, ils n'ont trouvé aucun participant du nom de Simon-David Cain ou de Sarah Faust.

Je lâche un grognement de rage en serrant les poings sous mes menottes. Les salauds ! Maître Chen jette un coup d'œil au garde posté contre le mur derrière moi et poursuit sur le ton de la confiance.

— Cette impossibilité qu'ont les autorités de franchir le seuil de la clinique me donne l'impression qu'AlphaLab est intouchable... comme si la compagnie jouissait d'une protection trop puissante pour être contournée.

— À quoi pensez-vous ?

— Je vous laisse le loisir d'imaginer les possibilités, me répond l'avocat en s'appuyant lourdement contre le dossier de sa chaise.

Il ne veut pas se mouiller. D'une certaine manière, je le comprends. Ce qu'il m'a appris est assez effrayant ; personne de sensé ne voudrait mettre le doigt dans un tel engrenage.

— Si les autorités sont de leur côté, nous ne pouvons rien faire contre eux..., murmuré-je, autant à son intention que pour moi-même.

Il acquiesce gravement.

Soudain, je me redresse, frappé par une idée.

— Attendez, je pense à quelque chose..., dis-je en m'avançant vers lui. Vous avez de quoi prendre des notes ?

Il plonge la main dans la poche de son pardessus pour y piger son téléphone cellulaire. Il l'active d'un contact du pouce.

— Je vous écoute.

— falconx9@overdogs.vrtz, épellé-je en prononçant bien chaque lettre, chaque chiffre.

— C'est l'adresse courriel de ?...

— Un collègue avec qui je travaille. Enfin... avec qui je travaillais. Nous mettions en commun nos connaissances en informatique pour dévoiler certains crimes.

Maître Chen fronce les sourcils.

— Et vous faisiez ça de façon... légale ?

— Je suis obligé de répondre ?

Il lève les yeux au plafond.

— Vous n'aidez pas du tout votre cause, monsieur Cain.

J'élude son commentaire. Au point où j'en suis...

— J'ai découvert des trucs louches en explorant les remparts qu'a érigés AlphaLab pour se protéger. Vous allez communiquer avec Falcon et lui dire que vous le contactez de la part d'Abhell. A-B-H-E-L-L.

Maître Chen enregistre le nom au fur et à mesure que je le lui dicte.

— Demandez-lui de remonter à la source pour dénicher des preuves contre l'organisation qui chapeaute les tests cliniques. C'est un spécialiste. Il trouvera ce sur quoi je suis tombé... et pire encore, je l'espère.

— Je ne suis même pas certain que de telles preuves seraient utilisables pour votre défense..., maugrée-t-il du bout des lèvres.

— Arrangez-vous pour qu'elles le soient.

La détermination dans mon regard doit être suffisamment forte pour le convaincre, car il hoche la tête en signe d'assentiment. Puis, il replace le téléphone dans la poche de son manteau.

Je me radoucis et risque la question qui me brûle les lèvres depuis que je suis entré dans cette pièce.

— A... avez-vous parlé avec Sarah ?

Un petit sourire apparaît sur les lèvres de mon avocat.

— Oui. Et je dois dire que j'ai été soulagé de l'entendre confirmer sa première version des faits. Grâce à elle, vous avez des chances de vous en tirer sans écoper de la peine maximale.

Je soupire de découragement. Sarah a pris tous les cadavres des Grands Ballets d'aujourd'hui sur son dos. C'est vrai que je n'ai tué personne ce soir-là, mais j'étais avec elle, je l'ai aidée à les immobiliser pour qu'elle puisse leur éclater la cervelle, un à un... Sauf qu'elle prétend haut et fort depuis le début qu'elle m'a obligé à le faire. Que je ne voulais pas. Qu'elle m'a menacé. Qu'elle a même tenté de me tuer, moi aussi... Et tous les indices confirment sa version des faits. Je ne sais pas encore quelle position je vais adopter durant le procès. Même si je disais la vérité, ça ne changerait rien pour elle. Elle va se prendre une peine à perpétuité, c'est sûr.

Le mieux serait sans doute que je m'arrange pour recouvrer ma liberté le plus rapidement possible et que je travaille de l'extérieur pour faire réduire sa peine.

— Je dois vous quitter, monsieur Cain, déclare mon avocat en se levant. Je vais voir ce que je peux faire avec votre contact. Je vous en redonne des nouvelles.

— Merci, maître Chen. Je compte sur vous.

Il incline poliment la tête, puis me tourne le dos. Il n'a pas encore franchi la porte de la salle de visite que je sens une paume s'écraser sur mon épaule.

— Allez, Cain, me lance le gardien. C'est l'heure de regagner ta cellule.

Je me lève, obéissant.

Falcon, mec, sors-moi d'ici !

OceanofPDF.com

Objet : Re : Abhell



De : falconx9@overdogs.vrtz

À : arthur_chen@mercurechenetassociés.com

Date : 9 novembre, 4 h 22

Monsieur Chen,

Comme demandé par mon collègue, je me suis infiltré dans le système de la compagnie AlphaLab, dont vous m'avez fourni les coordonnées. Une structure de base, d'une simplicité enfantine. Je suis remonté jusqu'à la maison mère de la clinique, qui porte le nom d'Armitage Pharma. Elle a des bureaux un peu partout dans le monde, surtout aux États-Unis et en Europe. On y teste des médicaments génériques, principalement de type anxiolytique et antidépresseur. Au-dessus d'AP, il n'y a rien. Pas d'organisation louche ou de copinage gouvernemental. Tout est super réglo de ce côté.

Par ailleurs, à titre d'information, je n'ai trouvé aucun dossier mentionnant les noms d'un certain Simon-David Cain ou d'une Sarah Faust.

Vous comprendrez que je ne suis pas tout à fait à l'aise de savoir mon adresse entre les mains d'un avocat, même si votre champ d'action ne s'étend pas jusqu'à mon pays. Inutile de tenter de communiquer avec moi à nouveau : je n'existerai plus sous l'identité FalconX9 dans les minutes qui suivront l'envoi de ce message.

Je suis vraiment désolé pour Abhell... Dites-lui qu'on a dû mal l'informer.

En vous souhaitant une bonne journée,

FX9

OceanofPDF.com

Jeudi 12 novembre

SARAH

— Ah, ta gueule, Sarah !

Je me réveille en sursaut, hébétée. Je suis debout, devant le mur de ma cellule, les doigts agrippés aux aspérités de la surface de béton, comme si j’essayais d’attraper un objet imaginaire.

— Fous-nous la paix avec ton maudit fuseau de merde ! hurle encore une voix de l’autre côté du corridor.

J’ai dû m’assoupir. Je m’étais pourtant bien promis de garder les yeux ouverts. Mes crises de somnambulisme sont encore pires depuis que je suis en prison, et mes compagnes d’infortune, pas très compréhensives.

Désorientée, je regagne ma couchette en me frottant les yeux. J’attrape mes lunettes laissées par terre, les mets sur mon nez et grimpe sur le matelas. Je m’y assieds, le dos appuyé contre le mur froid, les genoux pressés sur la poitrine. Les lumières tamisées dans le couloir et le silence qui est retombé semblent indiquer qu’on est en plein milieu de la nuit. Ma

conscience engluée de sommeil se réveille lentement... pour me ramener à mon cauchemar.

Demain, ça fera un mois que j'ai froidement assassiné les membres de la distribution de *L'Oiseau de feu* et leur chorégraphe. Sans parler de tous les autres... Carl, son homme de main, Laurie et ces filles ramenées par Sid.

J'ai donc tué une quarantaine d'innocents.

OH, MON DIEU... QU'EST-CE QUE J'AI FAIT ?

Demain, ça fera exactement un mois que j'ai reçu ma dernière dose de Chlorolansfaxine. Un mois que le produit se dissipe lentement pour ne laisser dans mes veines que du regret, du dégoût envers moi-même et un immense désespoir. J'ai tué quarante personnes ! Je suis un monstre ! Comment pourrai-je vivre avec un tel fardeau sur les épaules ? Je ne peux pas, je ne *veux* pas. J'ai déjà attenté à mes jours pour bien moins que ça.

J'ai toujours été une pauvre petite fille vulnérable. Les gens autour de moi – ma mère, Carl et tous les autres – en ont bien abusé. Ce devait être amusant de pouvoir me manipuler comme ça, de me voir faire leurs quatre volontés. « Avec le sourire », exigeait Carl du temps où je dansais au Pinky. C'est sans doute ça, le pire : je m'exécutais avec un foutu sourire. Alors, quand venait le temps de vivre pour moi, il ne me restait plus que des demi-sourires de gamine brisée à l'intérieur, ironiques et désabusés.

Je n'aurais jamais pu imaginer qu'on soit capable de me détruire encore plus. C'était compter sans AlphaLab et leur produit maudit.

Mais tout ça, c'est le résultat d'une succession de mauvaises décisions de *ma* part. Je me suis abusée moi-même. En accumulant erreur par-dessus erreur, j'ai engendré mon propre malheur et celui des autres. Je n'aurais pas dû accepter qu'on nous injecte une saloperie inconnue dans le système, peu importe le montant qu'on nous offrait en retour. Je n'aurais pas dû tomber dans le piège que me tendait Carl avec ses histoires de livraison suspecte. Je n'aurais pas dû douter de l'amour et de la fidélité de Sid, et le harceler avec mon odieuse jalousie. En fait, pour ne pas gâcher sa vie, je n'aurais pas dû poser les yeux sur lui dès le départ, ni remettre les pieds au Chic Station, tous les mercredis, avec cet espoir stupide au ventre. Je n'aurais pas dû m'abaisser à transformer mes notions de ballet en spectacle de chair pour pervers. Je n'aurais pas dû partir la queue entre les pattes lorsque ma mère m'a éjectée de la maison comme de la vermine indésirable, après mon audition ratée. Non. J'aurais dû me planter devant elle et lui crier par la tête : « Si tu veux danser, vas-y ! Moi, j'arrête ! Je ne suis pas ta chose ! » Et, après seulement, quitter le foyer de mon enfance la tête haute. Déjà un peu moins fragile.

Plutôt que de sombrer dans les bas-fonds qui me tendaient les bras, j'aurais pu avoir le courage d'aspirer à un emploi plus respectable. Devenir serveuse dans un restaurant comme le Chic Station, peut-être. Oui, ç'aurait été fantastique.

Sauf que ce n'est pas comme ça que ça s'est passé.

Parce que je n'ai rien à voir avec cette fille solide et droite que j'aurais souhaité être. Je ne suis pas une version féminine de Sid. Lui, il n'a assassiné personne, ni au Complexe des Arts modernes, ni chez nous, ni où que ce soit. Ses mains ne sont pas tachées de sang. Il m'a seulement offert

des proies en pâture, pour calmer ma soif de meurtre. Même son ami Charlie, il ne l'a pas tué. C'est seulement son sens moral trop prononcé qui a tenté de le lui faire croire pendant toutes ces années.

Les seuls remords qui doivent le hanter, aujourd'hui, ce sont ceux d'avoir eu la mauvaise idée de s'intéresser à moi. Oh, comme il doit s'en mordre les doigts !

Le simple fait de penser à lui est une torture. Aujourd'hui, j'ai revu maître Chen. Je lui ai posé toutes les questions qui me taraudaient. Il m'a rassurée sur le sort de Sid. Avec les déclarations que j'ai faites et refaites, ainsi que les preuves accumulées contre moi, il ne court pratiquement aucun risque d'être déclaré coupable au terme du procès. Je suis soulagée. J'ai déjà suffisamment détruit sa vie ! Tout ça parce que la mienne s'est prolongée alors qu'elle n'aurait pas dû... Et à deux reprises ! Même pas foutue de réussir à me tuer... Si seulement je m'étais vidée de mon sang une bonne fois pour toutes, sur cette scène des Grands Ballets ! Je peux encore sentir la rugosité du manche du couteau dans ma paume, le fil de sa lame s'enfoncer dans ma chair...

Mon couteau me manque tellement. Mon fuseau...

Carabosse trouvera bien un autre moyen de plonger Aurore dans le sommeil éternel.

Vendredi 13 novembre

SID

Je suis déjà réveillé lorsque les lumières du couloir s'allument à pleine puissance. Il est sept heures. Je n'ai pas dormi, cette nuit encore. J'ai plutôt passé mon temps à ressasser ma haine contre AlphaLab et son petit tour de passe-passe informatique. Dire qu'ils ont réussi à disparaître dans le giron d'Armitage Pharma, plutôt que de traîner dans le sillage suspect de cette organisation militaire dont j'ai oublié le nom. Des trous de mémoire, il ne manquait plus que ça ! Satanée Chlorolamfaxine de merde ! Elle m'a complètement salopé le cerveau !

Je ne m'avoue pas vaincu, par contre. Dès que je sortirai d'ici, je vais consacrer chaque minute de mon existence à pister ces salauds dans l'univers virtuel. Ça me prendra peut-être des années, mais je les retrouverai. Et ils paieront ce qu'ils nous ont fait subir, à Sarah et à moi.

Je prouverai qu'elle n'était pas responsable de ses actes.

Des grognements mécontents résonnent depuis le fond des autres cellules. Qui voudrait quitter un rêve paisible et joyeux pour se réveiller

ici ? Comme j'aimerais être capable de dormir, moi aussi, afin de m'évader de cet endroit pendant quelques heures...

Étendu sur mon matelas défoncé, je fixe le plafond, les mains ramenées sous le crâne, jusqu'à ce que des coups contre mes barreaux m'arrachent à mes pensées assassines.

— Debout, Cain, le directeur veut te parler, me lance un des gardiens.

Le directeur ? Qu'est-ce qu'il me veut, celui-là ? Je ne suis même pas sûr de l'avoir jamais croisé.

Je me lève, l'esprit cotonneux. On dirait que j'ai fumé un gros pétard. Je manque vraiment de sommeil. Chancelant, je m'avance jusqu'à la grille. On me menotte, on me sort. Je me laisse guider.

Un grand bonhomme assez musclé m'accueille dans son bureau. Henri Tessier, directeur, ai-je eu le temps de lire sur la plaquette dorée de la porte.

— Monsieur Cain, me dit-il, si vous voulez bien vous asseoir.

Je m'exécute en silence, dévisageant l'homme. Derrière son apparente imperturbabilité professionnelle, il a un petit air compatissant que je m'explique mal.

— Si je vous ai fait venir ce matin, continue-t-il, c'est qu'un incident regrettable est survenu la nuit dernière...

— Sarah ! m'exclamé-je.

Soudain, mes entrailles ne sont plus qu'une bouillie brûlante, agitée de convulsions.

— Il s’agit bien de votre conjointe, mademoiselle Faust, reprend le directeur. Mes collègues du centre de détention où elle a été admise l’ont trouvée dans sa cellule, à l’aube... sans vie.

Sarah... Sarah est... morte ? NON ! C’est impossible !

— Elle a brisé les verres de ses lunettes et pris un des tessons pour s’ouvrir les veines. Ce genre de chose n’arrive pratiquement jamais, je peux vous le certifier. Nous nous assurons de ne pas mettre à la disposition des détenus des objets qu’ils pourraient utiliser contre eux-mêmes. Mais des lunettes... Aucun précédent ne nous permettait de penser que...

Je bondis sur mes pieds et me mets à hurler :

— Ils savaient qu’elle avait des tendances suicidaires ! Ils auraient dû la surveiller jour et nuit !

Le gardien resté en retrait intervient aussitôt en m’attrapant par les bras.

— Du calme, Cain, dit-il à mon oreille. On retourne à ta cellule.

J’envoie un coup de pied dans la chaise sur laquelle j’étais assis alors que mon geôlier m’entraîne hors du bureau. Le directeur poursuit sa litanie :

— Nous sommes désolés... C’est vraiment regrettable...

— Regrettable, mon cul !

Mon cri se répercute entre les murs de béton peint. Ils l’ont laissée mourir ! Ma Sarah... Elle est...

Mes jambes se dérobent sous moi. Le gardien me rattrape de justesse et resserre sa prise autour de ma taille.

Je ne vois pas les couloirs que nous traversons ni les membres du personnel que nous croisons en chemin. La grille de ma cellule se referme derrière moi. Je me laisse tomber sur ma couchette, écrase mon visage dans l'oreiller. Ces salauds de chez AlphaLab... ce sont eux qui ont assassiné Sarah !

Une vague de violence remonte en moi comme un geyser, destructrice. L'envie de tuer est toujours là... Pourtant, le produit devrait normalement s'être dissipé... Mais c'est comme si ma rage meurtrière n'était que tapie quelque part, prête à refaire surface au moment opportun, plus puissante que jamais.

Mes doigts se referment tout seuls dans le vide, et je peux presque sentir le cou du docteur Williams se briser sous mes paumes. Oh oui, je vais le buter ! Je vais tous les tuer !

Un jour, je tiendrai les responsables de la mort de Sarah entre mes mains. Et, lorsque ce moment viendra, ces pourritures subiront la vengeance du monstre qu'ils ont créé.



DATE

16 novembre

PATIENT NUMÉRO

B37-FAUS946013

MÉDICAMENT INJECTÉ

Chlorolanfaxine

DOSAGE

Cinq injections sur 43 jours

EFFETS SECONDAIRES OBSERVÉS

Irritabilité, agressivité, atténuation du sentiment de danger, prise de risques, etc.

COMMENTAIRES DU MÉDECIN TRAITANT

Réaction générale: La patiente FAUS a montré dès le départ une excellente réceptivité au produit.

Malgré sa petite taille, la patiente a témoigné d'une force physique accrue.

Total des victimes attribuables au sujet:
41 victimes directes

État du sujet: Décédé (*suicide*)

La patiente FAUS, déjà dépressive et suicidaire, semblait répondre mieux que la normale à la Chlorolanfaxine. Par contre, celle-ci accentue les accès de violence du patient envers lui-même, ce qui peut, comme nous avons pu en être témoins dans ce cas-ci, aller jusqu'à entraîner ledit patient à se suicider. Cependant, tant qu'il reste fonctionnel, celui-ci offre d'intéressantes manifestations des effets souhaités.

Succès.

Signature: *D^r Williams*



DATE

16 novembre

PATIENT NUMÉRO

B37-CAIS920721

MÉDICAMENT INJECTÉ

Chlorolanfaxine

DOSAGE

Cinq injections sur 43 jours

EFFETS SECONDAIRES OBSERVÉS

Irritabilité exacerbée, accompagnée de poussées de violence.

COMMENTAIRES DU MÉDECIN TRAITANT

Réaction générale: Les premiers temps, les somnifères (chlorhydrate de diphénhydramine) consommés par le sujet ont fait obstacle à la portée de la Chlorolanfaxine. Nous croyions que l'arrêt de la prise de somnifères suffirait à déclencher les effets de la Chlorolanfaxine chez le patient CAIS, mais les résultats sont demeurés en deçà de nos attentes. Nous avons pu observer une disparition presque totale du sentiment de culpabilité, ainsi que la montée d'une nonchalance certaine devant le danger; cependant, ces symptômes ont par moments été interrompus par des épisodes d'agitation de la conscience. Le patient CAIS n'a jamais dépassé le stade de l'agressivité modérée, si ce n'est pour séduire des victimes potentielles que sa partenaire (voir B37-FAUS946013) se chargeait ensuite d'éliminer. Il aurait été intéressant de découvrir quelle aurait été la réceptivité du sujet après une plus longue période sans consommation de somnifères, afin de déterminer s'il aurait réussi à atteindre un stade plus élevé sur l'échelle des pulsions meurtrières. Dans le doute, nous déconseillons fortement de coupler les deux substances (Chlorolanfaxine + chlorhydrate de diphénhydramine) si on souhaite réaliser les objectifs.

COMMENTAIRES DU MÉDECIN TRAITANT

Total des victimes attribuables au sujet:
38 victimes indirectes, en collaboration avec
le sujet B37-FAUS946013.

État du sujet: Actif - détenu par la prison
d'État.

En attente de son procès.

Il est également possible que le grand sens
moral du sujet ait contribué à entraver les
effets de la Chlorolamfaxine. Le passé de ce
dernier démontre qu'il est enclin à s'attri-
buer la responsabilité de certains drames et à
ressentir un fort sentiment de culpabilité.

*Piste à explorer au
sein du lot D14.*

Échec relatif.

Signature: *D^r Williams*

OceanofPDF.com

Chapitre final

Après la sortie du septième roman de la série **COBAYES**, le mystère entourant AlphaLab vous sera révélé dans un chapitre final. Pour y accéder, récupérez les lettres à la fin des sept romans et reconstituez le mot de passe. Entrez-le ensuite à l'adresse suivante :

editionsdemortagne.com/categorie-produit/cobayes



Voici une des lettres du mot de passe :



Pour en savoir plus sur la série, suivez les Cobayes sur Facebook :



facebook.com/livrescobayes

OceanofPDF.com

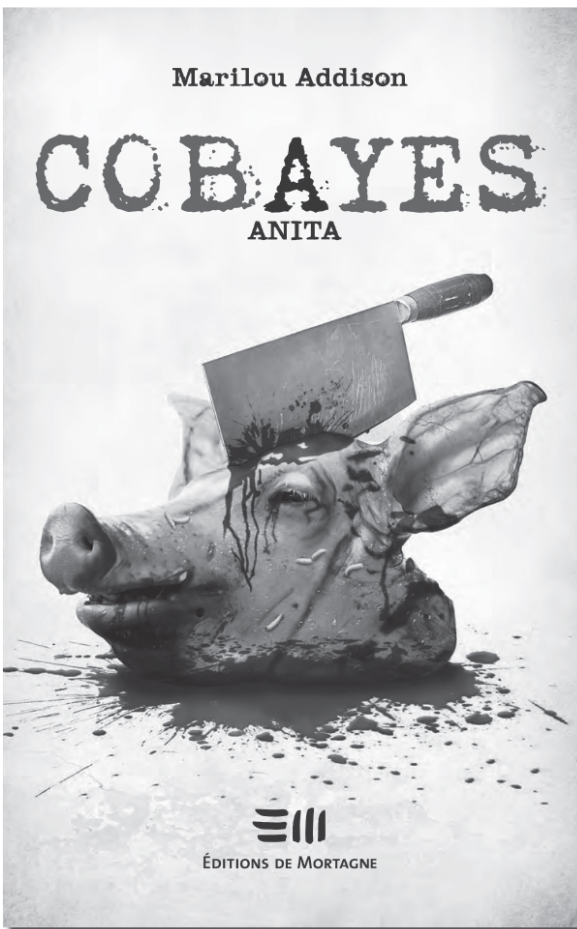
Eve Patenaude a déjà songé à participer à l'étude clinique d'une compagnie pharmaceutique (pour de vrai!) et elle est très soulagée aujourd'hui de ne pas l'avoir fait! Elle danse aussi bien qu'un automate rouillé et maîtrise à ce point l'informatique que son précédent ordinateur a littéralement explosé entre ses mains. Pourtant, elle passe ses journées devant son écran à rédiger romans et nouvelles, à faire de la révision linguistique pour quelques maisons d'édition, et à mettre une touche de couleur à ses illustrations, qu'elle réalise au crayon, bien sûr!

Il y avait longtemps qu'Eve avait envie de raconter une histoire d'amour qui finit mal. Elle est vraiment désolée que ce soit tombé sur vous, Sarah et Sid!

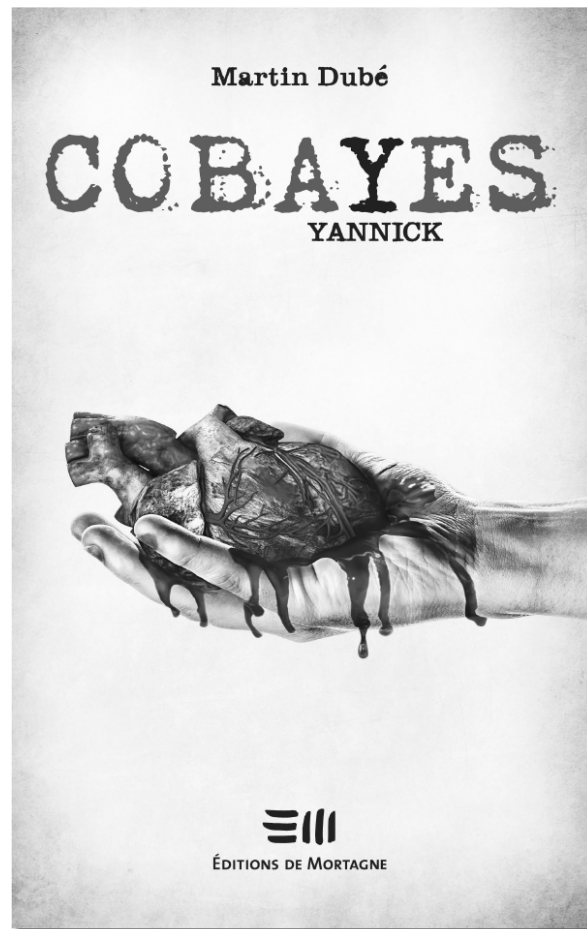


OceanofPDF.com

La série COBAYES



Déjà paru



À paraître

OceanofPDF.com

Communiqué

~~██████████~~, 19 juin – Les laboratoires AlphaLab ont embauché une nouvelle équipe de chercheurs afin de poursuivre leur développement. Sous la supervision du docteur Williams, ceux-ci seront chargés de mener à bien le projet ~~██████████~~, dont le but est de ~~découvrir le potentiel de la Chloralofexine et du Rivanorex administrés à des patients souffrant de troubles divers.~~



Les auteurs, de gauche à droite: Marilou Addison, Alain Chaperon, Eve Patenaude, Martin Dubé, Madeleine Robitaille, Marc-André Pilon, Carl Rocheleau.



Pour visionner la bande-annonce de la série, allez à
l'adresse suivante :

facebook.com/livrescobayes

OceanofPDF.com